





Le signal est donné: ces troupes vagabondes Partent en même tems, et plongent dans les ondes;	Et, troublant le repos de ces gouffres profonds, Enfans légers des airs, font la guerre aux poissons.

RECUEIL

DE CONTES

HISTORIETTES MORALES, EN VERS ET EN PROSE,

rédigé

Par Louis-Aimé-Martin

suivi

d'un Extrait de Montaigne

Pour la Jeunesse.

2.e Edition ornée de 3 Gravures.



A PARIS,

Pillet, Imprimeur Libraire, Rue Christine N.° 5.

Favre, Libraire Palais Royal Galerie vitrée N.° 231. vis-à-vis les Galeries de bois.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Le Recueil que nous présentons au public n'est pas un ouvrage nouveau ; il a été déjà jugé, apprécié et accueilli favorablement : Il se compose des quatre volumes qui ont paru en 1809, 1810, 1811 et 1812, sous le titre d'Etrennes à la Jeunesse. Et au surplus, pour le faire connaître encore mieux, nous allons donner un extrait de ce qu'en ont pensé les juges les plus éclairés et les plus sévères.

« Si la génération qui s'élève, dit le rédacteur du Journal des Curés, le 30 décembre 1809, ne répond pas aux espérances qu'il est permis d'en concevoir ; si du moins elle ne se montre pas reconnaissante de tout ce que l'on fait pour elle, ce ne sera pas assurément faute de livres destinés à son instruction et même à son amusement, car on s'occupe également de l'un et de l'autre ; et depuis les *Dictionnaires grecs* jusqu'aux *Arabesques mythologiques* de madame de Genlis, il n'est rien que n'embrasse la tendresse prodigieuse des auteurs et des imprimeurs, pour les *jeunes gens des*

deux sexes. Chez Le Normand seul on en débite quatre mille volumes choisis tout exprès pour leur servir d'étrennes, et je conviens que ce choix fait avec les intentions les plus rassurantes, a été dirigé par un goût également pur. Je suis seulement fâché que les *Etrennes à la Jeunesse* ne se trouvent pas dans cette volumineuse collection ; mais pour être imprimées ailleurs, *ces Etrennes n'en sont pas moins bonnes, et n'en rempliront pas moins bien leur destination*. J'y ai remarqué quelques morceaux agréables, entre autres une *Ode à Licinius*, *Demain*, conte moral en prose, et surtout l'*Enfant corrigé*, conte en vers que je louerais sans réserve, s'il était aussi correctement écrit qu'agréablement raconté. Ce n'est pas qu'en ouvrant cette brochure nous n'ayons eu quelque inquiétude en voyant figurer le conte de Jeannot et Colin, par Voltaire ; mais nous avons vu avec plaisir que l'éditeur avait retranché du conte de Voltaire tout ce qu'il était impossible d'y laisser subsister, sans que, chose étrange, cette mutilation paraisse une difformité; car, tel qu'il est, ce conte est toujours très-amusant, et prouve avec évidence que son auteur n'avait pas besoin, pour se faire lire, des auxiliaires corrupteurs qu'il n'a que trop souvent employés. Mais il faut être un écrivain aussi riche, aussi varié, aussi spirituel que Voltaire, pour subir impunément de pareilles opérations. »

Le Journal de l'Empire, du 31 décembre 1811, ne s'exprime pas avec moins de faveur sur les Etrennes à la Jeunesse.

« M. Martin, dont la collection se compose déjà de trois jolis volumes publiés pendant trois années, en offre aujourd'hui un quatrième qui me paraît supérieur à ceux qui l'ont précédé. Dans cette réunion qu'il

a coutume de faire pour la composition de ce petit ouvrage, de tout ce qu'on a pu écrire dans l'année de plus agréable, tant dans notre littérature que dans celle de nos voisins, il me semble qu'il n'a point fait encore une récolte aussi brillante parmi nous, ni des excursions plus heureuses chez l'étranger. Aux contes qu'il traduit ordinairement de l'anglais et de l'allemand, et parmi lesquels miss Hurry et Marie Edgeworth lui en ont offert de très-agréables, il a eu le bonheur de joindre deux historiettes charmantes, *Athénaïs ou le mensonge*, et *les aventures de Turelli*, qu'il a su tirer d'un ancien recueil français entièrement oublié, et qui seules suffiraient pour faire la fortune de son livre. M. Arnauld lui a fourni plusieurs fables piquantes; M. Bérenger de Lyon, des contes en vers très-bien tournés; plusieurs autres auteurs, des pensées morales, des anecdotes intéressantes, des morceaux détachés sur divers sujets, qui tous se rapportent parfaitement au but que s'est proposé l'auteur. Parmi ces petites pièces on remarquera sans doute la *Chapelle du rivage*, de M. Géraud, l'une des meilleures élégies qui aient paru depuis long-temps. Le livre est terminé par quelques morceaux d'histoire naturelle. Cette science, que M. Martin connaît si bien, prend sous sa plume un charme et un intérêt que peu de savans savent maintenant lui donner; et les articles trop courts qu'il en donne cette année, entre autres ceux de la Mygaïe mineuse et du Vorticelle rotifère, font regretter qu'il n'ait pas fait de l'histoire naturelle une des parties les plus étendues de ce recueil. »

En réimprimant cet ouvrage, l'éditeur des deux premières années s'est empressé de profiter des observations qui lui ont été faites, et des améliorations que M. Martin

avait apportés dans le plan de la rédaction des volumes dont il s'est chargé. Non-seulement il a remplacé quelques pièces un peu faibles par des morceaux d'histoire naturelle que M. Martin lui a fournis : l'un, *Tableaux et beautés pittoresques de la mer*, l'autre, *de la Vue dans les différens animaux*, mais encore il a ajouté aux deux années qu'il a rédigées, un extrait de La Bruyère et de Vauvenargues; de manière qu'on trouvera dans les quatre volumes de cette nouvelle édition, sous le titre de Montaigne de la Jeunesse dans le premier, de Pascal dans le second, de La Bruyère dans le troisième, et de Vauvenargues dans le quatrième, un extrait assez étendu, ou plutôt l'esprit des moralistes les plus célèbres.

MERVEILLES DE LA NATURE.

MIGRATIONS DES OISEAUX (1).

Nous ne parlerons point ici des rapports que les Oiseaux ont avec l'Homme par leurs chants harmonieux. Sans doute c'est une chose admirable que les plus jolis musiciens de la Nature entourent nos habitations champêtres, tandis que les Oiseaux qui se retirent dans la solitude des forêts ou sur les rochers déserts, ont une voix triste, poussent des cris lugubres et des clameurs mélancoliques

---

(1) Ce morceau est tiré du *Traité de l'Existence de Dieu* de FÉNÉLON, nouvelle édition, augmentée de *plusieurs Discours sur l'Histoire Naturelle et les Harmonies de la Nature*, par A. MARTIN, auteur des *Lettres à Sophie sur la Chimie, la Physique, etc.*, un vol. in-8°, 6 fr. et un vol. in-12, 3 fr. A Paris, chez DEMONVILLE, imprimeur-libraire, rue Christine n° 2.

qui eussent jeté l'effroi dans tous les cœurs.

C'est par une harmonie non moins singulière que les Mouettes et les Plongeons, retirés sur les écueils qu'ils font retentir de leurs gémissemens, avertissent les matelots de l'approche de la tempête; que le Paille-en-queue annonce aux marins leur arrivée entre les tropiques ; que les volées de Mouettes suivent sur les mers les colonnes de Harengs qu'elles décèlent aux pêcheurs, et que le *Coucou indicateur* enseigne aux habitans des forêts africaines le lieu où l'Abeille dépose les rayons d'un miel parfumé.

L'Homme a trouvé, parmi les Oiseaux, des serviteurs aussi intelligens que le Chien: on ne lit point sans admiration ce que les voyageurs racontent du Jacana et de l'Agami ; gardiens fidèles des troupeaux, ces Oiseaux les conduisent au pâturage, et les ramènent le soir à grands coups de bec; ainsi la Providence nous gardoit un ami jusque dans la profondeur des déserts. D'autres Oiseaux, comme le Faucon, nous apportent leur proie, ou, comme le Leu-

tze (1), vont pêcher au profit de leur maître.

Les Voyageurs font les plus riantes descriptions de ces pêches chinoises.

A peine l'aurore commence à dorer la cîme des tours de porcelaines qui s'élèvent çà et là sur les bords d'un lac formé par les eaux de la rivière de Luen, que

Laissant au bord des flots une foule attentive
Déjà mille pêcheurs s'éloignent de la rive ;
Vers le milieu du lac ils voguent en chantant ;
On les voit sur les flots balancés mollement ;
D'écharpes, de rubans, leurs chaloupes ornées,
Au souffle du zéphir semblent abandonnées ;
Et les mâts sont couverts de ces brillants oiseaux
Qui doivent du pêcheur partager les travaux.
Le signal est donné : ces troupes vagàbondes
Partent en même-temps et plongent dans les ondes,
Et troublant le repos de ces gouffres profonds,
Enfans léger des airs, font la guerre aux poissons.
Enfin, avec leur proie on les voit reparoître,

---

(1) Espèce de Cormoran qui vit presque toujours dans les eaux. Les Chinois ont su mettre à profit son talent pour la pêche, en lui passant un anneau dans le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie.

Et chacun reconnoît la barque de son maître.
De ces bateaux chinois les brillantes couleurs,
Les cris des bateliers et des oiseaux pêcheurs,
Ceux du peuple assemblé sur la rive fleurie,
Tous ces rians tableaux pleins de grace et de vie.
Se succèdent sans cesse et charment tour à tour;
Et pour les embellir l'Astre éclatant du jour,
Poursuivant en vainqueur sa brillante carrière,
Couvre le lac entier d'un sillon de lumière (1).

On ne remarquera pas sans surprise une autre loi de la Nature, c'est que les Oiseaux utiles à l'Homme, tels que la Poule, l'Oie, le Canard, le Dindon, ont été mal organisés pour le vol, sûrement, afin qu'ils fussent retenus dans nos basses-cours; tandis que l'Aigle, le Vautour, l'Hirondelle échappent par leur vîtesse à la tyrannie de l'Homme, auquel ils eussent été inutiles.

Mais le véritable but de la création des Oiseaux est sans doute de nous délivrer des Insectes et des cadavres, et de nettoyer ce Globe, qu'ils enchantent par leurs vols va-

---

(1) Ces vers sont tirés de la seconde édition des *Lettres à Sophie*.

riés, leurs plumages de mille couleurs et les concerts les plus doux.

Si nous jetons nos regards sur le Globe, nous trouverons partout les mêmes soins et la même prévoyance. Dans les terres chaudes et humides de la Guiane, il y a une quantité prodigieuse de Fourmis; mais nulle part la Nature n'a plus multiplié l'Oiseau qui les détruit (1). L'air de quelques parties de la Zone torride est souvent infecté d'une multitude de mouches; mais on trouve dans le même lieu une foule d'Oiseaux destinés à les dévorer. Ailleurs le léger Moucherolle déploie sa queue en éventail, et poursuit les Insectes jusque sur les épaules des habitans de la Nouvelle-Zélande.

Les pluies qui tombent à Porto-Belo font sortir des bois une foule innombrable de Serpens et de Crapauds; l'air en seroit bientôt infecté, si la Providence n'avoit placé dans ces climats une espèce de Corbeau appelé *Galinazzo*. Cet oiseau, de la

---

(1) Le Fourmillier.

grandeur d'un Aigle, a un jabot d'une si immense capacité, que la quantité d'ordures qu'il engloutit est inconcevable. Enfin, la même Providence veille sur l'Egypte : lorsque les eaux du Nil se retirent, et que les terres humides se couvrent de reptiles venimeux, de longues files de Pélicans et de Grues arrivent des bords de la mer Rouge et des côtes de la Grèce : bienfaiteurs envoyés du Ciel, ils s'abattent dans les plaines de l'antique Egypte; les uns se posent sur les sommets des obélisques, les autres voltigent parmi les colonnades ; et leurs troupes ailées délivrent ces climats de la contagion qui les menaçoit.

Au retour du printemps, lorsque le Soleil ranime la Terre qui se couvre de fleurs, les Insectes renaissent, les Reptiles se dégourdissent, les Papillons brisent leurs tombes, et folâtrent avec le zéphir ; une foule de Rats, de Mulots, de Taupes, de Serpens sortent de terre et jouent sur l'herbe fleurie ; des Chenilles, enveloppées de légers voiles, dévorent les feuilles et les bourgeons ; des Moucherons brillans remplissent l'atmo-

sphère, et des Scarabées de mille couleurs, de mille formes, rampent, volent et marchent au milieu de la verdure naissante. Tous ces petits animaux semblent travailler à la destruction de la Nature ; les uns, mineurs habiles, attaquent les racines des arbres, les autres rongent et flétrissent les feuillages ; leurs nombreux bataillons ne connoissent point de repos : armés de râpes, de scies, de tenailles, de marteaux, de dents, ils attaquent hardiment les plus grands Végétaux ; le Chêne immense tombera sous l'effort d'un vil Insecte, et les Fruits de l'automne seront dévorés par des Moucherons imperceptibles.

La Terre restera-t-elle abandonnée et languissante ? d'où lui viendra le secours qu'elle semble desirer ? Fiez-vous à la Providence ; elle va éveiller un vent léger sur les côtes de l'Asie et de l'Afrique ; elle fera souffler un doux zéphir sur les îles enchantées de l'Océan : soudain des bataillons d'Oiseaux, attentifs à ce signal mystérieux, s'assemblent sur les ruines de Thèbes et de Mem-

phis, et formés en phalanges guerrières ou en longs triangles pour traverser plus facilement les plaines de l'Air, ils se mettent gaiement en voyage. Les sables arides de l'Afrique nous envoient leurs Cailles succulentes, tandis que les Grimpereaux, les Hirondelles, les Coucous, les Pics, les Bec-figues, les Bisets, les Gobe-mouches, l'Alouette au joli corsage, la Fauvette mignone, s'élèvent dans l'atmosphère aux accords de leur douce mélodie. Cependant le Rossignol égaré dans les plaines fraîches et riantes du Delta, ou dans les bosquets de roses de l'Orient, se confie solitaire au vent qu'il reconnoît, et toutes ces légères familles traversent les mers pour venir au secours de nos climats.

Tout se prépare pour les recevoir ; le printemps déroule leur couche nuptiale sous les plus frais ombrages ; partout il étend des lits de fleurs et de gazon, partout il élève des dômes de verdure comme pour servir de voile à leurs amours. A peine tous ces préparatifs sont achevés, les cieux se remplissent de légions aériennes ; musi-

ciens charmans de la Nature, les Oiseaux descendent avec le zéphir, et saluent leur patrie par des chants mélodieux. Soudain la terre est délivrée des insectes et des reptiles qui la dévoroient : l'Hirondelle vole sous le toit du laboureur, et reconnoît le nid de sa jeunesse ; la Cigogne va se poser sur son antique tour ; l'Etourneau retrouve son habitation dans le tronc de l'aune (1) ; le Rossignol élève ses concerts dans les bocages témoins de ses premières amours. Aimables enfans de l'air, ils peuplent nos vallons et nos

---

(1) Les Oiseaux, dit un Naturaliste célèbre, reviennent dans les mêmes lieux avec une exactitude merveilleuse : Ledi, *Esperienz. Nat.*, pag. 100, l'a remarqué dans les Grues. Spallanzani a vu retourner, pendant plusieurs années de suite, des Hirondelles qui pondoient à ses fenêtres, et aux pieds desquelles il avoit attaché un fil rouge. Linnæus rapporte (*Amœn. Acad.* IV, *migr. av. pag.* 565 *et* 574) qu'un Etourneau vint pondre, pendant huit années de suite, dans le même tronc d'aune, quoiqu'il émigrât chaque hiver, etc. Virey, au mot *Habitation, du Nouveau Dict. d'Histoire Naturelle.*

montagnes ; chaque prairie , chaque ruisseau , chaque arbre a son musicien : les uns s'élancent dans l'atmosphère comme des flèches rapides ; les autres volent en tourbillonnant et en rasant la surface des lacs ; tous sont ivres de joie et de plaisir ; tous sont revêtus de leurs habits de noces, tous soupirent les hymnes sacrés de l'hymen , et s'égarent doucement sur les traces de leurs amantes.

Les poëtes n'ont vu dans les Oiseaux Voyageurs que le desir de vivre au sein d'un éternel printemps : ils viennent , disent-ils , avec le mois des fleurs , et paisibles habitans des bocages , ils disparoissent avec la verdure. Mais nous venons de montrer le but secret de la Nature , et de dévoiler l'harmonie et la beauté de ses œuvres : c'est une chose admirable qu'elle fasse venir, tous les ans , de l'Asie , de l'Afrique et de l'Amérique des armées d'Oiseaux insectivores et granivores justement à l'époque où la terre semble implorer leur secours ; car , par un instinct aussi merveilleux que leur voyage , si l'hiver se prolonge , les Oiseaux arrivent

plus tard, tandis qu'ils hâtent leur retour lors que le printemps hâte lui-même son entrée dans les champs qu'il veut embellir.

Cependant par une suite de cette même loi, lorsque, aux derniers jours de l'automne, les Insectes s'engourdissent ou meurent, et que les Reptiles rentrent dans la terre, ces Oiseaux nous devenant inutiles, passent dans d'autres climats, où la Nature attend d'eux les mêmes concerts, les mêmes spectacles et les mêmes services.

Que s'il en est quelques-uns fidèles à leur patrie, la Nature, prévoyant leur destination, a soin de les couvrir d'un plumage plus douillet et plus chaud, comme on l'observe dans la seule espèce de Fauvette (*silvia modularis*), qui passe l'hiver au milieu des neiges de nos jardins.

Mais tandis que ces Oiseaux fuient nos campagnes désolées, d'autres Oiseaux arrivent pour les remplacer. Nos marais, nos terres humides sont jonchées de débris et de cadavres; une foule d'insectes et de reptiles surpris par l'hiver, restent engourdis

sous les feuilles desséchées des forêts : c'est alors que les Airs se remplissent de Grives, de Pluviers, de Vanneaux et de Bécasses; que de longs triangles de Grues, de Cigognes, de Sarcelles et de Canards viennent s'abattre dans les champs inondés et couverts de frimas; des bataillons de Corbeaux se joignent à ces hordes vagabondes, et tous ensemble ils se hâtent de nettoyer les bois, en frappant les airs de leurs clameurs. Bientôt enveloppés de sombres brouillards, ils remontent sur les vents, et poursuivent leur route en poussant des cris et des croassemens sinistres.

Tels sont les miracles dans lesquels la Providence aime à se manifester. Peut-être voudra-t-on n'y voir qu'une suite de l'organisation et des habitudes des Oiseaux; mais comment se fait-il que cette organisation se trouve si bien d'accord avec nos besoins, que l'intelligence d'un Dieu n'auroit pu mieux faire? c'est ce que nous demandons à notre tour aux Incrédules, et ce qu'ils laisseront toujours sans réponse.

HYMNE A LA VIERGE.

Pièce envoyée au concours des jeux floraux en 1807.

Vierge . . . .
De ces humbles accents fais retentir nos bouches ;
Grave-les dans nos cœurs.
ROUSSEAU. *Epode, liv. I.*

Si la voix de la créature
Est digne de monter aux cieux,
Vous entendrez, ô Vierge pure !
Nos cantiques religieux.
Agenouillé dans la poussière,
Je veux élever ma prière,
Et trouve à peine des accens :
Lorsque l'homme s'adresse aux Anges
Peut-il proférer des louanges ?
Il n'a plus que des sentimens.

L'Eternel est le Dieu qui tonne,
Il s'indigne de nos forfaits ;
Son fils est le Dieu qui pardonne ;
Il vint nous apporter la paix ;
La Vierge, souveraine auguste,
Est moins le refuge du juste

Que celui du triste pécheur ;
Changeant la crainte en espérance
Le repentir en innocence ,
Elle nous rend au Créateur.

Du Dieu du ciel et de la terre
Je n'ose implorer la bonté ,
Je frémis devant son tonnerre
Et l'éclat de sa majesté.
Où fuir , où cacher ma misère ;
Mais tous les coups de sa colère
La Vierge peut les détourner :
Pauvres pécheurs , dans la tristesse !
Confiez-lui votre foiblesse ,
Une mère sait pardonner.

Au ciel sur un trône de gloire
La Vierge est mère du Seigneur ;
Dans le temple et dans l'oratoire
Elle est le soutien du malheur.
Ah ! bénissons sa bienfaisance :
Pour nous faire aimer sa puissance ,
Je la vois descendre du ciel ,
Non près de l'heureux qui l'adore ,
Ou vers le puissant qui l'implore ,
Mais où souffre un pauvre mortel.

Cieux ! ouvrez vos jardins de roses !
Eaux d'Eden coulez doucement !
Que les fleurs soient à peine écloses !
Que l'oiseau chante tendrement !
L'épouse du Seigneur s'avance ;
C'est dans ce séjour d'innocence
Qu'on peut implorer sa bonté.
O sublime et sacré mystère !
Nous avons encore une mère
Dans le sein de l'Eternité !

Aimé Martin.

La vie est un jeu où jusqu'à ce que vous ayez tout perdu vous perdez tous les jours quelque chose. (Malherbe.)

Je ne me fais jamais attendre, disoit Boileau, car j'ai observé que les défauts d'un homme se présentent toujours à l'esprit de celui qui l'attend.

L'ambition est agitée par l'espérance, l'avarice par la crainte, le crime par le remords.

HORAM ET DELY.

Idyle Orientale.

Je veux écrire mon histoire, dit Horam, elle servira peut-être de leçon aux hommes. — Je ne pense pas, répondit Dely, qu'une histoire ait jamais rendu les hommes meilleurs. — Horam garda un moment le silence : aussi bien, dit-il, en sondant le fond de mon cœur, je trouve que mon dessein secret étoit plutôt de faire parler de moi que d'être utile à l'humanité. A ces mots il regarda son ami, comme pour se faire pardonner sa foiblesse. Et voilà, continua-t-il, que l'amour propre a été sur le point de m'égarer ; j'allois détruire notre repos, éveiller peut-être la haine et la jalousie, cesser de vivre heureux et ignorés. O Dely ! qu'est-ce donc que le cœur de l'homme ?

Horam avoit habité les palais ; la fortune avoit placé Dely dans une cabane, avec le travail et la santé ; ils s'étoient aimés

dès leurs jeunes années ; l'or et la grandeur n'avoient pu faire oublier à Horam les jeux de son enfance, et l'ami qui les partageoit. Souvent il offrit des richesses à Dely; mais celui-ci lui répondoit : je suis heureux, que me donneroient de plus tes trésors ? et Horam soupiroit, et il alloit dans la cabane de son ami pour partager sa félicité.

Dès sa plus grande jeunesse, Horam avoit été tourmenté du desir de la science ; il assembloit les Philosophes, et les questionnoit sur la vertu, sur l'univers et le bonheur ; mais il n'apprenoit que les systèmes des hommes, et non les secrets de la nature. Horam voyant toutes ces contradictions, s'enferma dans son palais avec les livres des Sages ; et après plusieurs années, comme il se crut plus instruit, il jeta les yeux sur lui-même, et il vit qu'il n'étoit ni plus vertueux, ni plus heureux, et il résolut de voyager chez tous les peuples pour apprendre d'eux les secrets de la sagesse. En vain Dely voulut le dissuader de ce projet, Horam cherchoit le bonheur, écoute-

t-on ses amis lorsqu'on cherche le bonheur?

Entraîné par ses passions, Horam visita les peuples policés, étudia leurs lois et leurs vertus, se lia avec les Sages, et connut tout ce que les lumières de la raison leur avoient appris : il voulut aussi voir les peuples dans l'état le plus rapproché de la simplicité de la nature ; il visita la hutte du laboureur, reçut l'hospitalité sous le toit des sauvages, et vécut dans la tente des peuples pasteurs. Enfin, après plusieurs années, il reprit la route de sa patrie. O Dely ! s'écrioit-il, je vais donc te revoir ! et encore quelle joie ne verserai-je pas dans ton cœur, lorsque je t'apprendrai ce que c'est que la vertu et où se trouve le bonheur.

Un jour qu'il approchoit de sa patrie bien aimée, il aperçut un laboureur qui visitoit ses champs; l'ayant abordé, il reconnut Dely, l'ami de son enfance : ah ! dit-il, en se jetant dans ses bras, nous ne nous quitterons plus. — Est-ce bien Horam, s'écrioit Dely; Dieu puissant, je te remercie, il ne manque plus rien à mon bonheur ! — Le

bonheur, interrompit Horam, je l'ai trouvé, et je viens le partager avec toi. — Qu'as-tu donc appris, lui dit Dely en s'appuyant sur son bras. — J'ai vu le riche, sa vie n'étoit que le souci éternel des plaisirs; j'ai vu le pauvre, et la misère le réduisoit au désespoir; j'ai visité des solitaires qui se contentoient de peu, la paix habitoit avec eux, ils cultivoient leurs champs, ils s'aimoient et se soulageoient: le voyageur égaré trouvoit toujours parmi eux un ami, un consolateur qui essuyoit ses larmes: j'ai resté long-temps au milieu de ces Sages, et j'ai vu qu'ils étoient heureux.

DELY.

Tu vois le champ que je cultive; ici près est une cabane ombragée de plusieurs tilleuls; c'est sur le banc qui les sépare, lorsque la lune sort brillante des nuages du ciel, que mon épouse s'assied. Entourée de mes enfans, qui jouent à ses pieds, elle m'attend en travaillant à ces ouvrages que les mères trouvent si doux, parce qu'ils

servent à parer leur fils ou leurs filles ; son regard me découvre de loin ; son cœur lui annonce mon retour : mes enfans accourent; la joie et le plaisir me reçoivent, et je me délasse en embrassant ma famille. O mon cher Horam, il ne me manquoit que toi...... Mais raconte moi ce que tu as vu encore.

HORAM.

J'ai visité les Sages de toutes les nations, ils m'ont appris que la vertu se trouvoit toute dans ces mots : *aimez Dieu et les hommes ;* ils m'ont ensuite fait comprendre combien elle rendoit heureux : il est si doux d'aimer les hommes et de voir tous les cœurs d'accord avec le nôtre ! il est si doux de dire, je suis aimé ! et pour goûter ce bonheur, il suffit de céder au penchant de notre cœur ; voilà cependant la source de l'humanité, de la bienfaisance et de tous ces traits d'héroïsme que l'histoire présente à l'admiration des hommes.

Mais, continuoient les sages, lorsque le sentiment irrésistible qui nous porte à aimer

nos semblables, nous fait rencontrer une ame qui semble faire partie de nous-mêmes, et que nous découvrons enfin, une épouse, une amie, ô! qui pourroit peindre la félicité des cieux, elle est alors sur la terre! rien n'élève une créature comme de se voir aimée pour elle-même; et n'est-ce pas cet amour que Dieu demande aux hommes!

A ces tableaux, les Sages joignoient la peinture des plaisirs et de l'amitié, alors je leur nommois Dely, et je leur apprenois combien nous nous aimions —. Ils me parloient encore des douceurs de la tendresse paternelle, de la piété filiale, et lorsque je leur objectois les peines qui suivent l'homme dans toutes ces affections, ils me rappeloient l'amour de Dieu, et j'étois forcé de convenir, que la prière adoucit les larmes, et nous rend l'espérance.

DELY.

Ainsi, les recherches des Sages de tous les siècles, se sont réduites à trouver ce que la nature apprend à tous les hommes. Ah!

voilà une grande preuve de la sagesse de la Providence, qui a fait le bonheur simple comme notre cœur, pour que nous puissions aisément le trouver : effectivement, n'aurions-nous pas le droit de nous plaindre si le bonheur ne se découvroit qu'aux recherches longues et pénibles du Sage, et qu'il échappât à la multitude, qui pour n'avoir pas le temps de s'en occuper, ne mérite pas moins d'être heureuse. Le Sage ne recherche que sa propre félicité; Dieu la donne à tous ceux qui veulent écouter leur cœur. Mais, continue de me raconter ton voyage, ô ! le plus aimé et le meilleur des mortels. . .

HORAM.

Les Sages me citèrent une foule de traits des grands hommes ; ils me firent admirer Sparte, la cité des vertus ; Rome, la patrie des héros ; ils m'apprirent ensuite que la raison et le sentiment devoient d'un commun accord guider nos actions ; ils louèrent le fils, qui hasarde ses jours pour sauver un père ; l'épouse fidèle à ses devoirs, la mère qui

aime ses enfans; l'ami sincère avec son ami, et le cœur de l'homme qui s'élève doucement à Dieu. — Hélas! leur disois-je, pourquoi louez-vous ces vertus : puisqu'elles renferment le bonheur, il y a peu de mérite à être vertueux? Alors ils m'apprirent que les hommes se faisoient une autre félicité de leurs vices et de leurs passions, et qu'on étoit forcé de louer ceux qui vouloient être véritablement heureux. Ensuite ils me parlèrent de Dieu, et j'entendis avec admiration les preuves qu'ils donnoient de son existence.

DELY.

Ah! jamais je n'ai eu besoin de ces preuves. Dieu est dans le cœur de l'homme de la nature. A l'heure même où le méchant osa dire, pour la première fois, il n'y a pas de Dieu, un soleil bienfaisant doroit ses moissons, et coloroit les fleurs des plus belles couleurs; mais lorsque la nuit voila le ciel, l'homme, enseveli dans ses ombres, songea à la mort, et il n'osa rappeler son blasphême : les bienfaits de

Dieu n'avoient pu arrêter sa pensée, la crainte l'arrêta. O! mon ami, vois les œuvres de Dieu, elles nous apprennent à l'aimer ; vois sa bienfaisance, elle nous apprend à prodiguer les bienfaits; le reste, n'essayons pas de le comprendre. Heureux l'homme qui ne cherche à connoître de Dieu que sa bonté ! j'aime, je suis bienfaisant par l'idée d'un Etre puissant qui me voit : une idée qui produit tant de bien, ne peut être produite par une ombre fantastique; eh! la vérité ne se trouve-t-elle pas partout où l'on peut placer une vertu !

HORAM.

Et les maux qui accablent l'humanité, la perte d'une épouse, d'un ami, les douleurs de la mort, qui les affoiblira ? Ah ! s'il n'y avoit pas de Dieu, il y auroit donc des douleurs sans consolation.

DELY.

Et l'amour que nous avons pour lui, de quoi nous serviroit-il? à qui l'adresserions-

nous ? qui en seroit digne si Dieu n'existoit pas ?

HORAM.

Et l'espérance, qui ne finit pas même où le bonheur commence ! où iroit-elle aboutir si Dieu n'étoit son réfuge ?

Absorbés dans ces idées, les deux amis gardèrent un moment le silence, puis ils se prirent la main et marchèrent dans la plaine. Le soleil venoit de disparoître derrière les collines, à peine une longue trace rougeâtre marquoit son passage ; un doux zéphir agitoit la fleur des champs, et la lune promenoit son disque argenté dans un ciel sans nuage, lorsque Horam et Dely arrivèrent à la porte de leur cabane. L'innocence, la joie et l'amour les attendoient. Voici, dit Dely à son épouse, l'ami de mon enfance, Horam qui, après avoir consulté les Sages de l'Univers, vient finir ses jours dans les bras de l'amitié. — Ah ! sécria Horam, pourquoi ai-je été chercher si loin ce qui étoit près de moi, je trouve ici ce que la voix de tous les peuples et l'expérience

de tous les sages appellent la vertu et le bonheur ; une épouse fidèle, des enfans tendres et aimans, un ami, un champ et la médiocrité. O! mon cher Dely! nous ressemblons à ces deux frères dont parle Lokman : l'un resta dans l'héritage de ses pères, l'autre courut le monde pour chercher la félicité; après beaucoup de peines et de travaux, comme il revenoit vers son frère, il trouva le bonheur assis à la porte de la maison.

C'étoit un matin, bien des années après leur réunion, qu'Horam avoit dit à Dely : je veux écrire mon histoire. Qu'auroit-il appris au monde? que le bonheur est dans la médiocrité, auprès d'une épouse et d'une amie : eh! ne le savons-nous pas?. . . Aussi Dely avoit-il conduit son ami sur une colline où paissoient ses troupeaux, et lui montrant les forêts, les prairies et les vergers qui entouroient sa cabane, et dans l'immense lointain, les cîmes dorées des palais d'une cité, il lui dit, ce n'est pas ici que les hommes habitent, et cependant ils connoissent le

prix de la nature; ils vantent sa beauté, ses plaisirs et l'innocence de l'homme des champs. En cet instant le soleil radieux s'élevant derrière la forêt, vint éclairer le repentir et le bonheur d'Horam.

Aimé MARTIN.

Sur les Amis.

Ces feuilles qui tombent en bas,
Sont des amis les images fidèles:
Tandis que l'arbre a besoin d'elles
Elles ne l'abandonnent pas.

Sur le Repos.

Lorsqu'une terre se repose,
Ce n'est que pour rapporter mieux :
Toi qui fais du repos un bien délicieux,
Fais qu'au moins ce repos soit bon à quelque chose.

Sur la Renommée.

Nymphe qui jamais ne sommeille,
Et dont les messagers divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers.

MALHERBE.

LE COUCHER DE L'INVALIDE.

CONTE.

Connu des ennemis et méconnu du prince ;
Un Militaire, âgé, blanchi dans les hasards,
Puis enfin, mutilé, s'étoit du champ de Mars,
Dans un donjon obscur, au fond d'une province,
Retiré, comme on dit, en brave serviteur.

Il attendoit la mort qui lui paroissoit lente ;
Et d'un peu de loisir faisant tout son bonheur,
Vivoit en défiant la fortune inconstante,
. . . .
. . . .
. . . .

Un jour, un sien valet mourut, et pour sa place,
Il ne prit qu'un rustaud, sans examen, sans choix ;
Le zèle, auprès de lui, valoit mieux que la grace.
Le soir, pour coup d'essai, le pauvre villageois
Assistoit au coucher de son vieux militaire ;
L'air gauche se pardonne une première fois,
Disoit-il au bon homme ; et soudain il s'ingère
De lui tirer un bas : une jambe de bois
Obéit à l'effort, et le jette en arrière,

Saisi d'étonnement, et même un peu d'effroi :
Jamais il n'avoit vu de semblables merveilles.
Le vieillard qui l'observe, en rit beaucoup en soi.
A l'autre bas qui reste advint chose pareille ;
Il y touche en tremblant, la jambe suit le bas :
Le rustre ne sait plus ni s'il dort, ni s'il veille.
Il veut ôter l'habit, et sent tomber un bras.
Alors il prend son maître à l'une et l'autre oreille,
Car il croit qu'un tel homme est un homme à ressort ;
Et surmontant soudain la crainte qui l'arrête :
Monsieur, lui cria-t-il, en secouant bien fort,
Ne faut-il pas aussi vous démonter la tête ?

Le bonheur est un état d'illusion pour les uns, et d'insouciance pour les autres.

L'homme crédule dépend de quiconque n'a pas pitié d'un être sans défense.

Un homme d'esprit définissoit un bal, une assemblée où l'on imite la gaîté par des contorsions agréables.

LE PETIT MENDIANT, OU LA CHARITÉ.

Traduit de l'anglois de miss Hurry.

For him who, lost to ev'ry hope of life
Has long with fortune held unequal strife,
Known to no human love, no human care,
The friendless, homeless object of despair!
For the poor vagrant, feel, whilst he complains,
Nor from sad freedom, send to sadder chains.
Perhaps, on some inhospitable shore,
The houseless wretch a widow'd parent bore;
Cold on canadian hill's or minden's plain,
Perhaps that parent mourn'd her hero slain,
Bent o'er her babe, her eye dissolv'd in dew,
The big drops mingling with the milk he drew,
Gave the sad presage of his future years
The child of misery, baptiz'd in tears. CREECH.

« Célui qui a perdu toute espérance, qui a lutté » long-temps contre la fortune, et n'a personne » pour le soutenir et le consoler, triste objet de la » pitié, sans asile, sans amis, celui-là se plaint » vainement; le malheur s'attache à lui et flétrit son » ame désespérée. Peut-être que sur une côte inhos- » pitalière sa mère lui donna le jour, peut-être elle » pleuroit la perte de son époux, et penchée sur son » enfant, l'arrosoit de ses larmes amères: hélas! » ces pleurs, confondus avec le lait maternel, furent » le présage de ses infortunes à venir. » CREECH.

On étoit au mois de décembre, la soirée étoit des plus froides, la grêle battoit contre les fenêtres, et le vent siffloit à travers les

fentes que présentoient les murs de la chaumière.... Mon cher ami, dit madame Boniface en s'approchant de son époux, le froid est bien vif.

M. Boniface attisa le feu, qui jeta soudain une lueur brillante dans toute la chambre, et une chaleur douce et nouvelle porta le plaisir dans l'ame de madame Boniface et des convives. On finissoit de souper, la bière étoit encore sur la table, chacun vida son verre, et animé par cette excellente liqueur, le meûnier, qui avoit la réputation de savoir les plus jolies chansons, commença son air favori. Il achevoit le second couplet au milieu des acclamations et d'une gaîté bruyante, lorsqu'on entendit lever le loquet de la porte qui s'ouvrit lentement et laissa voir un jeune enfant couvert de haillons : il se présentoit d'un air timide, et osoit à peine entrer; sa figure étoit pâle et maigre, tout en lui annonçoit un extrême besoin; il n'avoit ni chapeau, ni bas, ni souliers.

A cet aspect tous les cœurs furent émus, mais l'humanité n'entra pour rien dans ce

mouvement : le dépit et la colère seuls le produisirent. Madame Boniface s'écria : que venez-vous faire ici? Vous êtes bien hardi de vous introduire de cette manière.

Si je prends mon bâton, dit M. Boniface, je vous arrangerai de si bonne façon que vous ne serez pas venu pour rien.

Le malheureux s'étoit avancé de quelques pas ; mais il recula promptement, et d'une voix suppliante conjura M. Boniface de lui donner un morceau de pain, et de lui permettre de coucher dans son écurie.

M. Boniface.— Oui, je vous ferai coucher dans mon écurie, pour que vous me voliez les brides de mes chevaux ! quant à du pain, je n'en ai point pour vous; ainsi allez ailleurs.

Le pauvre enfant mit la main sur le loquet de la porte. Il étoit si accoutumé au refus, qu'il espéroit encore arracher par des supplications ce qu'il ne pouvoit obtenir de la pitié. Mourant de fatigue et de faim, engourd par le froid et tout couvert de givre, il jeta un coup d'œil d'envie sur le feu, dont il ne pouvoit approcher.

Ceux qui refusent leurs secours aux malheureux, sont portés à regarder comme une impertinence une demande réitérée; ils s'indignent en pensant que les infortunés s'imaginent obtenir par l'importunité ce qu'on a refusé à leur prière; ils ne considèrent pas que celui qui demande avec des larmes un morceau de pain, que celui qui dort sans abri, qui s'éveille sans savoir s'il trouvera de quoi subsister, ils ne considèrent pas, dis-je, que cet infortuné est trop pressé par le besoin pour qu'il puisse se rebuter d'un refus. Souvent pour consoler le plus misérable, il ne faut qu'un mot prononcé avec bonté; mais on ne le dit pas, ce mot; et ces infortunés meurent quelquefois sur la pierre où ils sont assis, parce que les riches insoucians leur refusent une malheureuse pièce de monnoie, dont ils estiment peu la valeur, et que cependant ils ne savent point donner.

Le mendiant réitéra sa demande : Monsieur, je vous supplie de me donner un morceau de pain, je meurs de faim; mon

due couverte de neige. Cependant ses yeux se portèrent sur une chaumière, de la cheminée de laquelle s'élevoit une épaisse fumée. Cette vue ranima ses espérances, il dirigea ses pas de ce côté. Comme il approchoit de la maison, la crainte d'être encore refusé lui fit ralentir sa marche : cependant il entra dans la cuisine, et vit une fille qui allumoit du feu : elle étoit à-peu-près du même âge que Jacques. Au bruit qu'il fit, la fille tourna la tête et tressaillit en le voyant : que voulez-vous, demanda-t-elle d'une voix émue ?

Jacques. — Un morceau de pain, quelque dur qu'il soit.

La Servante. — Je vous en donnerois de bon cœur, mais je ne l'ose pas avant que ma maîtresse ne soit venue, elle ne sera pas long-tems ; et, comme je viens d'allumer le feu, vous pouvez vous chauffer ; vous avez l'air d'avoir bien froid.

Jacques. — Je voudrois que votre maîtresse ne tardât pas, car je meurs de faim.

La Servante. — Tenez, voici une pomme de terre.

A la vue de la pomme de terre, Jacques éprouva une sensation aussi délicieuse que celle d'un épicurien à la vue d'un bon mets; il la saisit avec avidité, la dévora, et bientôt ses regards semblèrent en chercher, en demander une autre.

La Servante. — Je ne puis vous en donner davantage; car ma maîtresse va descendre, et si elle ne trouve pas les choses en ordre, elle se fâchera, et sans doute vous n'obtiendrez rien d'elle; ainsi ne me dérangez plus, je vous en prie.

Jacques. — Ce n'est pas mon intention : laissez-moi essayer si je pourrois vous aider. Je ne sais pas faire grand chose, mais je puis au moins balayer la chambre : lorsque ma mère et moi nous couchions à l'auberge, elle me faisoit toujours lever de grand matin pour aider à nettoyer.

Il prit donc le balai, et s'en servit assez bien jusqu'à ce que tout fût fini. La maîtresse descendit bientôt après; elle n'aper-

çut point Jacques aussitôt ; mais voyant la propreté de la cuisine et de la cheminée : ah! dit-elle à sa servante, s'il en étoit toujours de même, vous ne seriez jamais grondée; vous faites bien quand il vous plaît.... Mais quel est ce misérable, d'où vient-il?

Jacques retira son pied en arrière (c'étoit sa manière de saluer), et la supplia de lui donner un morceau de pain, l'assurant que le ciel la béniroit.

Je n'en ai pas pour vous : c'est une honte, à votre âge, de ne pas travailler; si vous n'avez pas d'ouvrage, allez à l'hôpital, car nous sommes trop surchargés de contributions pour qu'on ait soin des pauvres.

Jacques. — Mais je n'ai point de paroisse, je ne sais pas où je suis né, et j'ai si faim.... Il joignoit les mains, et supplioit l'hotesse d'une manière si attendrissante, que toute autre qu'elle n'auroit pu se défendre d'un peu de pitié. Cette femme se contenta d'ouvrir la porte d'une armoire, et d'en retirer une croûte très-dure

qu'elle lui donna, en lui enjoignant de ne plus l'importuner. Jacques prit le morceau de pain, et sortit de la maison.

Ceux qui peuvent avoir une idée de ses sensations, pendant qu'il mangeoit ce morceau de pain, ont éprouvé sans doute la misère. Il s'assit aux pieds d'un buisson, et remercia Dieu de son bonheur. Lorsqu'il eut fini, il regarda autour de lui, comme pour choisir la route qu'il devoit suivre, et se mit enfin à marcher à l'aventure: peu lui importoit le chemin qu'il suivoit; le monde étoit devant lui; il n'avoit ni amis, ni asile. Le soleil jetoit de foibles rayons à travers d'épais nuages, et sa lumière étoit réfléchie par les arbres couverts de gelée. En ce moment l'esprit de ce malheureux étoit satisfait. Sur le midi il parvint à une maison plus grande que toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors, la route tournoit autour du parc, et Jacques la suivit; il étoit déterminé à demander quelque chose à la porte de la cuisine; mais pour arriver à cette porte, il falloit passer de-

vant la maison. Son attention se porta sur un enfant âgé de sept ans, une domestique étoit derrière lui et lui présentoit un morceau de gâteau, en lui disant, M. Rufi, eh! qu'est-ce donc que vous voulez? je vous dis que ce gâteau est cuit de ce matin. Goûtez-le seulement; et si vous ne le trouvez pas bon, eh bien! vous le laisserez.

L'enfant répondit qu'il n'en vouloit pas, et qu'il prétendoit suivre sa mère, qui étoit sortie en carosse, car il avoit entendu le bruit de la voiture.

La servante lui répliqua qu'il lassoit sa patience, et qu'elle diroit à sa mère de l'envoyer à l'école. A ces mots l'enfant cria davantage; on lui présenta encore une fois son gâteau, il le jeta dans la neige; Jacques le ramassa en lui disant : Monsieur, il est bon tout de même. L'enfant le rejeta avec dédain, et dit : maintenant que vos mains sales l'ont touché, je n'en veux plus; voyez, Marguerite, comme ses mains sont noires.

Page 40 .



Maintenant que vos mains sales l'ont touché, je n'en veux plus; voyez, Marguerite, comme ses mains sont noires .

La Servante. — C'est votre faute, monsieur, il ne falloit pas jeter votre gâteau par terre; et puisque vous n'en voulez point, le pauvre le mangera.

L'enfant se mit à crier encore plus fort; et enfin la servante impatientée, l'emporta dans la maison, en laissant le gâteau à la disposition de Jacques, qui, très-satisfait de son dîner, n'osa rien demander davantage. Il ne pouvoit s'imaginer comment des gens riches pleuroient; il croyoit qu'à leur place il se trouveroit l'être le plus heureux du monde: que feroient-ils donc, se disoit-il à lui-même, s'ils étoient un moment comme moi?

Jacques ignoroit que souvent les richesses sont un piége pour la vertu, et que c'est l'emploi qu'on fait de son bien, qui peut procurer le bonheur, et non les richesses elles-mêmes. Ah! disoit-il, si je pouvois seulement apprendre à travailler et à gagner tous les jours un peu de pain. Un soupir lui échappa, et son front, empreint des traces du malheur, se tourna vers cet

Etre tout-puissant, qui protège les infortunés. Il savoit une prière que sa mère lui avoit apprise, et qu'il répétoit soir et matin; les souffrances qu'il avoit endurées la nuit précédente, la lui avoient fait négliger; il s'en repentit et la récita avec une ferveur édifiante. Cette prière lui indiquoit qu'il avoit un ami là haut, quoiqu'il semblât abandonné de tout le monde sur la terre : ce fut une douce consolation pour lui; et, lorsque la nuit vint, il s'endormit d'un profond sommeil, quoiqu'il n'eût pour asile qu'un buisson, et pour toute nourriture que des fruits sauvages.

Son sommeil fut interrompu par un bruit assez fort, il leva la tête et ne vit rien. Le ciel étoit parsemé de nombreuses étoiles, et la lune jetoit une vive lumière; l'air étant extrêmement froid, Jacques s'enveloppa comme il put, et tacha de se rendormir; mais un nouveau bruit l'en empêcha, il prêta attentivement l'oreille et distingua plusieurs voix qui sembloient très-proches de lui; quelqu'un prononça ces paroles : « je

suis couvert de sang, mais j'ai sa bourse. »
La frayeur, cette fois, tint le pauvre Jacques éveillé, il osoit à peine respirer. Au bout de quelques minutes il entendit le bruit de plusieurs chevaux; la voix qui s'étoit fait entendre près de lui, s'éloigna, et Jacques, n'osant plus rester dans cet endroit, résolut de chercher un autre asile.

Il fut bientôt découvert par un gendarme qui lui demanda s'il n'avoit vu personne; il répéta ce qu'il avoit entendu, et désigna la route des fugitifs; les hommes à cheval la suivirent, et Jacques resta seul sur le grand chemin. Il fut plus effrayé qu'auparavant, car il pensoit que si les voleurs avoient entendu ce qu'il venoit de dire, ils viendroient l'assassiner. Pressé par la terreur, il se mit à courir de toutes ses forces sans savoir où il alloit; ne redoutant pas le froid, et oubliant sa faim, il ne s'arrêta que vis-à-vis un grand bâtiment. Si je pouvois entrer là, se disoit-il, je serois en sûreté. En cherchant la grille, il atteignit la loge du portier, dans laquelle brilloit une vive

flamme. Cette vue ranima son courage, il hasarda de frapper; la porte s'ouvrit, et on cria: sont-ils pris? Jacques comprit ce qu'on vouloit dire, et raconta tout ce qui venoit de lui arriver. La personne qui étoit venue ouvrir, l'arrêta un moment sur le pas de la porte; une autre lui dit d'entrer, ce qu'il fit sur-le-champ : il vit auprès d'un bon feu un homme d'un âge mûr et d'une figure prévenante; cet homme se retourna pour voir Jacques dont l'aspect étoit extrêmement misérable; sa pâleur ordinaire augmentée par la terreur, et ses haillons souillés de neige et de boue, présentoient le tableau le plus triste qu'on pût s'imaginer. Le gentilhomme, après l'avoir régardé en silence, le questionna doucement sur sa misère : Jacques raconta naïvement son histoire; à peine achevoit-il, que les gendarmes revinrent, amenant avec eux deux des voleurs. Le maître donna ses ordres, et comme chacun se préparoit à se retirer, Jacques le regardant encore jugea que jamais il n'avoit vu de figure plus prévenante. Ah!

si je pouvois servir un tel maître, s'écria-t-il involontairement. Cet homme se tournant de son côté, lui dit que s'il vouloit passer la nuit dans la loge du portier, le lendemain il lui parleroit. Ces paroles furent d'un heureux augure pour Jacques, qui dormit pendant la nuit entière d'un sommeil doux et paisible; il ne s'éveilla que le lendemain un peu tard. Ses hôtes lui enseignèrent la demeure de son bienfaiteur, et lui conseillèrent de l'aller voir; Jacques ne sentit pas l'embarras qu'il auroit éprouvé en allant chez tout autre grand seigneur, il étoit prévenu en faveur de M. de Saint-Jean, dont la physionomie inspiroit à la fois le respect et la confiance.

Après avoir traversé un superbe parc, et plusieurs appartemens, il parvint à un cabinet, d'où la vue s'étendoit sur une vallée voisine, son étonnement croissoit à chaque objet; jamais il n'étoit entré dans une pareille maison; il n'osoit poser ses pieds nuds sur le tapis, de peur de le salir. En entrant dans la chambre, il vit M. de

Saint-Jean avec un de ses amis : il les salua de son mieux, relevant avec sa main ses cheveux qui tomboient sur son front. L'étranger qui se trouvoit avec M. de Saint-Jean, s'écria, grand Dieu ! où avez-vous pris ce misérable !

M. de Saint Jean raconta ce qui s'étoit passé la veille, et son ami continua de lui dire ; mais que prétendez-vous faire de ce malheureux ? vous ne connoissez point ses parens, et la vie errante qu'il a menée, les lambeaux qui le couvrent ne prouvent rien de bon en sa faveur.

M. de Saint-Jean. — Je ne vois pas que tout ceci soit un si grand mal, il peut être ignorant et pauvre, sans être vicieux.

L'inconnu. — Il est sans doute paresseux, car c'est le défaut de tous les mendians.

M. de Saint-Jean. — Cela peut être, mais nous ne considérons pas assez la position où les malheureux se trouvent, et les maux auxquels ils sont exposés. Le partage de la pauvreté est bien dur, et je suis porté à croire qu'il y auroit moins de

misérables, si l'on étoit moins prévenu contre ceux qui commencent à le devenir. Quel homme, s'il pouvoit faire autrement, voudroit s'exposer à l'inclémence des saisons, à la nécessité de demander son pain à chaque porte, et à la crainte d'essuyer mille refus ? Il peut se trouver dans cette classe d'infortunés quelques fainéans incorrigibles ; mais ils sont assez punis par leurs propres maux, sans que nous y ajoutions l'amertume de nos inutiles reproches : je veux éprouver ce jeune homme, et si une nourriture saine, des vêtemens décens, n'éveillent point sa reconnoissance, il retournera dans la misère dont je veux bien le retirer.

Jacques qui avoit assez compris ce discours, pour savoir le sort qui l'attendoit, se jeta à genoux, et s'écria, dans l'excès de sa joie : Ah ! mon bon monsieur, éprouvez-moi, et si je ne tâche pas de me rendre digne de vos soins, vous me renverrez. Un torrent de larmes soulagea son cœur oppressé.

Allez déjeûner dans la cuisine, dit M.

de Saint-Jean, et je m'occuperai du reste. Jacques obéit, bientôt il fut habillé décemment; sa physionomie s'anima, ses membres acquirent de l'agilité et de la force. L'envie de prévenir les desirs de son bienfaiteur, et de faire quelque chose qui pût lui être agréable, suppléoit chez Jacques au défaut de connoissances: il avoit tout à apprendre, mais il avoit trop d'intérêt à faire des progrès pour rester long-temps ignorant. Son respect et sa reconnoissance pour M. de Saint-Jean, augmentèrent tous les jours. Il sentoit qu'il ne pourroit jamais lui rendre ce qu'il en avoit reçu, et quand il se rappeloit la misère de laquelle on l'avoit retiré, son cœur plein de reconnoissance, bénissoit l'heure où la Providence lui avoit envoyé un tel secours. Jacques passa sa vie au service de M. de Saint Jean et de sa famille; et prouva par sa conduite que le vice ne s'allie pas toujours avec la pauvreté, et que souvent les haillons de la misère couvrent une ame noble et un cœur droit.

LE CHARLATAN.

Historiette tirée du Spectateur anglois.

Le monde est plein de Charlatans,
Nous dit quelque part Lafontaine,
A la ville, à la cour, aux champs
On en rencontre par centaine.
Il en est de tous les états,
De médecins, de magistrats,
Dans l'épée et dans le commerce;
Chacun par des tours spécieux
Nous jette de la poudre aux yeux,
Chacun à nous tromper s'exerce.
Quelques-uns sont plaisans, d'autres sont dangereux,
Je méprise ceux-ci, je fuis les ennuyeux;
Et comme je ne veux que rire,
Sur les places par fois je m'en vais écouter
Ceux qui nous viennent débiter
De graves riens que tout badaut admire.
Je me rappelle un trait que je veux raconter:
Un savant d'Albion dans un charmant ouvrage
N'a pas craint de le rapporter;
Je veux à son exemple en noircir une page.

Un jour de fête en un village,

Sur un superbe char que traînoient deux coursiers,
Paroît un grand seigneur; du moins son étalage,
Le fait juger ainsi des paysans grossiers.
Des galons d'or, des croix ornoient le personnage,
Et ses habits de musc étoient tout parfumés:
C'étoit un charlatan venant avec audace
S'établir sur la grande place
Où déjà les jeux sont formés;
On abandonne tout, on quitte les parties,
Chacun veut l'entendre, le voir;
On est surpris de ses saillies,
On demeure ébaubi de son rare savoir.
J'ai, disoit-il, maint cataplâme,
Qui peut guérir de tous les maux,
Je sais du fond de leurs tombeaux,
Faire sortir les morts s'ils n'ont pas rendu l'ame.
Ce bon mot, comme on pense, excitoit les gros ris.
Je n'ai pas mon pareil de Pékin à Paris,
Ajoutoit notre sycophante;
Je vais vous raconter une cure étonnante:
Dans la Perse, un jour je guéris
Le fils du grand Mogol attaqué de la goutte!
Admirez bien cette liqueur,
Dès qu'il en eut pris une goutte,
Il se mit à danser, d'honneur....
Mais à propos, amis, pour que de ma présence
Vous vous puissiez long-temps ressouvenir,

Je veux avant que de partir,
Vous donner à chacun un écu.... quel silence!
Vous êtes tout surpris.... un écu...! quand j'y pense;
Mais ce n'est pas beaucoup... allons, approchez-vous,
Un écu pour chacun, et vous en aurez tous.
Chaque badaut joyeux s'avance.
Vous voyez bien, dit-il, tous ces petits paquets,
Ce sont pour tous les maux de merveilleux secrets:
Je les vends sur ma conscience,
Toujours trois livres et six sous;
Pour six sous je les donne à vous,
C'est trois francs que je perds, trois francs que je vous donne,
N'êtes-vous pas contens ?.... Oh, la bonne personne,
Disent nos paysans, en prenant les paquets
Et donnant leurs six sous: comment pouvoir jamais?..
C'est assez, mes enfans, dit-il, je vous acquitte,
Votre plaisir me paye, adieu, ménagez-vous,
Le roi m'attend ce soir, il faut que je vous quitte,
Bon soir.... Il part, les laissant tous
Plus riches d'un écu, plus pauvres de six sous.

(VALADOUS).

Un homme de quatre-vingts ans est encore assez jeune pour vivre; un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir. (DUFRESNY.)

L'ADVERSITÉ.

Traduit de l'anglais de miss Hurry.

Daughter of Jove, relentles's pow'r,
Thou tamer of the human breast,
Whose iron scourge, and tort'ring hour,
The bad affright, afflict the best!
Bound in thy adamantine chain
The proud are taught to feel of'pain,
And purple tyrants vainly groan
With pangs unfelt before, unpitied, and alone.
When first thy sire to send on earth
Virtue his darling child design'd,
To thee he gave the heav'nly birth,
And bade to form her infant mind
Stern rugged nurse! thy rigid lore
With patience many a year she bore,
What sorrow was, thou bad'st her know,
Aned from her own, she learn'd to melt at other's woe.

GRAY.

O Adversité! fille inflexible de Jéovah, toi qui apprivoises les humains en les frappant sans cesse, et dont l'approche douloureuse effraye les méchans et afflige les bons! accablé sous le poids de tes chaînes l'orgueilleux voit abaisser sa Superbe; tu te glisses sous la pourpre des tyrans, et ils souffrent des tourmens inconnus, que la pitié n'adoucit jamais. Lorsque Dieu nous envoya la vertu, il te donna pour compagne à cette fille du Ciel, et te chargea de former et de soutenir son enfance. Nourrice rigide, tu lui donnas des leçons sévères, qu'elle écouta avec patience; tu lui fis connoître le chagrin, et sa propre misère lui apprit bientôt à compâtir à la misère des autres. GRAY.

CHARLES Townly étoit fils unique d'un lieutenant. Il avoit environ dix ans, lors-

que son père, alors en Flandre avec son régiment, mourut des suites d'une blessure. Ce fatal événement fut bientôt connu de madame Townly qui habitoit avec son fils le village de Surry.

Un beau jour du mois de mai, le courrier s'arrêta à la grille du château; en ce moment, Charles jouoit dans une cour vis-à-vis la maison; il savoit qu'on attendoit des nouvelles de son père; dans son empressement il saisit la lettre, et tout joyeux courut au salon. Tenez, maman, voici une lettre qui vient de papa, quoique l'adresse ne soit pas de son écriture.

Madame Townly ouvrit la lettre, non sans quelque inquiétude. Charles, frappé de l'altération de ses traits, demanda quelles nouvelles on lui donnoit; mais, au lieu de répondre, sa mère poussa un cri, et tomba sans connoissance sur le parquet.

La servante, qui étoit dans une chambre voisine, accourut au cri de madame Townly, et se hâta de porter des secours à sa maîtresse; mais, hélas! ils ne devoient pas long-

temps prolonger sa vie. Madame Townly avoit depuis long-temps une santé chancelante ; et cet événement fit un tel effet sur elle, qu'au bout de peu de jours, on désespéra de sa vie.

Dans le même village demeuroit sa sœur, qui avoit épousé un marchand très-riche. Cette femme avoit toujours témoigné beaucoup d'éloignement pour madame Townly dont la fortune étoit de beaucoup inférieure à la sienne : commune dans ses manières, vaine à l'excès, elle ne considéroit que ceux qui avoient de grandes richesses. Dès qu'elle apprit la position fâcheuse où se trouvoit madame Townly, elle alla la voir, et, par un effort aussi extraordinaire qu'inattendu, elle lui offrit de prendre Charles chez elle.

Charles étoit beaucoup trop affligé de la perte de son père et de la maladie de sa mère pour pouvoir s'occuper de lui, cependant il eût préféré tout autre lieu à la maison de sa tante.

Au moment que se fit cette proposition, Charles, à côté du lit de sa mère, tenoit

une de ses mains, il pressa tendrement cette main chérie ; sa mère, comprenant ce que vouloit dire le regard expressif qu'il avoit jeté sur elle, lui répondit en lui serrant à son tour doucement la main, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Son émotion ne lui laissoit point la faculté de parler ; mais elle sentoit vivement sa malheureuse situation : hélas ! il ne lui restoit pas une amie à qui elle pût confier son fils ; et même au bord du tombeau elle ne pensoit qu'à lui. Connoissant le caractère de sa sœur, qui se fût offensée d'un refus, elle accepta sa proposition, pressa encore sur son cœur son cher enfant et le laissa partir avec sa tante.

Charles, qui chérissoit tendrement sa mère, n'avoit jamais songé à s'opposer à ses volontés, et la circonstance actuelle lui permettoit moins qu'aucune autre de montrer sa répugnance à obéir. Quand il fallut s'éloigner, il céda ; mais ce moment fut un des plus cruels de sa vie. Sa tante, étonnée de le voir assis dans un coin du carosse et

tout baigné de larmes, lorsqu'elle s'attendoit à le voir tout joyeux de la suivre ; le railla sur sa tristesse, ajoutant qu'il auroit bientôt d'autres sujets de pleurs. Ces railleries déplacées n'obtinrent aucune réponse.

La route ne fut pas longue ; la voiture entra dans la cour avant que le pauvre Charles, absorbé dans sa douleur, se doutât que les chevaux eussent fait moitié du chemin. Debout sur le perron ses cousins attendoient : ah ! dit l'un, voici maman avec mon cousin Charles qui se désole ; il faut, dit un autre, que mon oncle soit mort.

Ne parlez point de cela, dit madame North's avec aigreur, essayez plutôt d'amuser votre cousin, car il ne paroît pas content de venir parmi nous.

Vraiment, répondit James (cet étourdi avoit douze ans), mon cousin peut bien s'amuser tout seul, et s'il s'ennuie parmi nous, il peut s'en aller.

Pendant tous ces propos, on approchoit du salon : bientôt on se mit à table ; Charles se plaça dans un coin, et la tristesse où il

étoit plongé ne lui permit pas de voir ce qui se passoit autour de lui.

Chéri de ses parens dès sa plus tendre enfance, objet de leur amour, de leur tendre sollicitude, instruit par leurs préceptes et par leur exemple, il les payoit par une affection sans bornes. Le père, la mère et le fils s'étoient habitués à regarder cette amitié naturelle comme l'aliment et le charme de leur existence ; et sans être riches ils avoient su trouver un bonheur véritable, que la richesse peut quelquefois rendre plus complet, mais que jamais elle ne donne ; aussi le pauvre Charles pensoit à ses bons parens, lorsqu'on lui dit avec dureté de venir se mettre à table. Il n'avoit point d'appétit et se fût volontiers retiré dans sa chambre, afin de se trouver seul, mais la crainte de déplaire à sa tante fut assez forte pour le retenir ; il alla donc se placer tristement au bout de la table. Le repas fut long et ennuyeux, mais lorsqu'on servit le dessert, les enfans se retirèrent, selon leur coutume, dans la chambre de la nourrice.

Délivré de la gêne où le mettoit la présence de sa tante, Charles recommença à pleurer; une servante tâcha de le consoler, et elle y parvint par la douceur de ses manières. Il lui demanda en tremblant si elle savoit des nouvelles de sa maman. Comme cette fille répondit qu'elle n'en savoit aucune, le pauvre enfant lui témoigna le desir qu'il avoit de revoir encore quelques minutes sa bonne maman. Je ne puis, dit-elle, vous donner cette permission, mais nous prierons Thomas de traverser les champs pour aller savoir comment elle se porte.

Un moment, dit Thomas, avec humeur, je n'ai pas encore dîné, et d'ailleurs madame va toujours de même, car le cocher me l'a dit.

Pendant deux jours il demanda la permission d'aller voir sa mère, et pendant deux jours on la lui refusa, sous prétexte qu'elle étoit trop malade pour être dérangée. Au bout de ce temps on lui promit de le conduire vers elle, à condition qu'il ne l'affligeroit pas trop par ses larmes indis-

crètes, et qu'il ne la prieroit pas de le garder. Cette dernière clause étoit bien pénible, mais il promit tout ce qu'on voulut.

Le carrosse prêt à recevoir les voyageurs arrive à la porte, Charles accourt plein d'impatience en attendant sa tante qui devoit l'accompagner et qui n'arrivoit pas; cependant, après une heure, on vient lui dire qu'il faut remettre sa visite au lendemain. Qu'on se figure son chagrin! Il rentra plein de tristesse. Et la servante, qui lui avoit déjà montré de l'intérêt, lui dit que sa mère allant plus mal, les personnes qui lui donnoient leurs soins avoient seules la permission de la voir.

Trop jeune pour comprendre combien sont rapides les effets d'une maladie, et comment il étoit possible que sa mère, en pleine santé une semaine auparavant, fût dans un état assez désespéré pour l'empêcher de voir son fils, il imagina qu'on lui cachoit quelque chose qu'il ne pouvoit deviner; et son inquiétude, augmentant sans cesse, rendoit à chaque instant sa situation

plus pénible. Lorsque, par le privilége heureux que la Providence n'accorde qu'aux enfans, l'aspect d'un joujou écartant un moment sa tristesse, lui donnoit envie de se livrer à quelques amusemens, il s'approchoit de ses cousins pour les engager à l'admettre à leurs jeux; mais ces marmots, tout bouffis de vanité, le fuyoient comme s'il eût été indigne de partager leurs plaisirs. Quand on lui faisoit la grace de le recevoir dans une partie, bientôt il voyoit s'allumer des querelles toujours fâcheuses pour lui, et il aimoit mieux se retirer du jeu que de se brouiller avec ses cousins. Il ne cessoit de s'étonner que des frères et des sœurs, à qui il étoit si facile de se rendre heureux les uns les autres, ne trouvassent du plaisir que dans des offenses mutuelles; il sentoit qu'à leur place le seul desir de son ame eût été d'aimer de tout son cœur ses frères et ses parens.

Quatre mortels jours se passèrent encore et il n'obtint que des réponses vagues. Quoi ! au moment où plongée dans la tris-

tesse à la nouvelle de la mort de son père, sa mère avoit besoin de tant de consolation, elle refusoit de voir un fils bien aimé ! Ah ! Charles étoit bien convaincu que ce refus ne pouvoit venir de sa mère.

Un jour que, selon son habitude, il s'étoit levé de bonne heure, la matinée étoit belle, il couroit dans le jardin et personne n'étoit avec lui qu'une domestique de la maison. En traversant ces promenades spacieuses, il ne put s'empêcher de se rappeler le petit jardin de sa chaumière, où la rose et le chèvrefeuille exhaloient une si suave odeur; il alla s'asseoir sur un banc qui étoit au pied d'un châtaignier; tout-à-coup, à travers le feuillage d'une charmille qui bordoit le grand chemin, il aperçut la maisonnette de sa mère : les rayons du soleil tomboient sur ses murs nouvellement blanchis et les embellissoient aux yeux de Charles; la vue d'un objet si cher renouvela tous ses chagrins; il se leva et s'élança de ce côté, en s'écriant : *s'ils ne veulent pas m'y laisser entrer, je pourrai du moins en approcher !* La dis-

tance à parcourir étoit d'environ une lieue, mais l'ardeur de ses desirs précipitoit ses pas, et il n'avoit plus qu'une prairie à traverser lorsqu'un bruit se fit entendre; il tourna la tête et reconnut la femme qui fournissoit du lait à sa mère.

Ah! Elisabeth, comment vous portez-vous?

Mais assez bien, M. Charles; comment se fait-il que vous soyez ici tout seul? Si votre chère maman pouvoit vous voir! mais la bonne dame est allée visiter un meilleur monde; comme je l'ai dit souvent, les bons s'en vont les premiers. . . . Un meilleur monde, répéta Charles, avec un cri douloureux; arrêtez, arrêtez, chère maman, ne laissez pas votre enfant seul, abandonné. A ces mots, sans écouter la femme qui lui crioit de l'attendre, il courut à travers la prairie et entra dans la cour. Le plus grand silence régnoit, les volets verts étoient fermés, il sembloit que la maison fût abandonnée; il alloit frapper à la porte, la crainte de déranger sa mère l'arrêta. Mais

si elle est morte ! s'écria-t-il, et il se tordit les mains en pleurant. Après quelques instans il entendit tirer les verroux, et l'épagneul, que son père lui avoit donné, et qu'il chérissoit à cause de cela, accourut en jappant au-devant de lui : la joie du petit animal étoit bien expressive; Charles répondit à ses caresses, et se hâta de chercher la servante qu'il supposoit avoir ouvert la porte.

Nanette, dit-il, en entrant dans la cuisine, dites moi ce qu'a maman, où est-elle, ne puis-je pas la voir ?

Nanette ne fit point de réponse, mais elle prit son tablier et s'essuya les yeux, Charles passa devant elle, et avant qu'il fût possible de l'arrêter entra dans la chambre de sa mère. Les volets étoient fermés, mais le jour pénétrant à travers les fentes éclairoit foiblement une bière élevée sur des tréteaux. Charles la voit et ne voit rien de plus ; il s'appuie sur une chaise pour ne pas tomber, sa vue se trouble, ses esprits l'abandonnent ; la servante entra au même

instant et l'emporta hors de la chambre. Il fut quelque temps sans reprendre connoissance, et lorsqu'il revint à lui-même un torrent de larmes soulagea son cœur oppressé. Il pleura long-tems, et la consolation que lui offroit la servante ne faisoit qu'irriter son chagrin.

Le premier objet qui troubla sa douleur fut un des domestiques de M. North's, qu'on avoit envoyé à sa recherche avec ordre de le ramener. Il se leva et suivit cet homme, la pensée de résister ne lui vint même pas. Peu lui importoit quel séjour il alloit habiter : le lien qui l'attachoit à sa maison n'existoit plus. Quand sa tante l'aperçut, elle le réprimanda sévèrement d'avoir quitté la maison sans permission, et lui recommanda de ne plus prendre à l'avenir de semblables libertés; il ne put répondre, chacune de ses pensées étoient pour sa mère.

Comme les appointemens de M. Townly faisoient toute sa fortune, il ne laissa rien à son fils. M. et madame North's ne voyoient

point avec plaisir l'embarras qu'ils alloient avoir dans leur famille, quoiqu'ils se fussent habitués à dépenser en superfluités plus qu'il n'auroit fallu pour soutenir l'orphelin. Après de longues consultations on résolut de l'envoyer à l'école avec ses cousins. M. North's crut qu'en parlant au maître, celui-ci le prendroit pour une pension modique, vu que Charles pouvoit lui être très-utile. Madame North's approuva ce projet et entreprit de terminer l'affaire. Les vacances passées, on fixa le jour où les enfans retourneroient à l'école.

Le carrosse attendoit à la porte, et tout étoit prêt pour le départ, lorsqu'on s'aperçut qu'un des enfans s'étoit échappé dans l'espérance de retarder le moment d'aller à l'école. Pour Charles, à qui l'étude n'avoit jamais été pénible, et qui espéroit du changement d'habitation quelque soulagement à sa douleur, il voyoit avec plaisir le moment de son départ. Il s'étoit assis sur l'escalier pour attendre le retour de son cousin, les autres rentrèrent dans la maison,

et lui s'abandonna à ses réflexions. Tout jeune qu'il étoit, il craignoit la dépendance et aspiroit au moment où par ses efforts il pourvoiroit lui-même à sa subsistance, et se délivreroit d'un joug qui lui pesoit beaucoup. Il résolut de s'appliquer sérieusement à l'étude, et de tâcher par son industrie et son assiduité de réparer les torts de la fortune. Les leçons qu'il avoit reçues de ses parens lui revenoient à l'esprit ; souvent ils l'avoient assuré que la vertu trouve toujours un support. Encouragé par ces réflexions, il se sentit plein d'une force nouvelle ; et lorsqu'enfin son cousin fut retrouvé, il sauta lestement dans la voiture avec le doux sourire de l'innocence satisfaite. Ce calme ne fut pas long. A peine étoit-il assis qu'on le poussa rudement hors la voiture ; un pareil traitement le remplit d'indignation, il se retourna pour voir quel étoit l'auteur de cette insulte. C'étoit son oncle. Jeune homme qui vous a appris à vous placer ainsi le premier ? pensez-vous que nous devons rester debout pendant que vous êtes assis ?

Quant à cela, continua madame North's, je ne crois pas qu'il y ait place pour lui dans la voiture; la chaleur est étouffante, et je crains d'être foulée. Voici Jemmy qui a déjà la fièvre, ainsi, Charles, vous monterez sur le siége avec Dick. Je suis fâché, dit Charles, de m'être placé le premier, mais je l'ai fait sans y penser, et quant à la place que vous m'offrez sur le siége du cocher, je m'y trouverai tout aussi bien qu'ailleurs.

Durant la route le souvenir de sa mère lui arracha encore quelques larmes. Lorsqu'ils arrivèrent au terme de leur voyage, le visage de Charles exprimoit autant de chagrin que celui de James, et quoique les causes de leur douleur fussent différentes, on les supposa les mêmes.

Sitôt que les arrangemens furent pris avec le maître, M. et madame North's se retirèrent, après lui avoir appris la situation fâcheuse où se trouvoit Charles, et l'avoir prié de le mettre bientôt en état de se suffire à lui-même.

Les larmes des enfans commencèrent à

couler au départ de leurs parens ; mais la contenance de Charles devint au contraire plus sereine ; et lorsque le maître lui adressa la parole, il répondit avec la facilité qui lui étoit ordinaire.

Trois semaines s'étoient à peine écoulées que l'on connoissoit la fortune et le caractère de nos jeunes gens, et Charles apprit que ce n'étoit pas seulement de sa tante qu'il devoit éprouver des mortifications. Il se détermina néanmoins à ne pas supporter les affronts et les mauvais traitemens que lui feroient ses camarades, et cette résolution lui fit avoir de fréquentes querelles, dans lesquelles il eut la douleur de voir que ses cousins étoient les plus acharnés de ses ennemis.

Des plaintes furent portées contre lui à M. Summers, qui plus d'une fois le réprimanda publiquement. Il avoit été recommandé par son oncle comme un jeune homme d'un mauvais caractère, et M. Summers commença à croire qu'on lui avoit dit la vérité.

M. Summers avoit un cœur sensible, une

probité à toute épreuve, et la situation de l'orphelin l'avoit vivement intéressé. Ce ne fut pas sans peine qu'il crut reconnoître que son élève n'étoit pas digne de ses bontés.

Peu de temps après son arrivée, un événement répandit l'alarme dans l'école ; on chuchotta d'abord, puis on dit hautement qu'un esprit revenoit toutes les nuits dans la chambre verte ; cette chambre étoit justement celle où se trouvoit Charles et ses cousins. La chose parvint bientôt jusqu'aux oreilles de M. Summers, qui n'en fit pas le moindre cas ; mais bientôt il s'aperçut que ce bruit avoit produit une impression qu'il lui seroit difficile d'effacer. Il résolut alors d'éclaircir cette affaire, et tous ceux qui couchoient dans la chambre furent appelés.

Dans cette chambre, outre Charles et ses cousins, étoit le fils d'un gentilhomme, qui s'étoit disputé plusieurs fois avec Charles, et avoit toujours conservé contre lui un extrême desir de vengeance ; on leur ordonna à tous de se tenir debout devant M. Summers, et le dialogue suivant commença.

M. Summers. — Comme vous êtes l'aîné, M. North's, dites-moi ce que vous savez sur le revenant.

Georges. — Monsieur, je l'ai vu plusieurs fois, il s'approchoit toujours du lit de mon cousin, et se promenoit quelque temps dans la chambre. Mon frère et moi, nous avons cru que c'étoit Charles qui vouloit nous faire peur.

M. Summers. — Je veux vous prévenir d'une chose, M. Townly, c'est que si c'est pour vous amuser que vous avez joué ce tour, vous pouvez l'avouer; et, quoique la faute soit grande, je vous pardonnerai à cause de votre sincérité.

Charles. — Je puis vous assurer, Monsieur, que je ne suis pour rien dans cette affaire.

Lord Clare. — Je ne crois pas cela, car vous êtes sorti de votre lit une fois que nous avions peur, et vous avez été long-temps avant d'y revenir.

Georges. — Oui, James et moi nous en sommes témoins.

Charles. — Vous feriez mieux pour vous d'affirmer que je ne suis pas sorti de mon lit.

M. Summers. — Charles, depuis long-temps je suis très-mécontent de votre conduite, et si maintenant je vous trouve coupable, vous perdrez toute ma confiance et mon amitié.

Charles fondit en larmes; ses cousins et lord Clare sourirent malignement.

Pourquoi, continua M. Summers, étiez-vous hors de votre lit cette même nuit-là.

Charles. — Je croyois, monsieur, que j'avois découvert celui qui vouloit nous effrayer.

M. Summers. — Et l'avez-vous trouvé ?

Charles garda le silence et le maître réitéra sa question d'une ton plus ferme.

Charles. — De grace, monsieur, excusez-moi; je vous jure sur mon honneur que je n'ai tenté d'effrayer personne; mais je vous supplie de ne pas m'interroger davantage là-dessus.

M. Summers se tut, et regarda sévère-

ment les autres écoliers, mais il ne put rien pénétrer. Cependant George et lord Clare un peu confus, mais ils n'en protestèrent pas moins dans les termes les plus expressifs qu'ils étoient innocens.

Enfin, M. Summers congédia la petite assemblée, en assurant qu'il s'occuperoit sérieusement de découvrir ce mystère, et que le coupable une fois découvert, recevroit la punition qui lui étoit due. Depuis ce moment, il observa Charles avec une attention si scrupuleuse, que celui-ci, qui s'en aperçut, en conçut une grande inquiétude. L'espoir qu'il avoit nourri jusqu'à ce moment, de trouver un ami dans son précepteur, s'évanouit tout à coup, il se vit isolé et abandonné sur la terre.

Un jour qu'il avoit souffert plusieurs mauvais traitemens, la classe finie, au lieu de se joindre à ceux qui jouoient dans un champ, il alla s'asseoir sur un banc; un vieux soldat, dont les habits tomboient en lambeaux, s'avança vers lui; il avoit une jambe de bois et un bras en écharpe;

deux pauvres enfans marchoient à ses côtés et un troisième étoit sur son dos : « mon jeune ami, dit ce soldat, ayez la charité de donner un scheling à un vieux militaire qui meurt de faim. Dieu sait que je ne m'adresserois pas à un jeune homme de votre rang, si le besoin ne m'y forçoit ; mais je viens de faire un long trajet, et il y a plusieurs heures que mes enfans n'ont rien mangé ». Charles mit la main à sa poche et en tira une médaille d'argent, unique reste de sa petite fortune. Cette médaille lui avoit été donnée par sa mère, et il lui coûtoit de s'en détacher ; mais enfin s'approchant du malheureux, il la lui donna, en disant : ami, je suis pauvre moi-même, sans quoi je ferois plus.

Le soldat prit avec joie la pièce d'argent, bénit le généreux enfant, et s'achemina promptement vers une auberge qui étoit sur la route, en disant qu'il y trouveroit à manger pour lui et pour sa petite famille.

Le plaisir que nous fait éprouver une bonne action, est sa plus belle récompense.

Charles dans ce moment oublia ses chagrins, il s'oublia lui-même ; son imagination lui représentoit le soldat et ses enfans autour d'une table couverte de mets grossièrement apprêtés, mais que l'appétit leur faisoit trouver délicieux. Cependant Charles ne s'étoit pas aperçu qu'on avoit sonné la cloche du second dîner; il trouva à son arrivée tout le monde à table, et M. Summers le réprimanda sur son peu d'exactitude. L'après dîné on donna congé, et il fut décidé que les enfans iroient dans quelques jardins des environs, où ils pourroient acheter des fruits ; les jeunes gens applaudirent à la proposition; Charles seul refusa de se joindre à eux. Quand on lui eut demandé pourquoi il ne vouloit pas sortir avec ses camarades, il hésita, et finit par avouer qu'il n'avoit pas d'argent.

James lui dit, je suis sûr que vous aviez une médaille d'argent ce matin, vous me l'avez montrée en refusant de la changer contre quelques schelings, sous prétexte qu'elle venoit de votre mère.

Charles rougit.

Si c'est-là son motif, dit M. Summers, je le trouve très-louable, il peut cependant venir à la promenade avec nous, il n'achettera point de fruit, voilà tout.

Charles y consentit, et sitôt le dîner fini ils partirent. Le temps étoit charmant, et les jeunes gens se réjouissoient le long de la route.

Charles vit ses camarades manger des fruits sans en être jaloux, car il pensoit à sa bonne action du matin.

Ils étoient à une demi-lieue de la maison quand leur joie fut interrompue par les cris de plusieurs paysans qui poursuivoient un chien enragé, à la queue duquel on avoit attaché une boëte; les écoliers qui étoient éloignés de M. Summers, ne savoient plus de quel côté tourner, lorsqu'ils virent le chien courir vers eux; la peur les précipitoit les uns sur les autres, et le plus grand nombre se jetôit par terre en poussant de grands cris; cependant le chien étoit près d'atteindre lord Clare, qui au lieu de se

sauver restoit immobile de frayeur, lorsque Charles, voyant le danger de son camarade, s'avança avec un bâton qu'il avoit coupé, et d'un coup adroitement donné, jeta l'animal roide mort sur la place.

Monsieur Summers étoit accouru aux cris des jeunes gens; il ne vit pas plutôt le danger auquel ils venoient d'être exposés que, dans un transport d'admiration, il prit Charles dans ses bras, et lui dit : j'ai été trompé, tant de grandeur d'ame est incompatible avec la fausseté et le crime dont on vous accuse.

Charles doucement ému commençoit à goûter quelque satisfaction intérieure, lorsque tournant ses regards vers le chien, il fondit en larmes, et s'abandonna tout à coup à la plus profonde douleur.

Vous n'êtes point blessé, j'espère, dit M. Summers d'une voix altérée? Non, non, répondit Charles, mais mon pauvre fidèle, le chien de ma mère est mort; en disant ces mots, les sanglots le suffoquèrent. Et qui peut, dit M. Summers, qui peut

avoir été assez méchant pour attacher cette boëte à la queue de ce chien; je vais m'informer de ceci, et si c'est quelqu'un des domestiques, je les punirai sévèrement.

Il prit Charles par la main et le conduisit à la maison, au milieu des louanges des villageois, qui s'étoient rassemblés autour d'eux. Charles étoit sensible à ces marques d'affection. Ces doux témoignages réveilloient en lui les souvenirs de son bonheur passé, souvenirs auxquels il lui étoit bien doux de se livrer; mais la perte qu'il venoit de faire d'un chien qui avoit appartenu à sa mère, troubloit toute sa joie; la seule consolation qu'il avoit pu obtenir à la mort de sa mère, c'étoit de garder son chien. Depuis son entrée à l'école, il avoit dépensé pour lui une grande partie de son argent; car la cuisinière, étant méchante et avare, ne vouloit rien lui donner à manger; l'animal reconnoissant des soins de son jeune maître le lui témoignoit par sa fidélité et son attachement. Mais les regrets de Charles étoient inutiles, il venoit de tuer le seul

ami qu'il eût au monde, et il réfléchit que s'il avoit été moins prompt, peut-être son chien l'auroit reconnu. Cependant, comme M. Summers louoit son action, et qu'on le traitoit avec douceur et bonté, il eut au moins quelques motifs de consolation.

Les informations sur cette affaire furent prises comme M. Summers l'avoit promis; on ordonna aux domestiques de nommer le coupable. Ils protestèrent qu'ils étoient innocens. Le garçon qui nettoyoit les souliers étant absent, les soupçons tombèrent sur lui, depuis long-temps sa conduite étoit désagréable au maître qui avoit employé inutilement les voies de la douceur pour le ramener à son devoir. La nuit vint et il n'étoit pas encore de retour; on s'aperçut enfin qu'il avoit emporté plusieurs choses qui ne lui appartenoient pas, et on ne douta plus qu'il ne fût la cause de la mort du chien.

Lord Clare, qui devoit la vie à celui qu'il avoit toujours traité avec fierté et dédain, se comporta tout autrement depuis cette épo-

que, et desira même gagner son amitié; mais quoique Charles ne lui gardât pas rancune, il se rappela plusieurs traits du jeune lord, qui l'empéchèrent de lui rendre son estime. Car telle étoit la manière de voir de Charles : ses parens l'avoient élevé dans des principes de vertu si sévères, qu'il lui étoit impossible de se lier avec quelqu'un qu'il ne croyoit pas digne de son estime. On lui avoit appris de bonne heure à choisir sa société, en lui faisant voir que rien n'est plus dangereux que les gens méprisables, et que presque toujours le bonheur ou le malheur de toute notre vie dépend des premières amitiés de la jeunesse.

Mais quoique Charles n'ençourageât pas lord Clare à faire des avances, il ne le rebuta point; au contraire, comme lord Clare étoit malade de la frayeur qu'il avoit eue, et qu'il gardoit la chambre, Charles l'alloit voir, lui fesoit la lecture, et tâchoit de le distraire par différens moyens.

La conduite de M. Summers envers Charles étoit douce et affable, il saisissoit

toutes les occasion de l'avancer et de l'encourager, et, quoique l'affaire du fantôme ne fût pas encore finie, il espéroit qu'elle ne feroit aucun tort à son protégé.

Plus M. Summers montroit d'égards à Charles, plus les jeunes North's concevoient de dépit; ils se trouvoient cruellement mortifiés des louanges qu'on lui prodiguoit, et cherchoient toutes les occasions de lui faire de la peine; la présence de M. Summers pouvoit seule mettre un frein à leur méchanceté. Ils portèrent la bassesse jusqu'à lui reprocher les obligations qu'il avoit à leurs parens.

Un soir après souper on causoit à table, et Charles racontoit à un de ses camarades différens événemens qui lui étoient arrivés en France, pendant un long séjour qu'il y avoit fait avec son père. Je suis étonné, dit George en l'interrompant, que vous ayez quitté ce pays. C'étoit le seul qui convînt à des personnes comme vous; on vit à bon marché en France.

Charles sentit toute la malignité de cette

remarque, mais il cacha sa colère et ne répondit point.

George continua : « et vous aimez à ménager, car vous refusez de vous servir du peu que vous avez, sous prétexte que c'est un souvenir précieux ; cependant je sais de bonne part que vous ne craignez pas de dépenser lorsqu'il s'agit de satisfaire vos caprices ! Je suis résolu de le dire à M. Summers, afin qu'il ne soit plus dupe de votre hypocrisie. »

La colère de Charles éclata, il se leva et s'avança vers son cousin, en lui demandant ce qu'il entendoit par ces basses insinuations.

Ce que j'entends, répliqua George, rien ne peut m'obliger à vous le dire.

Mais je veux que vous me l'expliquiez, reprit Charles ! Vous m'accusez publiquement, et j'entends que vous me fassiez aussi une réparation publique : qu'avez vous donc voulu dire ! A ces mots il s'avança vers George, et lui saisit le bras.

Eh bien ! lui dit Georges, c'est au sujet

de cette médaille que vous avez l'air de tant priser, et dont cependant vous avez disposé d'une manière si indigne.

Vous êtes un insolent, s'écria Charles, et en même temps il lui donna un coup si rude, qu'il l'envoya tomber à quelques pas de là. Les uns crioient au secours, les autres disoient qu'il étoit mort, et quelques uns plus mal intentionnés ajoutoient : je voudrois savoir si M. Summers applaudira autant au courage de son jeune favori, lorsqu'il vient de tuer son camarade que lorsqu'il tua son chien.

A l'instant M. Summers entra, et sa présence mit fin à tous ces beaux discours. Charles étoit à genoux et tâchoit de relever son cousin dont le sang couloit toujours, et qui paroissoit privé de tout sentiment. M. Summers demanda la cause de cet accident, on la lui dit, mais de manière à l'irriter contre Charles. Ne pourrai-je donc jamais vous estimer, lui dit M. Summers, y a-t-il chez vous plus de penchant au mal qu'au bien? Retournez à votre chambre,

ajouta-t-il avec colère. Charles obéit en silence, frappé de la crainte d'avoir tué son cousin et de l'air sévère de son maître, qui, quelques jours auparavant, lui avoit souri d'une manière si aimable. On s'apperçut bientôt que George en tombant s'étoit blessé à la tête. M. Summers le conduisit dans son cabinet, et après lui avoir demandé le sujet de la querelle le renvoya, et fit venir Charles. Celui ci se rendit à ses ordres : il ouvrit doucement la porte et entra la tête baissée, tremblant d'apprendre la mort de son cousin. Rassuré sur ce point, il tenta de prouver son innocence, et raconta exactement ce qui s'étoit passé. Ce rapport est bien différent de celui de votre cousin, lui dit M. Summers, et même de celui de vos camarades, qui ont tous à se plaindre de votre conduite ; vous m'avez trompé, vous avez abusé de ma confiance : et cela au moment où je m'occupois de vous faire un sort. Charles, voilà donc la récompense que je devois attendre d'un enfant que je comblois de mes bontés ! C'en est fait, vous

avez perdu tous vos droits à mon estime et vous ne les recouvrerez jamais, mais vous pouvez encore faire quelque chose pour votre conscience, avouez votre faute et soyez-en repentant.

Charles demeura immobile, ses mains s'étoient levées machinalement, il ne pouvoit respirer, et il fut quelques minutes sans articuler une seule parole. Durant ce temps, M. Summers observoit attentivement les différens mouvemens de sa physionomie; à la fin le jeune homme interdit et étonné, s'écria! je vous supplie, monsieur, de m'expliquer, ce que tout ceci signifie, je ne vous ai jamais trompé, je sais que je suis prompt, très-prompt, mais la conduite de mon cousin a été si outrageante, que je n'ai pas été maître de mon premier mouvement. Si tout ce que je vous dis ne suffit point pour vous convaincre, faites-moi toutes les questions qu'il vous plaira et j'y répondrai avec franchise.

M. Summers. — Est-ce ici la franchise de l'innocence ou la hardiesse du vice? si vous êtes sincère, pourquoi avez vous souf-

fert mes louanges au sujet de l'argent, que vous disiez conserver, comme un souvenir de votre mère, au moment même où vous veniez de le dépenser.

Charles.—En cela, monsieur, je n'ai pas voulu vous tromper; ce peu d'argent étoit tout ce que je possédois. Un pauvre soldat m'a demandé l'aumone, et mon père m'a appris à respecter un soldat. En disant ces mots, des larmes ruisseloient le long de ses joues.

M. Summers. — Vous mentez : vous avez donné cette médaille au petit garçon qui s'est enfui d'ici, et vous la lui avez donnée pour un motif si bas, que quand j'y pense, je ne sais comment j'ai pu avoir si bonne opinion de vous. Je fonde ceci sur des preuves non équivoques. Ne vous rendez donc pas plus coupable par des faussetés horribles, car je ne veux pas les entendre.

Charles. — Hélas! que deviendrai-je si l'on m'accuse ainsi, sans qu'il me soit permis de me justifier.

M. Summers. — Vous serez entendu et

publiquement, je voulois vous épargner cette disgrace, et si cela eût été possible, vous faire sentir toute l'étendue de votre faute. J'espérois que vous auriez pu changer, mais vous avez vous-même prononcé votre arrêt : demain vous paroîtrez en pleine classe, et votre faute prouvée, vous en serez exclus en présence de tous vos camarades. Allez maintenant dans votre chambre, et, si une conscience chargée comme la vôtre vous laisse en repos, dormez profondément cette nuit, car je ne sais où vous passerez l'autre ; je voudrois pouvoir ajouter : je ne m'en soucie pas.

Charles dans l'état où le réduisoit son désespoir, se jeta aux genoux de M. Summers, en le priant à mains jointes de le croire. M. Summers secoua la tête, et ajouta : vous ne savez rien au sujet du fantôme, n'est-ce pas ?

Charles. — Monsieur, comme je ne voulois accuser personne, je vous priois alors de ne pas m'interroger, en assurant que je n'étois pour rien dans cette aventure.

M. Summers. — Et vous ne savez rien non plus du chien ; ce n'est pas vous qui avez inventé le stratagême que le complice de votre étourderie a rendu fatal à ce pauvre animal. Charles tourna sur M. Summers un regard où l'on voyoit tour à tour la douceur de l'innocence et l'indignation que lui inspiroit la lâche conduite de ses calomniateurs, et il demanda si l'on n'avoit pas encore quelque chose de plus méchant à lui imputer ? car, ajouta-t-il, ces infamies sont si grandes, que si vous me croyez capable de les avoir commises, vous pouvez bien dire que je ne mérite pas un de vos regards.

M. Summers. — Cependant j'ai des preuves si convaincantes, que malgré le desir que j'ai de vous trouver innocent, je ne puis croire ce que vous me dites. Quelque peu digne que vous soyez de mon amitié, j'ai examiné les choses avec tant de précaution, que je ne puis plus douter que vous ne soyez coupable. Encore une fois je vous ordonne de me laisser, demain vous serez

entendu et mes preuves vous confondront.

Charles n'osa pas désobéir, il quitta la chambre de M. Summers, et alla se coucher, le sommeil ne ferma pas ses paupières, ses pensées se reportoient sur tout ce que M. Summers lui avoit dit, et sur l'indigne accusation portée contre lui. Sans doute quelque ennemi secret avoit empoisonné ses actions; il n'étoit pas d'un caractère soupçonneux, mais il ne pouvoit s'empêcher de penser à son cousin, qui s'étoit toujours déclaré son ennemi; et l'amitié ni la douceur de Charles n'avoient pas été capables de produire le moindre changement dans un caractère aussi intraitable et aussi méchant que l'étoit celui de Georges. Leur dernière querelle avoit envenimé sa haine, mais comment avoit-il pu imaginer et répandre les calomnies dont M. Summers avoit parlé à Charles; comment avoit-il eu le temps d'arranger tout cela, dans un intervalle si court. Ce fut en vain que Charles tâcha de pénétrer un mystère qui devenoit toujours plus inexplicable. Il couchoit seul depuis

que l'indisposition de lord Clare l'avoit obligé de changer de chambre; le jour enfin parut, Charles s'habilla et reçut l'ordre de paroître. Son cœur battoit avec violence, mais il tâcha de s'armer de courage en pensant que, si ses ennemis devoient triompher, la consolation qui lui restoit étoit dans la pureté de son ame, et dans la patience qu'il se sentoit la force d'opposer à ses maux.

Lorsqu'il entra, M. Summers étoit assis et les écoliers rangés sur leurs bancs comme à l'ordinaire; deux petits garçons étoient à côté de M. Summers, Charles les reconnut pour les frères de Thomas, le garçon qui avoit disparu après avoir volé ses souliers: sont-ce là mes accusateurs, se dit-il à lui-même? Il régnoit un silence si profond, qu'on n'entendoit pas le moindre souffle. M. Summers ordonna à Charles de s'avancer, et lui parla en ces termes:

Afin que je ne paroisse pas injuste à votre égard, vous allez être instruit devant vos camarades de tout ce dont on vous accuse;

s'il vous est possible de prouver votre innocence, faites-le; cependant n'allez pas chercher des détours inutiles. Je vous le répète, une confession sincère est ce que vous pouvez faire de mieux; votre pardon peut encore vous être accordé, mais songez au seul moyen de le mériter.

Charles. — Monsieur, je vous ai dit la vérité hier soir, je n'ai rien caché absolument. Je goûte au moins un plaisir dont mes ennemis sont privés, c'est celui de l'innocence. Comme il achevoit ces mots, il tourna ses yeux vers le banc où étoient assis ses deux cousins, une vive rougeur colora leurs joues.

M. Summers. — Tout ceci est fort beau, mais comment répondrez-vous, quand je vous aurai dit et prouvé que vous étiez de concert avec Thomas pour faire le fantôme, et que lorsqu'il vous menaça de me tout découvrir, vous lui donnâtes la médaille que vous teniez de votre mère?

Charles. — Moi de concert avec Thomas pour faire le fantôme!

M. Summers. — Je vous ordonne de m'écouter, ensuite si vous trouvez moyen de vous justifier, vous pourrez parler. Ce garçon ne se contenta pas de votre médaille, vous lui donnâtes une paire de souliers, les meilleurs que vous eussiez, mais à condition qu'il feroit souffrir la torture à un pauvre animal. Cette fois-ci la punition est retombée sur vous-même, votre chien fut sacrifié, mais vous jouîtes de la récompense que le vice adroit dérobe à la vertu; et lorsque je vous donnai des louanges pour avoir secouru lord Clare, j'étois loin de penser que par un caprice ridicule, ou plutôt par une méchanceté inconcevable, vous fussiez la cause du danger que ce jeune homme avoit couru.

Comme le pauvre Charles souffroit du silence qui lui étoit imposé !

Maintenant, continua M. Summers, qui avoit ordonné aux deux garçons de s'avancer, Samuel, répétez-moi ce que vous a dit votre frère.

Samuel. — Monsieur, mon frère m'a dit

plusieurs fois qu'on lui avoit fait beaucoup de promesses sans en tenir aucune, qu'il avoit eu seulement une pièce d'argent et une paire de souliers pour attacher une boîte à la queue d'un chien et pour le chasser dehors ; mais il me commanda de le faire, et je suis sûr qu'il étoit question de Fidèle ; cependant mon frère s'est enfui et je ne sais pas le reste de l'aventure, mais Jacques vous le dira.

Jacques. — Oui, je sais le reste, car Thomas m'a tout dit ; il m'a même recommandé le secret ; il m'a dit qu'il avoit eu un peu d'argent et une paire de souliers pour attacher la boîte à la queue du chien ; ce qu'il a fait faire à Samuel.

M. Summers sonna la cloche, un domestique entra, et M. Summers lui dit de faire venir M. Munter. Cet homme tenoit dans le village une boutique de pain d'épices.

Dès qu'il fut entré, M. Summers ouvrit son secrétaire, en retira la médaille d'argent, et la lui montrant il lui demanda de qui il la tenoit.

Munter. — De votre Thomas, monsieur. Il la donna pour des gâteaux; je lui conseillai de la garder, mais il me répondit que ceux de qui il la tenoit avoient le moyen de lui en donner d'autres.

M. Summers. — C'est fort bien, M. Munter, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. M. Munter s'en alla, les jeunes gens se retirèrent. Hé bien! dit le maître à Charles, qu'avez-vous à répondre à de telles preuves : regardez cette pièce et dites si c'est la vôtre!

Charles la prit, la reconnut, la baisa et fondit en larmes. Le souvenir de sa mère l'emporta sur le sentiment de son malheur, et il ne put contenir sa douleur.

M. Summers. — Si vous aviez eu ces remords plus tôt, ils auroient pu vous obtenir votre pardon, maintenant il est trop tard. Je vous exclus de la classe et de la maison. Le crime et le remords vous suivront par-tout et imprimeront sur votre front une tache qu'aucun effort ne pourra effacer.

Arrêtez ! monsieur, s'écria Charles avec véhémence, ne vous méprenez pas, et n'imputez pas au crime la douleur que j'ai ressentie à la vue de cette médaille. Je nie tout ce que l'on a dit, et puisque je suis seul pour me défendre, je n'ai plus aucun ménagement à conserver avec ceux qui méditèrent ma perte. Je dois donc vous avouer que le fantôme étoit mon cousin Georges. Une nuit il vint près de mon lit, il pensoit que la frayeur m'empêcheroit de le reconnoître; mais, arrachant le drap qui le couvroit, je l'assurai que s'il continuoit à vouloir nous faire peur, je vous en avertirois. Il me dit qu'il ne recommenceroit pas, et je promis de lui garder le secret. Il ne tint pas sa parole, et, non content de cela, il tacha, par une fausseté et par une lâcheté sans exemple, de faire tomber tout le blâme sur moi. Pendant ce discours la physionomie de Georges changea plusieurs fois de couleur, tantôt elle étoit pâle, ensuite rouge; il sembloit vouloir parler, lorsque M. Summers lui ordonna de rester

tranquille. Vous serez entendu à votre tour, dit-il ; mais laissez Charles s'expliquer auparavant. Je lui ai permis de chercher tous les moyens de se justifier. Quant à la médaille, reprit Charles, je puis vous assurer que je l'ai donnée à un vieux soldat, Thomas n'a jamais rien eu de moi, je suis incapable de pareilles bassesses, et je me sens humilié même des soupçons que l'on a pu concevoir.

Il se tut : M. Summers paroissoit embarrassé ; il fixa ses yeux sur Georges et s'écria : non, il n'est pas possible qu'il ait commis ces infamies : en achevant ces mots, il se tourna vers Charles et lui dit : si vous avez donné cette médaille à un vieux soldat, comment se fait-il qu'elle soit tombée entre les mains de Thomas ? Vous avez entendu ce qu'a dit M. Munter ; c'est un homme de probité, et l'on peut se fier à sa parole ; vous ne devez donc pas être étonné si je ne me rends pas encore à ce que vous m'avez dit. Ici il y eut un silence de quelques minutes. Charles demeura immobile, et d'un

ton douloureux dit : si tout ce que j'ai avancé ne produit aucun effet, je n'ai rien à ajouter en ma faveur. Ceux qui ont desiré ma perte y ont réussi ; mais tout malheureux que je suis, je préfère encore mon sort à leur triomphe ; il alloit quitter la chambre, mais M. Summers le fit rester, et s'adressant à Georges : m'auriez-vous trompé, seriez-vous en effet l'agresseur ?

Georges l'assura du contraire ; mais sa voix s'altéroit en parlant, il trembloit de tous ses membres. M. Summers le remarquoit et étoit encore plus étonné. Charles s'avança vers son cousin, et lui dit avec fermeté : oserez-vous me soutenir en face que vous n'êtes pas le plus méchant et le plus faux des êtres ? Je n'ai que mon innocence pour appui, on me traite en coupable ; mais je vous le dis en pleine classe, vous seul êtes mon accusateur, vous seul m'avez calomnié, et vous seul êtes capable de le faire. En prononçant ces mots toute la fermeté de son caractère se peignoit dans ses yeux, et sans la présence de M. Summers,

la discussion eût été plus longue et plus vive. Georges étoit confus ; la rougeur qui couvroit son visage fit place à une nouvelle pâleur ; et il se glissa derrière M. Summers. Que craignez-vous, lui dit ce dernier ? Charles ne vous fera point de mal ; lorsqu'on est injustement accusé, on prouve son innocence et on ne se comporte pas comme un lâche. Au même instant la porte s'ouvrit, et M. Munter entra.

Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Munter, si je prends la liberté de m'introduire chez vous sans être appelé ; mais je m'intéresse beaucoup à M. Charles ; il s'est toujours comporté très-bien envers moi, et comme je viens d'apprendre qu'il éprouve des désagrémens, pour une médaille que j'ai reçue de Thomas, je viens vous donner quelques détails à ce sujet. Il y a un moment, j'étois à peine de retour chez moi, lorsqu'un pauvre soldat est venu à ma boutique et m'a demandé s'il ne me seroit pas possible de lui rendre une pièce d'argent qu'il avoit changée chez moi, il y a en-

viron huit jours. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit qu'un jeune homme la lui avoit donnée un jour qu'il mouroit de faim ; mais que s'étant aperçu que ce jeune homme ne s'en défaisoit qu'avec peine, il avoit résolu de la lui rendre ; qu'à cet effet, il s'étoit mis en route pour me la redemander, dans l'intention de se présenter chez vous pour revoir son jeune bienfaiteur ; je lui ai dit de m'attendre, ou de me suivre, et j'ai pris la liberté de venir ici vous informer de tout ce qui se passe.

M. Summers. — Je vous remercie beaucoup, vous êtes venu à temps pour rétablir l'honneur de Charles, mais où est ce soldat ? je voudrois le voir.

M. Munter. — Je crois, monsieur, qu'il est en bas maintenant, car il m'a dit qu'il me suivoit ; mais, comme il a une jambe de bois, il aura été forcé de se reposer en route.

M. Summers alla voir lui-même s'il étoit arrivé ; les jeunes gens, qui n'étoient plus contraints par sa présence se rassemblèrent

autour de Charles et de son cousin, et se communiquèrent leurs différentes opinions. Charles étoit déjà plein de joie, et Georges parloit bas à son frère, et projetoit de se sauver de la classe, quand la présence de M. Summers et du vieux soldat les en empêcha. Le vieux soldat alla droit à Charles.

Digne jeune homme, lui dit-il, j'ai toujours été vivement affligé de n'avoir pu vous rapporter votre médaille ; cependant on me fait espérer que je la retrouverai. J'ai couru tout le village pour la chercher ; mais j'ai couru vainement, et je commençois à craindre de voir tous mes efforts inutiles, lorsque M. Munter m'a conduit ici. Oui, continua ce vieux soldat, que Dieu le bénisse ! il m'a donné cette médaille d'une manière si gracieuse que je ne l'oublierai jamais. Je ne savois pas qu'il fût le fils d'un militaire ; car, si je l'avois su, sa bonté ne m'auroit pas étonné. Je m'étois adressé auparavant à ce petit boudeur que voilà dans un coin (en montrant Georges), mais il me refusa net,

et quand je lui dis que j'avois perdu ma jambe au service de mon pays, il me répondit que j'aurois mieux fait d'y laisser ma tête.

M. Summers. — Ah ! fi donc, j'espère que je n'ai jamais eu dans mon école un enfant aussi dépourvu de sentimens et d'humanité; mais si tout ce qu'on me dit est vrai (il regarda Charles avec bonté), si cette médaille a été donnée à ce soldat par vous, comme il ne m'est pas possible d'en douter, comment est-elle parvenue entre les mains de Thomas. Je n'ose M. North's vous demander l'explication de tout cela.

Georges assura qu'il ne savoit rien de cette affaire, et comme il se trouvoit mal, il demanda la permission de se retirer.

M. Summers. — Vous vous portiez bien pour assister à l'accusation de votre cousin, ainsi je veux que vous restiez pour entendre sa justification.

Monsieur, monsieur, dit un des jeunes gens, en se tournant vers la fenêtre, voilà Thomas au milieu d'une foule d'hommes.

M. Summers regarda et vit qu'on amenoit, ou plutôt qu'on traînoit Thomas. Il ouvrit sa fenêtre et pria qu'on le fît monter. Dès que Georges eut entendu cet ordre, sans avoir égard à ce que M. Summers lui avoit commandé, il s'élança hors de la chambre. M. Summers le fit arrêter, et au même instant Thomas fut introduit. Monsieur, dit une des personnes qui le conduisoient, nous avons arrêté ce petit coquin, qui ira sans doute aux galères, et j'espère que vous ne vous opposerez point à sa punition. Ah! s'écria Thomas, grace pour cette fois, je me conduirai toujours bien.

M. Summers. — Je ne vous promets rien; mais dites-moi tout de suite de qui vous avez reçu une pièce d'argent semblable à celle-ci.

Thomas. — C'est M. North's qui me l'a donnée pour me faire attacher une boîte à la queue du chien de M. Charles, parce que, disoit-il, il détestoit son cousin.

M. Summers. — Et qui est-ce qui fit le fantôme?

Thomas. — C'est M. North's ; il espéroit faire tomber les soupçons sur M. Townly.

M. Summers. — Et qui vous a dit de prendre les souliers de M. Townly ?

Thomas baissa la tête, et avoua que c'étoit de lui-même qu'il les avoit pris.

M. Summers. — Qu'on l'emmène, il n'est pas digne de pardon ; quand il se sera corrigé, je verrai ce qu'il sera possible de faire ; pour le moment je ne veux pas le voir.

Lorsqu'il fut parti, M. Summers s'adressant à ses élèves leur dit : vous avez entendu les accusations qui ont été portées contre Townly, et vous devez être tous les témoins de la réparation faite à son honneur.

Le Vieux Soldat. — Pardon, monsieur, voulez-vous bien m'excuser si je viens vous interrompre ; mais je me suis souvenu que lorsque j'ai payé à M. Munter les dépenses que nous avions faites chez lui, ce jeune homme (en montrant Georges) qui étoit là, pria la femme de lui donner cette pièce, en lui en offrant la valeur.

M. Summers remercia le soldat, qui se

retira après avoir serré la main à Charles, en lui prédisant qu'il seroit un jour à la tête d'un régiment.

M. Summers continua son discours, il dit à Georges : je vous chasse, allez cacher votre honte, et mériter par un repentir sincère le pardon de votre fausseté. Je ne doute nullement que vous n'eussiez très-bien pris vos précautions pour que rien ne se découvrît, mais vous ne vous attendiez pas à l'arrivée du soldat et à la détention de Thomas. Ceci vous rappellera désormais que tôt ou tard le vice est puni, et que le Tout-Puissant, qui veille sur nos actions, nous fait trouver notre punition dans le mal même que nous commettons. Retournez à votre chambre, et restez-y jusqu'à ce que j'aie informé votre père de votre conduite. Mais pensez que ce ne sont pas quelques larmes qui effaceront des torts aussi graves que les vôtres : sortez de ma présence.

Georges se retira tout confus de la leçon qu'il venoit de recevoir ; mais peut-être en-

core plus fâché d'avoir été découvert, que repentant de la faute qu'il avoit commise; les jeunes gens le huèrent en le voyant passer.

M. Summers dit ensuite à Charles : et vous que j'ai toujours desiré trouver innocent, ne vous inquiétez pas pour l'avenir, je me charge de votre établissement et je vous regarde comme mon fils.

Jusqu'à ce moment Charles avoit été tellement ému par les différentes sensations qu'il venoit d'éprouver, que ne pouvant point parler, il prit la main de M Summers, qui vit dans ses larmes l'expression de la reconnoissance.

Dès que monsieur et madame North's furent informés de ce qui s'étoit passé, ils envoyèrent chercher leurs enfans et ne se plaignirent pas de leur conduite, mais de la partialité du maître en faveur de Charles, dont ils ne voulurent plus se charger.

Qu lque temps après, lord Clare vint voir son fils : lorsqu'il fut assuré que sa maladie n'étoit pas dangereuse, il desira voir le jeune homme qui lui avoit sauvé

la vie avec tant de courage. Quand Charles lui fut présenté, il prit la main, le remerçia dans des termes très-affectueux, et dit qu'il n'oublieroit jamais le service qu'il lui avoit rendu, il tint sa promesse; dès que Charles eut fini ses études, ce seigneur le fit nommer officier d'un régiment.

M. Summers jouit dans sa vieillesse de la récompense que méritoit le bien qu'il avoit fait. Son élève lui témoigna la reconnoissance la plus vive, et même au comble du bonheur, le bon Charles n'oublia jamais ceux qui avoient été ses amis dans l'infortune. Le vieux soldat fut du nombre de ceux dont il se souvint, et il fut heureux jusque dans un âge très-avancé.

Sur la Fortune.

Pour ne pas se méprendre,
Le sage doit compter
Qu'un degré qui sert à monter
Sert de même à descendre.

LES ÉCOLIERS ET LE CHATAIGNIER.

FABLE.

De jeunes écoliers certain jour de vacance,
Loin des classes et des savans;
Des livres et de la science
Prenoient leurs ébats dans les champs.
Ils s'amusoient, Dieu sait! Chez la gent écolière,
On connoît peu l'ennui fâcheux.
Mais déjà le soleil avance sa carrière,
L'appétit se réveille et fait cesser les jeux.
Que faire? ils sont loin de la ville....
Entrer chez quelque paysan,
Seroit fort de leur goût.... Mais une chose utile
Qui leur manque, c'est de l'argent
Comptant.
En revanche ils ont tous un appétit du diable
Ou d'écolier, c'est un. Comment le contenter?
Le collège déjà se faisoit regretter :
Du moins après la classe on s'y va mettre à table...
Enfin l'un d'eux rodant de toutes parts,
De fortune apperçoit un arbre gros, énorme,
D'où pendent des fruits verts d'une agréable forme
Qui flattent beaucoup ses regards.

« Venez vîte, accourez, accourez, camarades,
Dit-il, voici des fruits, que je crois excellens,
Il sont à nous »... Ces petits Encelades
Ne peuvent en dépit des efforts les plus grands,
Escalader le tronc élargi par les ans.
Ils s'arment de cailloux qui plus prompts que la flèche,
A l'arbre qui gémit, font mainte et mainte brèche...
Un paquet de fruits tombe, on se jette dessus,
Mais encore plus vîte on le rejette à terre.
« Fi, fi, le vilain fruit, nous nous sommes déçus,
Disent nos enfans en colère,
Comme il pique, ce n'est qu'un poison dangereux,
Ses aiguillons le font assez connoître,
Allons, éloignons-nous au plutôt de ces lieux».
Ils partent. Un d'entr'eux plus curieux peut-être,
Ou moins sot que ses compagnons,
Reste et parvient, non sans mainte piqure
Et mainte et mainte égratigure,
A dépouiller le fruit de ses durs aiguillons.
Quelle est sa surprise, sa joie,
C'étoient des châtaignes !... Ah dieux !
Revenez, mes amis, quelle agréable proie,
Sous ces piquans, quel fruit délicieux,
Se cachoit, dit-il, à nos yeux !
Ecoliers d'accourir, l'arbre de leurs approches
Se ressent à l'instant ; ils remplissent leurs poches,
Leurs mouchoirs, leurs chapeaux;et retournent chez eux
Bien satisfaits et bien joyeux.

Souvent une trompeuse amorce
Peut nous entraîner au malheur,
Mais trop souvent aussi nous fuyons le bonheur
Pour l'avoir jugé sur l'écorce.

VALADOUS.

La pudeur une fois perdue ne revient pas plus que la jeunesse. (DUFRESNY.)

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils ont envie de faire. (DUFRESNY.)

Le consul Manilius demanda un jour à César quelle étoit l'action la plus digne d'un héros? C'est, répondit-il, de pardonner les injures.

César étoit singulièrement sobre, et très-peu difficile en nourriture : un jour son hôte lui servit dans une sauce de l'huile médicinale, au lieu d'huile ordinaire; il en mangea beaucoup pour ne pas faire de peine à cet homme.

LE CHAMP DES ENFANS PIEUX (1).

DANS la verte Sicile, aux champs de Syracuse,
Où murmurent les flots d'Alphée et d'Aréthuse;
Dans un vallon peuplé de myrtes, d'orangers,
Où sans cesse on entend le doux chant des bergers;
Beaux lieux que le bonheur a choisis pour asile,
Et qu'en ses vers divins a célébrés Virgile,
Vivoient loin du tumulte et du bruit de cités,
Par leurs pieux enfans, chéris et respectés,
Le sage Philotas et sa modeste épouse.
Leur ame des grandeurs ne fut jamais jalouse.
Contens de peu, vivant dans la crainte des Dieux,
Ils cultivoient en paix le champ de leurs ayeux;
Du mortel indigent dans leur humble chaumière,
Leurs soins compatissans accueilloient la misère,
Et chaque voyageur, de sa route écarté,
Y jouissoit des droits de l'hospitalité.
Leurs fils tous les matins au lever de l'aurore,
Quand l'herbe, de rosée étoit humide encore,
Suivis d'un chien fidèle, au sommet des côteaux,
Conduisoient en chantant leurs paisibles troupeaux;

(1) Cette pièce est tirée *des Lettres à Sophie*, par A. MARTIN.

Et les laissant loin d'eux errer à l'aventure,
Ils contemploient alors, admiroient la nature.
Un jour qu'au bord des mers ils se trouvoient assis,
Amphinomus, rêveur, dit : O cher Anapis!
Vois-tu, vers l'horizon, ces montagnes, ces îles,
Ces rivages déserts et ces plaines fertiles ?
Eh bien ! si quelque roi venoit me les offrir,
Et qu'à quitter mon père il fallût consentir,
Je lui dirois : « L'éclat, la gloire et la richesse
Ne pourroient un moment remplacer sa tendresse;
Par lui dès mon enfance, à la vertu formé,
Des plus doux sentimens mon cœur fut animé;
L'aimer et le chérir, voilà toute ma gloire,
Et ses bienfaits vivront gravés dans ma mémoire ».
Ah! s'écrie Anapis, que j'aime tant d'amour !
Nous en sommes tous deux bien payés de retour !
Les Dieux que nous servons dans nos cœurs l'ont fait naître.
Ils ont toujours béni notre asile champêtre,
Et sensibles aux dons qui parent leurs autels
Toujours jeté sur nous des regards paternels.
Modèles de vertus, ainsi tous deux parlèrent,
Mais quel plaisir ! le soir, lorsqu'ils s'en retournèrent,
D'apercevoir de loin leur toît hospitalier,
Et leur vieux père assis à l'ombre d'un laurier !
Souvent dans cet endroit il venoit les attendre;
Et sitôt que leur voix pouvoit se faire entendre,
Gaîment sur son baton, vers eux il s'avançoit,
Et dans ses bras tremblans, tour à tour les pressoit.

Ensemble ils conduisoient les troupeaux à l'étable,
Faisoient ensemble aux Dieux une offrande agréable,
Et leur mère, laissant son rouet, ses fuseaux,
Venoit en haletant partager leurs travaux.
Heureux mortels, combien vos destins font envie,
Jamais aucun chagrin n'avoit troublé leur vie;
Mais un instant, hélas! a détruit leur bonheur.
Essayons de tracer ce tableau plein d'horreur.

Leurs fils étoient allés dans la ville prochaine.
Le matin, du zéphir régnoit la douce haleine,
La mer étoit tranquille, et du ciel le plus pur,
Ses flots réfléchissoient et renvoyoient l'azur.
Mais bientôt dans les airs flottent d'épais nuages;
Les cris sourds des oiseaux, précurseurs des orages
Sont répétés au loin par l'écho des rochers;
Dans leurs barques, d'effroi palissent les nochers;
La mer frappe ses bords tout blanchissans d'écume,
Dans le sein de la terre un feu caché s'allume;
Pour éclater enfin avec plus de fureur,
L'Etna long-temps exhale une épaisse vapeur:
Tout à coup il mugit, et de son large gouffre
Sortent en bouillonnant le bitume et le soufre;
Des tourbillons de feux s'élançant dans les airs
Sillonnent de reflets la surface des mers;
La lave en longs ruisseaux descend de la montagne,
Et de ses flots brûlans inonde la campagne;
Entraîne dans sa course, arbres, temple, palais,

Et détruit sans retour les trésors de Cérès.
Tout fuit épouvanté, court et se précipite,
Les uns pour échapper prennent en vain la fuite ;
Atteints de tous côtés par ces flots dévorans,
Sur des torrens de lave ils tombent expirans.
Dans les champs embrasés règne une horreur profonde
Et sur ses fondemens semble crouler le monde.
Cependant les deux fils du sage Philotas,
Le soir, de la cité revenoient à grands pas ;
De l'Etna tout à coup apercevant la flamme,
Un noir pressentiment s'empare de leur ame :
Ah! mon cher Anapis, s'écrie Amphinomus!
C'en est fait, hâtons-nous.... nos parens ne sont plus...
Courons, et s'il se peut, s'il en est temps encore......
Mais peut-être déjà la flamme les dévore......
Dans la campagne en feu promenant leurs regards,
Quel spectacle d'horreur s'offre de toutes parts!
Des veillards, des enfans, des femmes désolées,
De leurs gémissemens remplissent les vallées ;
Parmi ces malheureux échappés au trépas
Anapis et son frère ont cru voir Philotas ;
Ce n'est point lui. Malgré leur méprise cruelle,
Ils redoublent encore et d'ardeur et de zèle.
Arrêtez, leur dit-on, hélas! où courez-vous ?
La mort est sur vos pas ; Ah! fuyez avec nous;
Vos parens sont sauvés : sur la verte colline
Où s'élève isolé l'autel de Proserpine,
Vous les retrouverez ; les Dieux veillent sur eux.



Pour lui, pour son épouse, il le prie, il l'implore ;
Mais quoi, dit-il, mes fils ne viennent point encore !
Dieux ! avant de mourir me seront-ils rendus ?
Non, c'en est fait ! hélas, je ne les verrai plus !
Ils auront sur l'Etna....(Page 113).

Vers la colline alors ils s'élancent tous deux ;
Mais de tous les côtés, dans ce lieu solitaire,
Ils cherchent vainement leur infortuné père,
Et trois fois s'enfonçant dans l'épaisseur des bois,
Ils appellent, l'écho répond seul à leurs voix.
A sauver leurs parens ils n'osent plus prétendre ;
Le bruit sourd du volcan au loin se fait entendre,
Et ce funeste bruit augmentant leur douleur
Ils restent l'un et l'autre immobiles d'horreur :
Leur courage abattu tout à coup se ranime,
De l'amour filial, ô dévoûment sublime !
Du haut de la colline aussi prompt que l'éclair
Pour sauver, s'il se peut, ce qu'ils ont de plus cher,
Ils descendent soudain... Mais quelle horrible scène?
Un Océan de feu couvre toute la plaine ;
Plus de passage ouvert, plus de chemins frayés,
Aucun sentier ne s'offre à leurs yeux effrayés.
N'importe, les dangers accroissent leur courage,
Et dans la plaine enfin ils trouvent un passage.

Dans ce moment affreux le triste Philotas
Vers le ciel en courroux lève ses foibles bras;
Pour lui, pour son épouse, il le prie, il l'implore.
Mais quoi, dit-il, mes fils ne viennent point encore!
Dieux avant de mourir me seront-ils rendus?
Non, c'en est fait! hélas, je ne les verrai plus!
Ils auront sur l'Etna...... mais à peine il achève,
Qu'autour de lui la lave en montagne s'élève,

Roule sur la cabane, embrase son verger,
Et le menace enfin du plus pressant danger.
L'infortuné vieillard tout saisi d'épouvante,
Entraînant avec lui son épouse expirante,
Pour la sauver, hélas! fait un dernier effort,
Et partout sur ses pas il rencontre la mort.
Sans espoir, sans secours, se soutenant à peine,
Ils tombent tous les deux sur la brûlante arène,
Tous deux vont expirer..... Mais ô bonheur soudain,
Leurs fils, leurs tendres fils qu'ils attendoient en vain,
Précipitant l'essor de leur course rapide,
Viennent les arracher à la lave homicide.
A travers un déluge et de cendre et de feux,
Désespérés, ensemble ils s'élancent vers eux;
Déjà contre son sein, l'un ranime son père,
L'autre tient dans ses bras sa malheureuse mère,
Et surmontant tous deux des obstacles nouveaux
Dérobent au trépas leurs précieux fardeaux;
Mais comment traverser cet incendie immense?
Tour à tour agités de crainte et d'espérance,
Ils arrivent enfin sur des bords écartés
Que le volcan encor n'avoit point dévastés.
Les deux vieillards mourans sont rendus à la vie;
Et malgré les transports de leur ame ravie,
Craignant de perdre encor les auteurs de leurs jours,
Ces tendres fils. des Dieux invoquent le secours.
Rassurez vous, le ciel sensible à vos alarmes,
Calmera vos douleurs et séchera vos larmes;

Vous allez retrouver le bonheur et la paix ;
Et du nom de *pieux*, honorés à jamais
Ces champs rappelleront sans cesse à la mémoire
De toutes vos vertus l'intéressante histoire (1).

LA MODE.

FABLE.

Un Peintre voyageant, fut pris par un corsaire
Et conduit au roi de Salé.
Çà, dit-il fièrement au captif désolé :
Bâtard du Titien, voyons ce que peut faire
Le pinceau dont tu t'es vanté ?
Si tu réussis à me plaire
Je te promets la liberté.
Peins, pour orner ma galerie,
Toutes les nations, et que ton industrie
Fasse ensorte que l'œil, dès le premier moment,
En distingue chacune, à l'air, au vêtement.
Le Peintre, dans l'espoir de sortir d'esclavage,
Dresse son chevalet : et pinceau d'imiter,
Si bien qu'à n'en pouvoir douter,
On les reconnoissoit à l'habit, au visage.

(1) Cette anecdote est rapportée par Solin, Strabon, Pausanias et Philostrate, *Vie d'Appollonius de Tyane.*

Mais chaque peuple étant vêtu
Suivant sa diverse manière,
Dans son image singulière,
Le seul François étoit tout nu,
Portant uniquement sous son bras qu'il replie,
Une pièce d'étoffe.... Où sont donc tes esprits,
Dit le Monarque au Peintre, et par quelle folie
Peins-tu le François sans habits?
Seigneur, répondit-il, n'en soyez point surpris:
Il change si souvent de mode,
Que mon art ne sachant où se déterminer,
Lui donne de l'étoffe afin qu'il s'accommode
Comme il voudra l'imaginer.

Les Perses ne délibéroient ordinairement de leurs affaires qu'à table, lorsqu'ils avoient bien bu; mais ils n'exécutoient que le lendemain à jeun.

Un Lacédémonien se plaignant, à sa mère, d'avoir une épée trop courte: « Le secret de l'alonger, lui dit-elle, est de faire un pas de plus vers l'ennemi. » ROLLIN.

LE BATEAU

OU

LES EFFETS DE LA DÉSOBÉISSANCE.

CONTE traduit de l'anglois de miss Hurry.

Restrain your child, you'll soon believe
The text, which says we sprung from Eve.
GAY.

« Contraignez votre enfant, vous croirez bientôt
« à la tradition qui nous fait descendre d'Eve. »
GAY.

WILLIAMS étoit fils d'un gentilhomme très-riche, qui avoit une superbe maison dans le voisinage de Soupthampton ; la tendresse de madame Raimond pour ce fils chéri surpassoit encore celle de son époux : dès sa naissance, Williams devint son idole. Tout ce qu'il faisoit étoit bien, et ses défauts même paroissoient aux yeux de sa mère des qualités charmantes ; ses sœurs, obligées de se plier à ses caprices, n'avoient pas le droit de le contredire en rien : si quelques-uns de leurs joujoux lui faisoient plaisir, il falloit qu'elles les lui cédassent ; les domes-

tiques étoient soumis à son petit despotisme, de manière, qu'en peu de temps, Williams devint le seul maître de la maison. Son caractère, quoique généreux et bon, avoit été tellement gâté par la mauvaise éducation, que sa bonté naturelle étoit, sinon entièrement détruite, au moins considérablement altérée.

Dès qu'il eut atteint l'âge de neuf ans, on l'envoya aux écoles de Winchester; M. Raimond avoit toujours eu une grande prédilection pour les études publiques, et cette prédilection l'emporta même sur le plaisir qu'il auroit eu de garder son fils auprès de lui. Lorsque madame Raimond apprit cette résolution, elle fit les objections les plus fortes pour faire changer d'idée à son mari; mais ses larmes et ses prières n'eurent aucun effet.

M. Raimond demeura inexorable.

Les mauvaises habitudes qu'on avoit laissé contracter à Williams, l'ignorance absolue dans laquelle il avoit été élevé, lui rendoient le travail bien pénible, et avec de

l'intelligence et même de l'esprit, il étoit encore le plus ignare du monde. Rien ne pouvoit réparer la perte de ses premières années qu'une extrême application ; il avoit besoin de travailler plus qu'un autre, et il ne le faisoit pas : aussi n'éprouva-t-il que des dégoûts et des disgraces. Son esprit naturellement porté à la gaîté, contrastoit avec sa figure, où se peignoit souvent la tristesse ; à l'école il étoit toujours en pénitence, et pendant les heures de récréation, on le voyoit tourmenté par l'idée de la tâche qu'il n'avoit pas remplie. On ne peut rendre sa joie à l'époque des vacances, surtout lorsqu'il sut que la voiture l'attendoit, et que le domestique qui venoit le chercher entra dans la classe.

Sa mère vouloit lui envoyer sa berline, parce qu'il faisoit extrêmement froid, mais le jeune Williams, qui aimoit à voir la campagne, demanda le cabriolet ; on lui recommanda surtout d'être bien tranquille tout le long de la route, et de laisser conduire la voiture au domestique : il promit

tout ; mais à moitié chemin il voulut s'arrêter pour dîner, et renversa la voiture en traversant un champ, pour aller chercher un de ses camarades d'école ; cela fut cause qu'il n'arriva que bien avant dans la nuit. O mon Dieu, disoit Williams, combien on doit être en peine de nous! Ils étoient à peine entrés dans le parc qu'ils virent le cocher et le palfrenier à cheval qui venoient à leur rencontre, par ordre de monsieur et de madame Raimond dont l'inquiétude étoit extrême. Williams, pour qui cette affaire n'étoit qu'une bagatelle, se mit à rire de tout son cœur, et leur dit d'aller en avant annoncer son retour. Il les suivit de près et rencontra ses parens à la porte du vestibule. Les témoignages de l'amitié la plus affectueuse joints à de légers reproches sur son retard lui furent prodigués ; il raconta son aventure, et ne parut nullement en peine de l'inquiétude qu'il avoit causée.

Le lendemain il se dépêcha d'aller voir ses sœurs, afin d'apprendre d'elles tout ce

qui étoit arrivé dans la maison depuis son départ.

Les premiers jours se passèrent d'une manière assez agréable, il étoit si joyeux d'être débarrassé de ses études, qu'il ne pouvoit se livrer à rien avec tranquillité, pas même au jeu. Cependant ses camarades furent avertis de son retour, et vinrent faire des parties avec lui.

La maison étoit située sur le penchant d'une montagne; on l'avoit entourée d'un parc, au-delà duquel une avenue conduisoit à la rivière de Southampton : un petit bateau attaché au rivage étoit destiné aux plaisirs de M. Raimond qui aimoit beaucoup la pêche et la promenade. Le fils avoit pris les goûts de son père, mais comme il étoit incapable de prévoir, et surtout de prévenir le danger, on lui avoit défendu de s'y exposer.

Williams avoit souvent murmuré de cette défense, et à présent qu'il se croyoit en état de se guider lui-même, il étoit résolu de ne pas se soumettre aux volontés des autres.

Il dit cela à sa mère, qui au lieu de lui représenter que son père ne lui défendoit ce plaisir que dans la crainte de quelqu'accident, le conjura tendrement d'obéir, et quand elle vit que ses remontrances ne produisoient aucun effet, elle essaya de le tenter en lui promettant des joujoux et des bonbons. Quoique d'un caractère doux et aimant, l'habitude de voir tout céder à ses volontés, lui donnoit un ton impérieux qui effaçoit ses bonnes qualités; il lui importoit peu de causer du chagrin à ses parens, il ne voyoit que le plaisir de satisfaire ses caprices.

Comme ses sœurs ne pouvoient point partager ses jeux, il ne les voyoit que dans la maison. Il avoit l'habitude de s'amuser avec le fils du jardinier. Cet enfant à-peu-près de son âge, très-paresseux, saisissoit avec plaisir l'occasion de ne pas travailler; la saison étoit si rude, que bien que Williams fût vêtu très-chaudement, il avoit encore froid; mais comme il n'aimoit pas à être renfermé, il alloit souvent dans

une grange où se trouvoient une balançoire et plusieurs autres amusemens : un matin qu'il y jouoit comme de coutume avec son camarade, il finit par s'ennuyer, et soupira après de nouveaux jeux.

Ceux qui ne font que s'amuser, sont bientôt rassasiés, ce n'est qu'après avoir bien travaillé qu'on sent tout le prix de la récréation, et c'est alors qu'on en jouit véritablement.

Williams s'écria : Oh! que ce jeu m'ennuie, je voudrois bien que nous en eussions un autre; toujours la même chose, c'est bien fatiguant, mais vous êtes trop borné vous, pour inventer quelque chose.

Le garçon. — Monsieur, je ferai tout ce que vous voudrez, ordonnez-moi seulement ce qui vous fait plaisir.

Williams. — Mais c'est à vous à le deviner.

Le Garçon. — Eh bien ! monsieur, voudriez-vous patiner ? les étangs sont bien pris.

Williams. — Oui, je le voudrois, mais je

n'ai point de patins, il faut vite courir à Southampton m'en chercher une paire, ou plutôt restez, je vais y aller moi-même.

Le garçon. — Mais si nous traversions Ichen-Ferry, nous serions là dans une minute.

Williams. — D'accord, ils partirent donc et apportèrent des patins, Williams prit le plus grand soin de les cacher à ses parens, parce qu'il savoit qu'on ne lui permettroit pas de patiner; mais comme il étoit tard et que la nuit approchoit, ils furent obligés de remettre la partie au lendemain. Le lendemain la rivière dégela, Williams en fut si mortifié qu'il ne put cacher son dépit; sa mère se tourmenta beaucoup en le voyant de si mauvaise humeur, enfin elle le questionna avec tant d'empressement, qu'il lui répondit qu'il ne savoit que faire. Madame Raimond, au lieu de l'engager à se moins livrer au jeu, afin de ne s'en point lasser, se mit l'esprit à la torture pour trouver quelque chose de nouveau, et lui proposa différens amusemens, Williams les rejeta en

disant qu'il les avoit employés plus d'une fois, et qu'il étoit impossible, que, dans une saison aussi triste que l'hiver, on pût s'amuser.

Madame Raimond.—Eh bien! mon cher ami, l'été va bientôt venir.

Williams. — Alors la chaleur est insupportable, et au printemps et en automne je suis à l'école; oh! que je déteste cette maudite école, je ne serai jamais heureux que lorsque je l'aurai quittée.

Madame Raimond alloit essayer de le consoler quand une voiture s'arrêta à la porte; elle contenoit une dame et plusieurs enfans: Williams ressentit une vive joie en reconnoissant son cousin Jacques. Williams avoit deux ans de plus que lui; ils étoient camarades de pension à Winchester, et ils avoient passé tous leurs momens ensemble avant même d'aller à l'école. Eh bien! qu'allons nous faire? fut la première question qu'ils se firent, dès qu'ils se virent seuls; elle ne fut pas aisée à résoudre. Ils s'en allèrent dans une prairie au bord de

la rivière : où est donc le bateau, dit Jacques? dans la cabane, répondit Williams; ils tournèrent en effet un angle du bois, et l'aperçurent.

Jacques. — Je voudrois qu'il fût dans la rivière, nous la traverserions; mais voici le petit batelet, nous le pouvons conduire bien doucement, et comme il est dans l'anse, il sera facile à mouvoir.

Williams. — Il ne faut rien dire, car mon père et ma mère ne me laisseroient pas aller sur l'eau.

Jacques. — Eh bien! ce sera moi qui vous conduirai; je me suis habitué chez nous à aller sur les étangs, et nous y faisons des promenades de plusieurs heures.

Williams. — Mais c'est bien différent; il y a un courant ici, et quelquefois papa a de la peine à le remonter.

Jacques. — Eh bien! si vous avez peur nous n'irons pas; mais si vous voulez éssayer, je vous réponds qu'il ne vous arrivera rien.

Williams. Je n'ai pas peur, je vous fais

seulement voir la différence qu'il y a entre un étang et la rivière : je trouve mon père et ma mère bien ridicules de vouloir m'empêcher de m'amuser ; je veux leur faire voir que je connois le danger aussi bien qu'eux.

Jacques. — Mais je crois que nous n'aurons pas le temps de nous divertir avant dîner ; il vaut mieux remettre la partie à demain après le déjeûner.

Williams. — Ah oui ! et je dirai au fils du jardinier d'avoir les rames.

Le lendemain sitôt après leur déjeûner, ils s'en allèrent au bord de la rivière, accompagnés du fils du jardinier ; après avoir détaché le bateau, avec assez de peine, ils se jetèrent dedans, et s'éloigèrent rapidement de la rive. Williams étoit enfin au comble de ses desirs : il trouvoit la défense de ses parens, d'autant plus ridicule, qu'il se croyoit en état de se diriger aussi bien sur l'eau que sur la terre.

Jacques entreprit de conduire le bateau ; mais arrivés au milieu de la rivière, ils

trouvèrent le courant si difficile à remonter, que tous leurs efforts devinrent inutiles; c'est impossible, dit Jacques en s'essuyant le front avec la manche de son habit, nous n'en viendrons jamais à bout.

Williams. — Et bien! allons tout droit, le courant nous fera aborder: allons tout droit! s'écrièrent-ils avec joie.

Jacques se coucha sur le banc du bateau; Williams prit les rames, et ne doutant pas de son adresse, il fit si bien aller le bateau à droite et à gauche, que l'eau y entra de toutes parts : un de ses côtés étoit déjà tout-à-fait submergé, et ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on le remit en équilibre. Jacques se levant tout à coup, s'écria : que faites-vous? nous allons être noyés si vous continuez ainsi; puis ayant porté leurs regards en arrière, ils furent étonnés du chemin qu'ils avoient fait, et Jacques continua ainsi : il vaudroit mieux retourner sur nos pas, car la neige commence à tomber et il fait horriblement froid; voilà d'ailleurs l'île de Wight.

Williams. — Si vous êtes fatigué retournons, mais moi je m'amuse bien.

Jacques. — Nous serons plus long-temps à revenir, parce que nous avons le courant contre nous, et c'est plus difficile que je ne croyois.

Il prit cependant la rame, mais ne put avancer; le vent souffloit avec violence, le courant étoit rapide, et il falloit réunir l'adresse à la force pour lutter contre ces deux obstacles : toujours entraînés avec rapidité, ils commencèrent à s'alarmer, lorsqu'ils se virent hors de la rivière de Southampton; le jour étoit avancé, aucun rayon du soleil ne se laissoit plus apercevoir, et des nuages noirs et épais couvroient tout l'horison et présageoient un orage.

Je donnerois je ne sais quoi pour que nous fussions à bord, dit Jacques; car si j'avois eu idée de la difficulté de naviguer sur cette rivière, je n'y serois jamais venu.

Williams. — Vous m'avez dit que vous conduiriez le bateau, sans cela je ne m'y serois pas exposé; mais à coup sûr, con-

tinua-t-il, en s'adressant au fils du jardinier, vous savez ramer.

Le garçon. — Oui, monsieur, je sais ramer; mais quand le vent est aussi fort et le courant aussi rapide, il est impossible de diriger un bateau; d'ailleurs mon maître ne se sert jamais de ce petit batelet que pour suivre une grande barque.

La neige qui tomboit par gros flocons, couvroit déjà toutes les campagnes environnantes, de manière qu'ils ne pouvoient plus les reconnoître. Les rives étoient désertes, et le vent souffloit avec une telle fureur, que le bateau menaçoit à tout instant de s'engloutir. Une heure se passa et ils avançoient toujours, chassés par le vent, et entraînés par la rapidité du courant; tourmentés à la fois par la faim, le froid et la crainte du danger, nos jeunes gens se repentirent amèrement de leur imprudence, et pour la première fois Williams se mit à réfléchir au chagrin de ses parens. Dans cette cruelle situation, désespérant d'atteindre les bords de la rivière, ils virent

à une certaine distance une espèce de planche, posée sans doute pour faciliter un abordage: si nous pouvions aller jusques-là, dit Jacques, en montrant cette planche, nous aborderions facilement.

Williams. — Essayons tous à diriger le bateau de ce côté, peut-être y parviendrons-nous.

Ils réunirent leurs efforts, et non sans beaucoup de peine et de dangers, ils touchèrent enfin la rive tant desirée; ce fut alors que promenant autour de lui ses regards inquiets, et ne découvrant aucune maison, Williams dit au fils du jardinier qui ne pouvoit venir à bout d'attacher le bateau, laissez, laissez-le aller, nous sommes sauvés.

Le garçon. — Mon maître sera en colère si son bateau se perd, et je serai bien grondé pour avoir été avec vous.

Williams ne tint compte de ce discours, il étoit hors de danger et s'inquiétoit fort peu des autres; son attention maintenant se portoit sur ce qui l'environnoit: il

cherchoit un lieu où il pût se reposer et se chauffer : tenez, dit-il à ses camarades, voilà une maison que j'aperçois dans le lointain à travers les arbres, allons y, nous demanderons l'hospitalité pour un moment.

La proposition fut acceptée. Il se mirent à marcher du côté de la maison; ils entroient souvent dans l'eau jusqües aux genoux, car la neige couvroit les campagnes et cachoit les chemins. Cependant le jour tomboit, et nos jeunes gens impatiens d'arriver, marchoient avec beaucoup de vivacité ; Williams roidi par le froid et accablé de fatigue, se repentoit amèrement de n'avoir pas suivi les conseils de son père, et de s'être exposé à des souffrances qu'il étoit incapable de supporter. Au premier coup-d'œil la chaumière leur avoit paru très-rapprochée, cependant au bout d'une heure de marchè ils n'étoient pas près d'y arriver.

Williams qui se souvenoit d'avoir entendu l'histoire de plusieurs personnes englouties sous la neige, craignit d'éprouver le même sort : cette crainte jointe à la fatigue

l'empêcha un moment de continuer sa marche, et il ne put se remettre en route qu'en s'appuyant sur le fils du jardinier. Enfin, aux approches de la nuit ils arrivèrent à la chaumière. Jacques frappe à la porte, on ne lui répond pas ; il la pousse, elle s'ouvre : personne n'étoit dans la chambre ; mais charmés d'y voir un bon feu, ils entrent tous sans plus de façon, et courent se placer autour d'une flamme brillante qui éclairoit seule l'intérieur de la cabane.

A peine étoient-ils assis qu'ils entendirent, non sans quelque frayeur, le bruit de plusieurs pas. S'étant retournés avec inquiétude, une femme se présenta devant eux, et son apparition soudaine augmenta leur effroi : elle étoit grande et maigre, et il y avoit dans ses traits un certain air sauvage et féroce qui auroit pu effrayer les plus intrépides. Un court jupon bleu lui descendoit jusqu'aux genoux ; sa poitrine sèche étoit découverte, et ses cheveux noirs et plats tomboient sur ses épaules ; dans sa main droite on voyoit un grand coutelas,

et sa main gauche étoit tachée de sang. Elle resta comme interdite à la vue de nos jeunes gens qui se pressoient autour du feu, et leur demanda, d'une voix rauque et forte, comment ils avoient osé s'introduire chez elle. Jacques, d'un air très-timide s'excusa du mieux qu'il lui fut possible, et lui raconta ce qui venoit de leur arriver.

Qu'est-ce que cela me fait, dit-elle du ton le plus inhumain, si vous vous êtes égarés, il faut tacher de retrouver votre route. J'aurois ma foi bien à faire s'il me falloit donner l'hospitalité à tous ceux qui viennent me la demander. Ah! Ah! messieurs les vauriens, décampez, décampez tout de suite; mon mari feroit un beau tapage s'il vous trouvoit chez lui.

Jacques. — Y a-t-il une maison près d'ici?

La femme. — Non, il faut faire trois lieues avant d'en trouver aucune.

Williams en pleurs. — Je ne pourrai jamais marcher aussi loin, je suis si fatigué, qu'à peine puis-je me soutenir. Laissez-nous

coucher ici cette nuit, madame, et mon père vous récompensera bien; d'ailleurs j'ai de l'argent moi-même. En disant ces mots il sortit de sa poche plusieurs pièces de monnoie; car quelle que fut la frayeur que lui inspiroit la vue de cette femme, la crainte de se voir hors de sa maison étoit encore plus forte; d'autant mieux, que le vent souffloit avec plus de violence qu'auparavant, et que la neige ne cessoit de tomber.

La femme, à la vue de l'argent, s'adoucit cependant un peu, et leur dit : puisque vous voulez passer ici la nuit, je vais voir ce que je puis faire pour vous. Elle ouvrit alors la porte d'une armoire, en tira un matelas tout usé, avec les lambeaux d'une couverture. Tenez, dit-elle, voilà un lit fait pour un prince.

Villiams. —Nous mourons de faim; n'auriez-vous rien à nous donner à manger.

La femme. — Payez-moi un scheling chacun, et je verrai ensuite : je viens justement de tuer un cochon, mais mon mari

n'entend pas que je le donne, et je l'approuve fort sur ce point.

Williams lui présenta trois schelings, et elle leur servit un peu de porc grillé sur la cendre. Dès qu'ils eurent contenté leur faim, ils se couchèrent et s'endormirent d'un profond sommeil : cependant Williams fut bientôt réveillé par un grand bruit; il se leva un peu et prêta l'oreille, mais la frayeur le fit recoucher, et il se tint aussi près que possible de ses deux camarades. Peu après le bruit redoubla : la crainte glaçoit son cœur; il lui sembloit que l'on approchoit de son lit : il tâcha d'éveiller Jacques, mais celui-ci dormoit profondément.

Le bruit de plusieurs voix succéda au bruit précédent; l'on se querelloit vivement, mais on ne pouvoit rien distinguer. Enfin, une voix qui dominoit sur toutes les autres, prononça ces mots : pourquoi les avez-vous reçus, vous pouviez nous dispenser de cet embarras, et je vais les chasser à l'instant. A ces mots on ouvrit avec violence la porte

de l'armoire. Williams qui avoit tout entendu, se trouva mal de frayeur.

Ah ! qu'il se promit bien alors de n'agir jamais que d'après les avis de son père : hélas ! disoit-il en lui-même, que penseroit ma mère si elle me voyoit ? Cependant on s'étoit approché de leur lit : ils dorment, dit la femme, et ne peuvent nous entendre, laissons-les. A ces mots on referma la porte; mais la crainte s'étoit tellement emparée de Williams, qu'il ne put fermer l'œil le reste de la nuit. Il envioit le bonheur de ses camarades, et se retournoit de tous les côtés afin de goûter quelque repos. Le souvenir de ses parens venoit toujours le tourmenter; il se figuroit leur inquiétude, les recherches vaines qu'ils faisoient de tous côtés, et des larmes inondoient son visage.

Le jour parut enfin; le fils du jardinier s'éveilla, et Williams le pria d'aller s'informer dans le voisinage des moyens de se procurer une voiture pour retourner chez eux. Le bruit qu'ils firent en essayant d'ouvrir la porte, réveilla la femme, qui leur

demanda ce qu'ils prétendoient faire, d'une voix aussi rauque que la veille. Lorsqu'elle vit que leur dessein étoit de sortir, elle leur cria d'attendre un moment; mais Williams étoit si impatient de retourner chez sa mère, qu'après avoir ouvert la porte, il poussa le garçon dehors, en lui disant de se dépêcher. Deux heures se passèrent avant son retour: la femme s'étoit levée, ainsi que le reste de la maison; Williams ne put s'empêcher de frémir en la voyant entourée d'une dixaine d'hommes qui avoient des figures rébarbatives: cela lui rappela ce qu'il avoit entendu dire des contrebandiers, et son inquiétude s'en augmenta beaucoup; à chaque instant il alloit à la porte voir si le garçon revenoit.

Enfin, un bruit sourd assez semblable à celui des roues sur la neige, se fit entendre, et bientôt une chaise de poste parut. Ils alloient y monter lestement, lorsque la femme les arrêta en leur demandant deux schelings par tête pour leur coucher; Williams les lui donna, se précipita dans la voiture avec ses camarades, et dit au pos-

tillon le nom et l'adresse de son père. L voyage dura plus de six heures, car le bateau les avoit écartés de plus de vingt milles, et comme la route étoit mauvaise, la voiture fut obligée de faire un grand détour. Midi alloit sonner lorsqu'ils entrèrent dans le parc; leurs amis vinrent avec de grandes exclamations de joie : M. et madame Raimond accouroient à leur tête, et le bonheur qu'ils eurent de revoir leur fils, leur fit oublier les reproches qu'ils devoient lui faire et que sa conduite méritoit. Toute la nuit ils avoient été sur pieds, ainsi que tous les domestiques; M. Raimond étoit parti lui-même, mais inutilement : ce ne fut que vers le matin qu'on s'aperçut de la disparition du bateau : alors les pauvres parens ne doutèrent plus que leurs enfans n'eussent péri.

On suivit les bords de la rivière, on courut de tous côtés, et le désespoir s'emparoit déjà de tous les cœurs, lorsque la vue de la chaise de poste vint soudain leur rendre l'espérance et les combler de joie. Williams leur raconta son aventure; des reproches

mêlés de marques de tendresse furent sa seule punition : son père et sa mère jetèrent tout le blâme sur Jacques Wilmont en disant que, sans ses conseils, leur enfant n'eût jamais enfreint l'ordre de ses parens.

La manière dont ils avoient été traités à la chaumière, choqua beaucoup M. et madame Raimond; ils prirent des informations sur le compte de ceux qui l'habitoient, et on leur apprit que c'étoit une troupe de contrebandiers qui avoit jusqu'à ce moment échappé à la rigueur des lois. Il est probable que le bruit, que Williams avoit entendu, étoit causé par des tonneaux de vin ou de liqueurs.

Williams, au bout de quelques heures, éprouva des douleurs dans tous les membres; on envoya chercher le médecin, qui déclara que c'étoit une fièvre rhumatismale, occasionnée par les vêtemens mouillés qu'il avoit portés deux jours : ses souffrances furent cruelles et sa convalescence longue.

Pendant ce temps il put réfléchir sur l'inconséquence de sa conduite passée, et il

résolut sérieusement de changer sa manière de vivre dès que sa santé seroit rétablie : il promit bien de ne plus se laisser gouverner par les caprices du moment, et d'écouter les personnes dont les conseils devoient le diriger vers le bien.

PENSÉE DE SAADI, POËTE PERSAN.

Sur de pompeux carreaux dressés par la mollesse,
Un tyran de l'Indus couché tranquillement,
Oubliant ses forfaits, dormoit paisiblement.
Un Iman dont le fils, seul fruit de sa tendresse,
Au trépas condamné, sans être criminel,
Attendoit qu'un bourreau frappât le coup mortel,
Venoit au roi, sorti de sa fatale ivresse,
Redemander l'appui d'une infirme vieillesse.
Il entre... A son aspect on le vit reculer,
C'est le tyran, dit-il... dans une paix profonde,
Sans remords...Il repose... Et le sang va couler !
O justice des Dieux.... insensé qui s'y fonde...!
Qu'as-tu dit,malheureux? rougis de tes fureurs;
S'il eût toujours dormi,verserois-tu des pleurs?
Le sommeil des tyrans est le repos du monde.

MERVEILLES DE LA NATURE.

RUSES DES ANIMAUX (1).

Le spectacle de la Nature est plein d'enchantement, de grace et de vie; les Poissons, les Oiseaux et les Quadrupèdes sont les objets de sa prévoyance, et les Mers, le Ciel et la Terre sont les théâtres de ses merveilles.

Mais rien n'est plus admirable que les moyens employés par le Créateur pour la conservation de ses œuvres: l'Insecte imperceptible est l'objet de ses sollicitudes, comme le Quadrupède immense. Le Lion a-t-il des armes plus dangereuses que la Vipère? le Crotale sinistre est-il plus à redouter que le foible Scorpion? le Rhino-

(1) Extrait du *Traité de l'Existence de Dieu* de Fénélon, nouvelle édition, par *A. Martin*; chez *Demonville*, imprimeur-Libraire, rue Christine n° 2.

céros est-il mieux armé que le Cerf volant, avec ses cornes branchues? les Sèches, les Calmars, et les Poulpes, qui répandent une liqueur noire, et se dérobent dans l'obscurité, sont-ils moins bien défendus que la *Baleine*, le *Cachalot* et le *Requin?* le Kanguroos qui fait des bonds extraordinaires, échappe-t-il mieux à son ennemi que le foible Taupin qui, au moyen d'un jeu de mécanique très-savant, s'élance dans l'air et retombe sur ses pattes? Jetez les yeux sur les vastes bassins des mers, et vous serez surpris de la variété des Etres qu'ils renferment : le poisson Scie, le Narwal et le Requin, chassent devant eux des légions de Harengs, de Morues et de Saumons, l'Espadon les perce de son épée, la Torpille et les Gymnotes électriques, pourvus intérieurement d'une espèce de pile galvanique frappent de mort tous les Animaux qui les approchent; l'horrible Baudroie enfoncé dans la vase, et la gueule toujours béante attire les poissons par le mouvement de ses barbillons; les Trigles, les Gaste-

rostées, les Exaucets et les Pégazes s'élancent des ondes, se réfugient dans les airs et s'y soutiennent un moment pour échapper à la poursuite des *Dorades ;* une espèce de Labre lance de petits jets d'eau pour noyer les Insectes qui courent rapidement à la surface des mers, tandis que la Galère *Caustique* tend sa voile pourvue de longs cordons qui lui servent d'agrès, et vogue sur l'Océan en laissant, sur tous les ennemis qui tentent de l'approcher, une empreinte semblable à celle que pourroient faire des charbons ardens.

Combien d'autres talens que l'œil n'aperçoit pas !
Que de piéges adroits ! que de savans combats !
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.
Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance ;
L'un d'une ancre cachée en de secrets vaisseaux
Noircit l'onde, s'échappe et s'enfuit sous les eaux ;
D'un large tablier qu'avec force il déploie,
L'autre enveloppe, étouffe et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux ?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,
Le terrible Espadon et l'énorme Baleine,

Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois,
L'un armé de sa scie et l'autre de son poids.
L'un agile et fougueux rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts;
Et malheur à celui que d'un coup redoutable
Frapperoit en fureur ce fouet épouvantable!
Son ennemi l'esquive, et sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la Baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, soulève et tourmente les flots.
L'horrible Scie accroît ses blessures profondes;
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groenland aux rives de Thulé,
Il agite en mourant son empire ébranlé:
La mer gronde, et du sein des humides campagnes,
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes (1).

C'est ainsi, qu'en distribuant des armes, en variant les ruses, la Nature conserve l'équilibre de l'Univers. Tous les Etres mar-

(1) Ces vers sont tirés du *Poème des Trois Règnes* de M. l'abbé Delille.

chent à une mort certaine, mais tous ont en eux l'instinct de leur conservation. Les Lamas, n'étant pourvus d'aucune arme défensive, lancent sur leurs ennemis une salive dégoûtante et âcre; les Mouffettes et les Putois exhalent des vapeurs empestées qui font quitter prise à leurs agresseurs. Les Cigales bédaudes s'enveloppent d'une écume blanche, le Proscarabée et les Salamandres suintent une liqueur empoisonnée, et le Bombardier ou Carabe détonant lâche une bordée de coups de canon suivis d'une petite fumée bleue, et profite de l'effroi de son ennemi pour faire une retraite honorable.

Ailleurs, les Hérissons et les Porc-épics se cachent sous leurs longs piquans, les Tatous et les Pangolins s'enveloppent de leurs cuirasses osseuses, les Singes se défendent avec des bâtons et des pierres, les Blaireaux, les Mangoustes, les Sarigues et les Belettes s'entourent des ombres de la nuit pour exercer leurs rapines, tandis que le Bœuf armé de cornes, broute avec sécu-

rité l'herbe de la colline, et que l'Eléphant promène majestueusement dans les vastes solitudes de l'Asie.

Que s'il est quelques petits Animaux qui semblent délaissés et sans défense, la Nature leur a donné l'instinct de se retirer sur des végétaux épineux qui les gardent. C'est ainsi que le Génevrier commun est plus chargé d'Insectes qu'aucun autre végétal, non-seulement parce qu'il oppose ses épines aux Oiseaux, mais parce que les troupeaux ne broutent jamais son feuillage.

Souvent au pied de ces arbustes, le *Faucheur* (espèce d'Araignée) s'endort en étendant comme un rempart ses pattes tout autour de lui : si un Insecte vient à les toucher, aussitôt notre dormeur se redresse, et ses pattes forment autant d'arcades élevées sous lesquelles son ennemi passe sans pouvoir l'atteindre.

Enfin, la conformation des Animaux les plus terribles est souvent un obstacle à leur voracité. Le Serpent à sonnettes fait entendre un bruit sinistre qui donne aux Ani-

maux le temps de s'enfuir, et le Goulu de mer, le plus avide des monstres marins, est obligé de se mettre sur le dos pour dévorer sa proie, ce qui est cause qu'elle lui échappe souvent.

Il est encore des Animaux qui, semblables aux Arabes du désert, promènent leurs hordes vagabondes de contrée en contrée, mais à mesure qu'ils arrivent sur une terre étrangère, ils placent fièrement des sentinelles autour de leurs troupes fatiguées, et s'endorment avec sécurité comme des guerriers au milieu des camps. Si vous voyez un Chamois immobile à la cime des montagnes, vous êtes sûr qu'une longue file de ces légers quadrupèdes passe derrière les rochers. Les Chevaux sauvages marchent par escadrons, et posent des sentinelles qui veillent pendant la longueur des nuits. Lorsqu'une bande de Singes (le Bonnet Chinois) veut dévaster une plantation, il en reste toujours quelques-uns sur les hauteurs pour les avertir de l'approche de l'Homme ; à leur signal tous les petits larrons fuient en courant

sur trois pieds, et en emportant leur butin de l'autre.

Lorsque ce même Singe manque de fruits pour se nourrir, il tourne son industrie du côté de la pêche. Assis sur les bords de la mer, et se servant de sa queue comme d'une ligne, il la dirige entre les pinces des Crabes, et la retire lestement sur le rivage avec sa proie qui y reste attachée.

Les Grues ont des chefs qui les guident pendant le jour, et des gardes qui veillent dans le silence de la nuit. Tandis que ces Voyageurs reposent aux bords des marécages, la tête cachée sous leurs ailes, la sentinelle la tête haute, l'œil aux aguets, prête une oreille attentive au bruit lointain des vents.

Mais parmi les Oiseaux qui posent des sentinelles, il n'en est point de plus extraordinaires que les Flamans. Lorsque leurs escadrons aériens viennent s'abattre dans un champ, leur plumage rouge les fait ressembler à des soldats; ils secouent de temps en temps leurs ailes enflammées, sans jamais

quitter leurs rangs ; un seul reste à l'écart, et lorsque tout à coup il fait entendre un bruit éclatant semblable à celui de la trompette, la troupe étincelante s'élève et plane majestueusement dans les airs.

Quelquefois la Nature place elle-même des sentinelles auprès des animaux foibles et innocens : c'est ainsi que le coq veille sur ses nombreuses épouses, et que les Pie-grièches poussent de longs cris d'alarme qui avertissent les petits oiseaux, de l'approche des Eperviers et des Milans.

Les Insectes ont aussi des chefs et des gardes qui veillent pendant leurs voyages. Rien n'est plus merveilleux que la vie des Abeilles et des Fourmis, rien n'étonne plus que l'industrie des Araignées, leurs filets, leurs chasses, leurs embuscades. Quel est le Sully qui a formé leur gouvernement, et le Turenne qui leur a enseigné l'art de la guerre ? Quel est le Colomb qui le premier parmi elles osa aller à la découverte d'un nouveau Monde ? Souvent dans les jours sereins on voit voltiger dans les airs une

multitude de flocons de soie blanche (1); on s'approche, et l'on reconnoît avec surprise autant de petites voitures aériennes, où sont renfermées des Araignées, qui, portées par le zéphir, passent ainsi de bocage en bocage.

Les Chenilles ont aussi leurs curiosités. Il en est une qu'on nomme *Livrée*, à cause de la variété et de l'arrangement de ses couleurs, ce qui fait, dit Bonnet, qu'elle ne ressemble pas mal aux touffes de rubans qu'on porte aux noces des villageois. Rassemblées dans leurs nids, les *Livrées* vivent en société avec ordre et discipline. Lorsqu'elles vont à la promenade, c'est par troupes placées sur une seule ligne et guidées par un chef qui les précède. Mais afin de retrouver leur habitation, le général file un chemin de soie auquel chaque Chenille ajoute son fil, de manière que rien n'est plus joli à voir que leur pélerinage sur ces ru-

---

(1) Lesser, *Théolog. des Insectes*, *t.* 1er, *pag.* 346.

bans d'argent brodés d'or et de pourpre. Ainsi se passe leur vie jusqu'au moment où elles se dépouillent de leur seconde peau : alors elles n'observent plus de discipline, et ne marchent plus sous les ordres d'un général ; chacune va où son caprice l'appelle, et les rubans de soie qui guidoient leur enfance restent abandonnés au gré des vents.

Telle est l'histoire de l'Homme dans les premiers jours de sa vie, jours heureux, où on lui tend des tapis de soie pour le ramener au toit paternel : guidé par une main protectrice, il marche alors sur la pourpre et la verdure ; mais à peine il se dépouille des habits de son enfance, qu'il s'écarte de sa mère ; il dédaigne les chemins qu'elle a tracés, la curiosité le pousse vers les précipices qui les bordent, et souvent il court, ainsi que la Chenille infortunée, se bâtir un tombeau loin de la maison de ses pères.

La bêtise est une maladie de l'esprit dont on ne guérit jamais et dont on ne souffre point.

L'APPUI FRAGILE.

FABLE.

Sur un roseau sans consistance,
Un jour un enfant s'appuya;
Soudain le roseau se brisa,
Et punit sa folle imprudence.
Son maître qui le regardoit,
Voulant qu'au petit marmouset
Cette leçon devînt utile :
Apprends, lui dit-il, mon ami,
Qu'il vaut mieux être sans appui
Que d'en avoir un trop fragile.

Sur le Temps.

Le Temps d'un insensible cours,
Nous porte au terme de nos jours :
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite
En le ménageant comme il faut.

MALHERBE.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE.

Je ne parlerai pas de cet amour de la patrie, qui fut trop souvent poussé jusqu'au fanatisme par les anciens ; de ce sentiment si vif, si énergique, qui exaltoit les Romains, qui brûloit dans les veines des Spartiates, qui absorboit toutes les affections de la nature; de cet amour de la patrie, qui n'est propre qu'à détruire lorsqu'il n'est pas subordonné à l'amour de l'humanité : mais la forme de mon discours m'engage à dire quelque chose de la douce habitude que l'on contracte avec les lieux où l'on a pris naissance. On a beau voyager, courir le monde, c'est toujours le coin de terre où l'on a formé les premiers pas, où l'on a pris les premières habitudes, où l'on a eu les premières pensées, où l'on a essayé la vie; enfin, c'est toujours vers le coin de terre où l'on a passé les années si calmes de l'enfance, que l'on se sent inévitablement entraîné. Après une longue absence, avec

quelle émotion on retrouve le toit paternel, les sites qui se lient aux premières sensations.

Goldschmith dit, en parlant du mon-
» tagnard Helvétien : « il chérit l'humble
» toit qui sympathise avec son cœur ; il
» chérit le rocher sourcilleux, qui l'élève
» jusqu'au séjour des orages ; le fracas des
» torrens et le mugissement des tempêtes
» ne font que l'attacher davantage à sa
» montueuse patrie : tel un enfant, lors-
» qu'un bruit effrayant l'inquiète, se presse
» contre le sein de sa mère, s'y cache, y
» cherche un refuge.

On connoît le fameux *Ranz des Vaches*, qui rappeloit autrefois aux bons Suisses le souvenir de la terre natale. Tous les Gouvernemens qui en avoient à leur solde, furent obligés de défendre cet air, sous les plus grandes peines, parce qu'il faisoit fondre en larmes, déserter ou mourir ceux qui l'entendoient.

C'est par la même raison que vers le milieu du 15.ᵉ siècle, on défendit à Grenade, la belle romance composée par les Maures,

sur la prise d'Alhama : lorsqu'on la chantoit, soit en Arabe, soit en langue vulgaire, le peuple entier se livroit aux pleurs.

Homère peint Ulysse, assis sur le rivage de l'île de Calypso, parcourant des regards l'immense étendue des mers, absorbé dans le desir de revoir sa chère Ithaque. Sublime Homère! tu l'avois sans doute éprouvé, ce desir de revoir ta patrie : sous un ciel étranger, parmi des peuples insensibles à l'harmonie de tes chants, sans doute que tu rêvois aux prairies que tu foulas sous tes pieds, aux ombrages qui t'offrirent un abri contre la chaleur, aux rives de l'Hermus ou du Mélée, à tous les sites enfin, où tu avois reçu les premières inspirations des Muses.

Voyez aussi comme le desir de revoir sa patrie est peint avec énergie et sensibilité dans le *Philoctète* de Sophocle. Vôyez avec quel plaisir cet infortuné retrouve, après tant d'années, des hommes qui parlent cet idiome grec, dont ses oreilles, depuis si long-temps, n'avoient pas entendu les doux accens! et comme il oublie ses douleurs en

s'abandonnant à ce plaisir inexprimable.

Ainsi le jeune Potaveri, né dans la belle île d'O-Taïti, et amené en France par le célèbre navigateur Bougainville, reconnoissant un arbre de sa chère patrie, l'embrassoit en le baignant de larmes, et en s'écriant avec l'émotion la plus profonde, O-Taïti ! O-Taïti !

. . . .
. . . . Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau Ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le bois paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour;
Il croit les voir encor, et son ame attendrie,
Du moins pour un instant, retrouve sa patrie.

Ah ! c'est lorsqu'un sort cruel nous condamne à porter les chaînes de l'esclavage loin du ciel natal, que cette mélancolie si puissante et si profonde, qu'on a appelée Hemvé ou Nostalgie, vient s'emparer du malheureux exilé ; c'est alors qu'on redit, dans l'amertume de son cœur, comme au-

trefois le Psalmiste « assis sur les bords du
» fleuve de Babylone, nous ne pouvons
» retenir nos larmes au souvenir de Sion, etc.

Vous l'éprouvâtes dans toute son amertume, vous qu'une exécrable tyrannie retenoit dans les déserts de la Guianne, ou dans les marais pestilentiels de Sinnamary! Victimes sublimes, dévouées au long supplice d'une mort lente et cruelle, combien de fois, hélas! vos yeux, desséchés par les malheurs, ne se refusèrent-ils pas aux larmes qui auroient soulagé votre cœur, et que reclamoit avec tant d'amertume le sort de votre patrie! Combien de fois ne vîtes-vous pas ceux d'entre vous qui expiroient sous le poids de tant d'infortunes, réserver leur dernière pensée pour cette chère patrie qu'ils ne pourroient plus servir, où ils ne devoient plus retrouver les objets de leurs affections.

Mais il est une autre Patrie qui n'est jamais ingrate envers nous, une autre Patrie qui nous promet de nous accorder le droit de cité dans son sein, pourvu que nous ne nous en rendions pas indignes. Cette Patrie

est le ciel. La terre que nous habitons est aussi un lieu d'exil, où des enchanteurs cherchent à nous fixer par des prestiges. Mais le cœur se lasse bientôt de ces vaines illusions, et dévoré de la nostalgie céleste, il soupire après sa véritable patrie, après cette immortelle Jérusalem, qui est à l'abri de toutes les révolutions politiques et de toutes les vicissitudes humaines, et où il n'y a plus rien à desirer, ni à craindre.

« Adieu, vallée de larmes, où j'ai passé les longues heures de ma captivité! adieu désert aride, que l'habitude m'avoit rendu aimable! adieu, chers compagnons de mon exil, avec qui j'ai coulé quelques doux momens ». Ainsi parle, à sa dernière heure, le citoyen du ciel; et l'ange de la mort vient délier doucement les foibles liens qui le retenoient encore à la terre.

Ballanche fils.

Une antichambre est un lieu où la servitude se console par l'insolence, et s'égaie par la malignité.

14.

LE COIN DU FEU.

Déja le terrible aquilon
Revient attrister la nature ;
Adieu les fleurs et la verdure,
Tout périt : au sein du vallon
Le ruisseau suspend son murmure,
Des brouillards la vapeur obscure
A nos yeux cache l'horison ;
Dépouillé de son verd feuillage,
Le hêtre, ornement de nos bois,
Voit son front encore une fois
Des frimas supporter l'outrage ;
L'oiseau précurseur des hivers
A fait entendre dans les airs
Ses cris lugubres et sauvages,
Et les hôtes des frais bocages
Vont chercher un autre univers.
Chassés de leurs premiers asiles,
Laissons ces voyageurs agiles
Voler de climats en climats,
Tandis que, casaniers tranquilles,
A l'abri des vents, des frimas,
Au coin d'un foyer solitaire,
Nous penserons, et du vulgaire

Sagement nous rirons tout bas.
Le coin du feu souvent inspire,
Dans leur poétique délire,
Les vieux et les jeunes auteurs,
Et par fois fait de leurs cervelles,
Sortir de vieilles bagatelles
Dont ils se disent créateurs.
Mais souvent aussi le génie,
Loin du monde et de son vain bruit,
Dans le silence de la nuit,
Au coin du feu donne la vie
A plus d'un immortel écrit
Qui doit enrichir sa patrie.
Tous les soirs dans ce vieux château
Qu'on voit au haut de la colline,
Autour du feu de la cuisine,
Le premier berger du hameau
Plaçant son rustique auditoire,
Raconte l'amoureuse histoire
D'une belle et d'un jouvenceau.
L'un sourit et l'autre sommeille;
L'autre plus attentivement,
Les yeux fixes prête l'oreille,
Et s'extasie à chaque instant.
Mais sur un ton plus lamentable,
Le conteur, très-fidèlement,
Conte encor l'histoire effroyable

D'un voleur ou d'un revenant.
A ce coup chacun se resserre,
Et croit que, sorti des tombeaux,
Un mort tout couvert de lambeaux
Vient le surprendre par derrière.
Là-bas, dans cette humble chaumière,
Auprès d'un paisible foyer,
Voyez-vous cette bonne mère
Avec ses enfans s'égayer ?
Le bonheur ne les quitte guère.
Son tendre époux, dès le matin,
Quand l'aube blanchissoit à peine,
Est allé sur le mont voisin
Abattre quelque antique chêne.
Il tombe, et son front menaçant
Qui bravoit les coups du tonnerre,
Maintenant penché sur la terre,
Du feu deviendra l'aliment.
Cependant, armé de sa hache,
Le bûcheron, d'un bras nerveux,
Frappe, entame, déchire, arrache
Les rameaux de son tronc noueux.
Mais quelle joie aimable et vive !
Quel bonheur, quel plaisir divin
Lorsqu'à sa maison il arrive !
De ses enfans l'aimable essaim
L'entoure, le presse et l'embrasse,

L'un va le prendre par la main,
L'autre au coin du feu lui fait place;
Celui-là plus fort, plus lutin,
De son fardeau le débarrasse,
Et vers lui revole soudain.
Pendant cette charmante scène,
Ces doux transports de l'amitié,
Vers le foyer l'un d'eux entraîne
Un fagot qu'il a délié,
Et, joyeux, l'y jette avec peine.
La flamme aussitôt le saisit,
Monte, s'élève, le dévore,
Pétille, et, comme un météore,
Répand l'éclat dont elle luit.
A sa lueur, autour de l'âtre,
Des enfans la troupe folâtre
Rit, s'amuse et se réjouit.
Leur plaisir d'un chêne est l'ouvrage.
Bel arbre, hélas! sous ton ombrage
Tu ne verras plus désormais
Venir en paix rêver le sage,
Et, pour se soustraire à l'orage,
Les chantres ailés des forêts
Chercher l'abri de ton feuillage;
Et lorsque l'aimable printemps,
Le front couronné de verdure,
Aura rajeuni la nature

Et rendu la vie à nos champs,
Tu ne verras point la bergère,
Pour éviter les feux du jour,
Chercher ton ombre hospitalière;
Et là, soupirant son amour,
Du beau berger qui sait lui plaire,
Rêveuse, attendre le retour.
Ton destin, hélas! est semblable
A celui des tristes humains;
Tu croyois être inébranlable,
Et cependant de foibles mains
Portent sur toi des coups certains,
Et ta chute est inévitable.
Ainsi le mortel orgueilleux
Que la fortune favorise,
En impose un moment aux yeux
Du vulgaire qui le méprise.
Touchant au faîte des grandeurs,
Il croit ne jamais en descendre;
Mais la mort qui vient le surprendre,
Dissipant ses songes trompeurs,
Comme toi le réduit en cendre. (1)

---

(1) Cette pièce est extraite des *Lettres à Sophie*, etc.

FERMETÉ
DE L'ÉPOUSE DE CHRASOUWSKI.

Les Turcs maîtres de Sbarras, assiégent Trembawla. La noblesse des environs, qui s'est réfugiée dans cette forteresse, voyant le danger pressant, et n'étant pas instruite que le secours approche, communique ses frayeurs à la garnison, et se détermine à livrer la place. La femme du Gouverneur, ayant, sans être aperçue, entendu les résolutions qu'on vient de prendre, va sur la brêche avertir son mari de ce qui se passe. Chrasouwski, vole dans l'instant à ce conseil de lâches. « Il est douteux, dit-il, » si l'ennemi nous prendra ; mais il est » certain que si vous persistez dans votre » misérable résolution, je vous brûlerai » vifs dans cette salle même ; des soldats » sont aux portes, la mêche allumée, pour » exécuter mes ordres. » Cette fermeté impose aux esprits abattus, ou les relève, et on continue à se défendre. Les Turcs de leur côté redoublent leurs efforts : re-

poussés à quatre assauts, ils en méditent un cinquième. Chrasouwski en paroît alarmé : sa femme prend cette inquiétude bien fondée pour de la foiblesse; elle présente deux poignards à son mari : « Si tu te rends, » lui dit-elle fièrement, l'un sera contre toi, » et l'autre contre moi »... Bientôt arrive l'armée Polonoise, qui fait lever le siège. (*Histoire de Jean Sobieski.*)

Lorsque Sobieski monta à cheval pour sauver la chrétienté, la Reine sa femme le regarda en pleurant et en embrassant le plus jeune de ses fils. « Pourquoi pleurer, » madame ? lui dit le Monarque : je pleure » répondit-elle, de ce que cet enfant n'est » pas en état de vous suivre comme les » autres ». Immédiatement après ce discours, Sobieski se tourne vers le nonce : » Mandez au Pape, lui dit-il, que vous » m'avez vu à cheval, et que Vienne n'est » plus en danger ». (*Furetières.*)

Sobieski arrive aux environs de Vienne avec une cavalerie brillante et une infanterie mal équipée : le Prince Lubomirski con-

seille au Roi pour l'honneur de la Nation, de faire passer de nuit le pont à un régiment plus mal vêtu que les autres. Sobieski pense autrement ; et lorsque cette troupe est sur le pont : « Regardez-les bien, dit-il aux » spectateurs ; c'est une troupe invincible » qui a fait serment de ne jamais porter que » les habits de l'ennemi ; dans la dernière » guerre, ils étoient tous vêtus à la turque. » (*Vie de Jean Sobieski.*)

Les forces chrétiennes étant réunies, elles marchent aux Turcs, et leur présence seule, sans presque aucun combat, fait disparoître deux cent mille infidèles. Sobieski s'empare des richesses immenses que ces Barbares laissent dans leur camp. Il écrit à sa femme : « Vous ne direz point à mon retour ce que di- » sent les femmes Tartares à leurs maris, lors- » qu'elles les voyent revenir de l'armée sans » butin, *tu n'es pas un homme, puisque tu* » *reviens les mains vides.* Le grand Visir » m'a fait son légataire universel. (*Vie de Charles V Duc de Lorraine.*)

Les Turcs dispersés et en fuite, Sobieski

entre dans Vienne, où son premier soin est d'aller rendre des actions de grace au Dieu des armées. Il entonne lui-même le *Te Deum*, et l'entend tout entier, proterné contre terre. Le *Te Deum* est suivi d'un discours où le prédicateur prend pour son texte ces paroles: «il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean.»

Lorsque l'Empereur arrive dans la capitale, Sobieski, qui y étoit encore, lui fait dire qu'il desire de le voir et de l'embrasser. L'étiquette, cette science dont les courtisans tirent souvent tant de vanité, cause de l'embarras; et on demande comment un Empereur doit recevoir un Roi électif; *à bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire*, dit le Duc de Lorraine dont la grande ame dédaigne ces petites formalités. Léopold qui paroît avoir honte de devoir son salut à une main étrangère, fait répondre à Sobieski, qu'il ne lui donnera pas la main, comme il la donneroit à un Souverain; et on décide enfin, après bien des chicanes, qu'on se verra en pleine campagne. (*Mémoires pour l'Histoire universelle de l'Europe.*)

FRAGMENT D'UN POËME

SUR

LA CHANSON.

Les vers, dit un auteur, sont enfans de la lyre :
On devroit, selon lui, les chanter, non les lire.
Si bien que le poëte, au jugement d'Houdart,
Ignoreroit éncor la moitié de son art.
Pour étayer peut-être une telle doctrine,
Il faudroit de cet art connoître l'origine.
Mais que jadis les vers fussent chantés ou non,
Et que ce favori du dieu de l'Hélicon,
Homère aveugle, allât de bourgade en bourgade
Débiter en pont-neufs sa sublime Iliade ;
Que ses imitateurs, voulant l'être en tout point,
Disent toujours : je chante, et qu'ils ne chantent point :
On sait que dès long-temps, il existe un poëme,
A la lyre voué par sa nature même,
Qui réunit en soi la grace, la gaîté,
Et le besoin de la brièveté :
C'est la Chanson ; toujours accueillie, agréable,
Le plaisir fut son père, et son berceau la table.

. . . .

Pour combien de mortels son charme est un trésor !
Oui, ce cultivateur qui dès l'aube naissante
Se courbe vers le champ que sa bêche tourmente ;

La faucille à la main, ce moissonneur poudreux
Sur qui du haut des airs Phébus darde ses feux;
Cet artisan cloué dans sa noire boutique,
Où sans cesse il respire un poison méphitique;
Ce cyclope enfumé qui de ses lourds marteaux
Dompte à coups redoublés le plus dur des métaux;
Tous ceux enfin de qui l'existence précaire
Tient, hélas! à ce foible et journalier salaire
Dont un avare maître achète leur sueur,
De leur sort veulent-ils adoucir la rigueur,
Ils chantent : un vieux air, transmis dans sa chaumière,
Est de l'homme des champs la musique grossière;
L'ouvrier citadin, plus savant que cela,
Estropie à plaisir le nouvel opéra,
Et confondant bémols, dièses et bécarres,
Prête au charmant Grétry les sons les plus bisarres.
Que ne te doit-on pas, bienfaisante Chanson?
Je vois dans son berceau ce foible nourrisson,
En proie à tous les maux qui désolent l'enfance,
Il pleure; pour calmer sa cruelle souffrance
Sa mère vainement le presse sur son sein:
Rien ne peut le calmer; lui chante-t-elle enfin
La chanson du pays, qui dans chaque famille
Héréditairement passe de mère en fille,
Pour le plaintif bambin ces sons consolateurs
Sont un baume puissant qui suspend ses douleurs.
Ah! si chacun de nous alors que l'âge avance,
Aime à se rappeler les jours de son enfance,

Le lieu qu'il habita, ses jeux, ses doux loisirs,
Ses premiers sentimens et ses premiers plaisirs,
Si l'on se plaît toujours à ces douces images,
Qui mieux que la Chanson mérite nos hommages ?
Elle sut autrefois nous charmer au berceau,
Qu'elle nous charme encor jusqu'au bord du tombeau.

TRAIT DE COURAGE.

Mecène, dont Auguste regrettoit les conseils, alloit jusqu'à lui imposer des lois, par le ton dont ses avis étoient prononcés, lorsqu'il prévoyoit de la résistance; et Auguste qui eût peut-être résisté à la raison, obéissoit à la force. Un jour ce Prince étoit occupé à rendre la justice: comme il alloit condamner plusieurs personnes à mort, Mécène qui s'en aperçut, tâcha de s'approcher de lui pour lui parler, mais ne pouvant fendre la presse, il écrivit sur ses tablettes : *levez-vous, et ne faites point le bourreau.* Il jetta ses tablettes à Auguste, qui ayant lu ces mots, se leva aussitôt.

LES ÉTATS.

Oui, c'en est fait ; je quitte pour toujours
Le jeune Dieu qu'au Parnasse on révère ;
Des doctes sœurs désertant la bannière,
J'abjure enfin d'idéales amours.
Dans mon printems, plus étourdi que sage,
D'un vain laurier, éperdûment épris,
J'osai briguer le frivole avantage
D'être compté parmi leurs favoris ;
Mais aujourd'hui, de cette extravagance,
Ah ! croyez-moi, je suis bien revenu ;
L'éclat d'un nom pèse plus qu'on ne pense :
Heureux qui vit et qui meurt inconnu !
— Votre projet, il faut que je l'avoue,
Est très-louable ; et ce troupeau nombreux
D'Auteurs crottés dont la ville se joue,
Qu'à chaque instant la critique baffoue,
Sur ses erreurs devroit ouvrir les yeux
Et s'affranchir de cet état honteux.
Mais oublions cette foule imbécille :
D'un bon emploi tâchez de vous munir,
A la patrie allez vous rendre utile.
—C'est mon dessein ; et pour la bien servir,
Enseignez-moi le parti qu'il faut prendre ;
Je suis tout prêt. — Sous les drapeaux de Mars
Enrôlez-vous, et courez la défendre.

Courez : de Londre effrayant les remparts,
Exterminez les sanglans Léopards;
Le beau métier des Bayards, des Turennes,
Recouvre enfin son antique splendeur.
Emule heureux de ces grands capitaines,
Noble soutien des droits de l'Empereur,
Marchez, volez combattre au champ d'honneur.
— Je ne suis point amoureux de la gloire;
Le repos seul a des charmes pour moi.
Je ne veux point de place dans l'histoire,
Je ne crois point au temple de mémoire;
Vivre tranquille est ma suprême loi.
— Eh bien, mon cher, il est d'autres carrières
Qu'avec succès vous pouvez parcourir.
Vous êtes jeune et songez au plaisir,
Vous vous bercez de ces douces chimères:
Il faut pourtant l'abandonner un jour,
Et la raison doit obtenir son tour;
Voudriez-vous entrer dans la finance?
— Non, ce parti ne me conviendroit pas.
Qu'un Turcaret boursouflé d'ignorance,
Liquide un compte ou dresse des états;
En honnête homme, à sa vaste opulence
On me verra préférer l'indigence.
— Aimeriez-vous le barreau? Vraiment non.
—Vous avez tort.—Comment?—De Cicéron
Ressuscitez parmi nous l'éloquence:
Allez plaider. — Sur les bancs du Palais,

Séjour fameux par d'iniques arrêts,
Dans ce repaire ouvert à la chicane,
Le front couvert d'un énorme bonnet,
Chargé de sacs, à côté de Rolet,
J'irois m'asseoir en lugubre soutane ?
Pour ce métier je ne me sens pas fait.
Il fut un temps où la fraude et le vice,
Monstres féconds en crimes odieux,
N'osoient lever un œil audacieux,
Et redoutoient le bras de la justice ;
Mais aujourd'hui la timide vertu,
Sacrifiée aux traits de l'imposture
Sur les débris de son temple abattu,
Pleure en secret des affronts qu'elle endure.
— S'il est ainsi, faites-vous commerçant;
Et dans l'état, par votre intelligence,
Par vos travaux, par un zèle constant,
Entretenez une heureuse abondance,
Allez, commis chez les frères Dobin,
Etudier la marche qu'il faut suivre
Dans le grand art de *tenir un grand livre*..
Vous le voyez, ils ont fait leur chemin;
De leur fortune on parle dans la ville.
Imitez-les : est-ce bien difficile ?
Le nez collé sur de méchans auteurs,
Jusqu'à présent vous avez eu la rage
De feuilleter des archives d'erreurs,
De lieux communs, appelés *beau langage*

Par un amas de sots admirateurs :
Que désormais les calculs de barême,
De vos loisirs occupent les instans,
Chiffrez, nombrez ; ah ! quel plaisir extrême !
Peut-on choisir de plus doux passe-temps ?
— De vos conseils j'admire la sagesse ;
Mais écoutez : vaincu par la vieillesse,
Par les chagrins, les travaux, la douleur,
Mon père est mort : hélas ! de ce malheur
Le souvenir afflige encor mon cœur;
Il possédoit près de ce doux rivage
Que de la Saône embellissent les eaux
Un humble toit, des champs et des troupeaux,
De ses ayeux, honorable héritage :
Le Ciel le veut, j'en suis maître aujourd'hui ;
Pauvres humains qui mendiez l'appui
De ces veaux d'or, idoles de notre âge,
Adieu, je vais, libre en mon hermitage,
Fuyant du monde et la gloire et l'ennui,
Sentir, penser, vivre et mourir en sage.

PASSERON.

Une Lacédémonienne apprit que son fils avoit pris la fuite dans un combat, elle lui mande : « On fait courir ici des bruits désa- » vantageux à ta gloire, fais les cesser ou » cesse d'être. »

MERVEILLES DE LA NATURE.

DES MONTAGNES (1).

La contemplation des Montagnes présente les phénomènes les plus magnifiques : c'est là que la foudre tombe avec fracas, et que dans un grand silence les fleuves viennent remplir leurs urnes ; c'est dans ces solitudes que les Cèdres lèvent leur tête majestueuse, et que les eaux forment des océans de glace : la nature y accomplit ses plus grands mystères, et l'Ame, étonnée de ces spectacles, s'y remplit des sublimes pensées de la Création.

Des Philosophes ont avancé que c'étoit en commémoration du déluge que les Anciens alloient sacrifier sur les Montagnes ;

---

(1) Extrait des annotations faites au *Traité de l'Existence de Dieu* de Fénélon, par *A. Martin* : à Paris chez *Demonville*, imprimeur-libraire, rue Christine n° 2.

mais ne seroit-ce pas plutôt que de ces hauteurs l'horizon du ciel s'agrandit, que le regard y plonge dans des paysages agrestes, qu'on y découvre le tableau champêtre des vallées, enfin que l'Ame y rend hommage au Créateur en présence de la Nature?

Les Montagnes sont ordonnées aux bassins des mers et au cours des vents qui les couronnent de vapeurs. Par une loi admirable de la physique, les longues pyramides de glace qui élèvent leurs pointes sous les rayons du Soleil, ne s'échauffent qu'autant qu'il le faut pour alimenter les fleuves, et et non pour inonder le Globe qu'ils arrosent et fertilisent. Les nuages s'élèvent, les vents les portent sur les monts, les eaux se glacent, les rochers les fondent, et elles retournent à l'Océan après avoir fécondé tous les jardins de la Nature.

Mais les Montagnes ne furent pas destinées seulement à être la source des fleuves, elles devoient, par un phénomène encore plus surprenant, empêcher que les mers ne fussent un jour comblées de sel : cette

belle observation, d'un de nos plus célèbres Minéralogistes, mérite sans doute que nous nous y arrêtions un moment.

La surface de la Méditerranée, sept fois plus grande que celle de la France, laisse évaporer une quantité d'eau bien supérieure à celle qu'elle reçoit par les rivières qui se jettent dans son sein ; elle eût donc été bientôt desséchée, si, comme l'observe Buffon, l'Océan ne lui fournissoit une immense quantité d'eau qui entre par le détroit de Gibraltar, en formant un courant rapide et perpétuel.

Cependant, dit M. Patrin, les eaux de l'Océan sont chargées d'une quantité de sel qu'on peut évaluer à la trentième partie de leur poids. Ce sel n'étant point emporté par l'évaporation, combleroit en peu de siècles le bassin de la Méditerranée, si la Nature qui, la balance à la main, sait maintenir partout un merveilleux équilibre, n'avoit placé là l'Etna et le Vésuve, pour absorber et décomposer la quantité surabondante de ce sel ; de même qu'elle a placé des volcans

dans l'Archipel, pour absorber et décomposer celui que le courant du Bosphore apporte dans la mer Noire.

Le Créateur se sert donc de ces effroyables gouffres de feu pour conserver les eaux qui fertilisent la Terre. Tout se lie, tout s'unit dans l'Univers : l'existence des végétaux tient à celle des fleuves, celle des fleuves tient à l'ordonnance des Montagnes, les Montagnes elles-mêmes attendent leurs eaux des abîmes des mers, et les mers doivent les leurs à ces magnifiques flambeaux que le Créateur allume sur leurs rives.

Que si nous cherchons à découvrir l'art avec lequel les Montagnes ont été disposées sur le Globe, nous verrons qu'elles occupent et traversent ordinairement le centre du Continent. Les Montagnes à glace s'élèvent toujours au milieu des climats chauds dont elles rafraîchissent l'atmosphère : ainsi, l'Etna, couvert de neiges éternelles, domine sur toute la Sicile, qui, sans ce secours de la Providence eût été dévorée des rayons du soleil; ainsi les chaînes du Taurus ra-

fraîchissent les rivages du Zara en Afrique, et passent en Asie, où elles versent dans les champs indiens les flots d'une onde salutaire et pure.

Les Montagnes à feu ne s'allument au contraire que sur les bords de la mer, parce que c'est dans ces lieux seuls qu'elles étoient utiles à la conservation du monde.

Il est même des Montagnes à vent, comme celle qu'on voit en Italie, et sur le penchant de laquelle s'élève la ville de Cesi : aussitôt que les chaleurs de l'été se font sentir, il sort des ouvertures de cette Montagne un petit vent frais qui dure depuis le matin jusqu'au soir, et qui est toujours proportionné à la force des rayons du Soleil ; prévoyance admirable à laquelle les habitans de la ville de Cesi sont redevables des journées les plus délicieuses.

Quelques chaînes de Montagnes, comme celles du Taurus et des Andes, sont parallèles aux mers qui les avoisinent ; de manière qu'elles opposent une barrière aux vents qui balayent la surface des eaux,

et qu'elles s'emparent des vapeurs qu'ils chassent dans les cieux : c'est donc à cette disposition des Montagnes qu'une partie de la Terre doit sa fécondité.

Mais si les chaînes de Montagnes de l'Amérique sont disposées sur une ligne parallèle à la mer, comment laissent-elles échapper les fleuves immenses qui viennent des terres intérieures ? C'est ici surtout qu'il est impossible de ne pas reconnoître les travaux d'une prévoyance divine : toutes les fois qu'un fleuve se présente, la Montagne s'ouvre et lui laisse un libre passage. Sans ce phénomène extraordinaire, le continent entier ne seroit qu'un vaste lac où les hommes vogueroient sans trouver aucune terre (1). Et qu'on ne croie pas que ces Montagnes aient été creusées par les eaux ; leurs deux côtés élevés perpendiculairement annoncent la main du Tout-Puissant, ou, pour mieux dire, elles furent ouvertes au jour de la Création.

---

(1) Voyez les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, tom. II, pag. 88.

Sans doute elle n'est pas moins admirable la sagesse avec laquelle la Nature a disposé, dans plusieurs îles, de hautes Montagnes d'où jaillissent des eaux pures et abondantes ! Telle est l'Ile heureuse de Saint-Christophe, à laquelle Colomb donna son nom ; ses Monts qui s'élèvent en amphithéâtre, offrent, de la mer, un aspect délicieux : leurs noirs rochers, leurs sombres forêts, leurs pics élancés contrastent avec les légères plantations de ses rives, doucement fertilisées par les eaux de ces montagnes.

Les terres élevées de l'île de Scyros attirent les vapeurs qui les rafraîchissent ; l'île de Névis renferme une Montagne dont les arbres sont toujours entourés d'épaisses nuées. Le pic de Ténérife, le mont de l'Ile des Pins fournissent des rivières à ces beaux climats ; et c'est pour le même usage que l'île de Tinée dans l'Archipel a été hérissée de roches escarpées où les Anciens avoient placé les cavernes d'Eole, à cause des vents du Nord qui battent éternellement ces rivages.

Considérons à présent la hauteur des Montagnes.

La plus haute Montagne de l'Europe, le Mont-Blanc, a une lieue d'élévation perpendiculaire; or, le Globe terrestre a trois mille lieues de diamètre ; le Mont-Blanc produit donc sur la surface du globe le même effet qu'une protubérance d'une ligne produiroit sur la surface d'une boule de trois mille lignes ou vingt-un pieds. O miracle de la Toute-Puissance ! Il a suffi au Créateur de tracer une ligne presque imperceptible sur l'étendue du Globe, pour opérer les prodiges que nous venons d'admirer.

Cependant, quelque petite que soit la hauteur des Montagnes par rapport à l'immensité de la Terre, cette hauteur a été mesurée par une main bien habile, puisqu'il seroit impossible de la changer sans tout détruire. Elevez de plus hautes Montagnes, et les eaux, tombant avec une rapidité épouvantable, vont parcourir la Terre comme des torrens dévastateurs ; abaissez au contraire la cime des monts, et les eaux n'ayant

plus assez de mouvement pour se répandre dans les champs éloignés, resteront immobiles, et formeront des lacs immenses qui engloutiront une partie du Globe : tant la main qui a mesuré ces hauteurs a de justesse et de science; tant il y a de sagesse dans l'Intelligence infinie qui posa les fondemens du Monde!

C'est ainsi que pensoit un poëte dont les écrits sont tombés à tort dans l'oubli, et que le Dieu de la poésie inspiroit sûrement lorsqu'il écrivoit ces beaux vers :

Au temps de ma jeunesse avant qu'à ma raison
L'étude eût découvert un plus vaste horison,
Tandis que du soleil la lumière voilée
Laissoit régner la nuit sous la voute étoilée,
Et tandis que la pluie enfloit de ses torrens
Les fleuves écumeux et sur la plaine errans,
Librement prisonnier, d'un réduit taciturne,
Je veillois aux lueurs d'une lampe nocturne;
J'interrogeois l'auteur de tous ces mouvemens,
Je demandois raison du choc des élémens,
Pourquoi l'année expire et l'éther nous assiége
De frimas, de brouillards, et de pluie et de neige,
Pourquoi les aquilons, cortège des hivers;
Et ces monts, dont la chaîne embrasse l'univers.

Lassé de ces pensers où mon esprit se plonge,
Je m'endors: tout à coup enfanté par un songe,
Un colosse imposant apparut à mes yeux :
Couronné de soleils, son front touchoit aux cieux;
Les saisons l'entouroient ; par des routes certaines,
Serpentoient dans son corps les lacs et les fontaines;
Sept couleurs à la fois nuançoient ses habits;
Son sceptre brilloit d'or, de saphirs de rubis;
Un long voile azuré lui servoit de ceinture :
Mon œil à tous ces traits reconnut la nature.
« Ton esprit, me dit-elle, ami des vérités,
» Demande à quel dessein, loin des mers emportés,
» S'étendent ces frimas, ces brouillards et ces nues.
» Suis moi; je vais t'ouvrir des routes inconnues:
» Mes secrets aujourd'hui te seront dévoilés. »
Elle dit; et soudain aux lambris étoilés,
Sur les ailes des vents la déesse m'enlève.
C'étoit l'heure propice, où le soleil se lève.
Alors la déité par un charme puissant,
Arma mes foibles yeux d'un regard plus perçant,
Et dans tous ses climats me présentant la terre:
» Contemple tous ces monts que ta planète enserre,
» Dit-elle. Vois ces rocs qu'Annibal a franchis,
» Les sommets Riphéens de longs frimas blanchis;
» Le Taurus, au Tartare opposant des barrières.
» Le Caucase berceau de cent hordes guerrières;
» L'Olympe, d'où la fable a fait tonner ses Dieux;
» L'Atlas, qu'elle chargeoit de tout le poids des cieux;

» L'Arrarat, où cent fois d'une antique disgrace,
» Le crédule vulgaire alla chercher la trace;
» Les rochers de Goyaume et les monts de Luna :
» Les Andes, que l'Europe à son septre enchaîna;
» Enfin du globe entier les hauteurs primitives :
» Eh bien ! sans ces hauteurs, les ondes fugitives,
» Qui, par mille détours, de climats en climats,
» Portent aux nations le tribut des frimats
» Jamais dans un canal, en fleuves rassemblées,
» N'auroient donné la vie aux stériles vallées;
» Ce globe n'eût offert que marais croupissans,
» Mais j'élevai les monts, je fis souffler les vents;
» Et les vents au sommet des montagnes chenues,
» Précipitent l'amas des vapeurs et des nues.
» Là leurs flots, chaque jour goutte à goutte filtrés,
» De tuyaux en tuyaux distillent épurés.
» Voudrois-tu contempler dans le flanc des collines
» Le pénible travail de ces eaux cristallines ?
» Tourne les yeux : ces monts t'ouvrent leur vaste sein.
» Vois ici le rocher s'élargir en bassin;
» Là, prendre d'un siphon la forme recourbée;
» Plus bas céder la place à la craie imbibée,
» A des couches d'argile, aux sables, aux cailloux :
» L'onde y coule, y serpente en filets purs et doux.
» Bientôt au pied du mont, sur le gravier reçue,
» Vers la clarté du jour elle cherche une issue.
» Ses liens sont brisés, mais humble à son berceau,
» Le fleuve encor timide est à peine un ruisseau :

» Cependant roi futur, il roule, et sa puissance
» Déjà fait oublier son obscure naissance.
« Admire-les ces rois de l'humide élément ;
» Le Gange, où l'Indien plongé stupidement
» En l'honneur de Brama voudroit finir sa course ;
» L'Yrtis impatient de voir les feux de l'ourse,
» Le Volga, vaste mer tributaire des Czars ;
» La Seine, dont les bords embellis par les arts
» Font envier leur gloire à la fière Tamise ;
» La Saône tendre amante à son époux soumise ;
» Le Rhône cet époux, qui l'entraîne en grondant,
» Et brise sur des rocs son orgueil imprudent ;
» La Loire, dont les eaux, captives sans contrainte,
» Se creusent chaque année un nouveau labyrinthe ;
» Le Tibre, qui déchu de ses antiques droits,
» Veut quelquefois encor intimider les rois ;
» Le Nil, le Sénégal et l'immense Amazone,
» Trompant l'aridité de la brûlante zône ;
» Tous, fleuves bienfaiteurs, que doit cet Univers
» Aux nuages, aux vents, sombres fils des hivers.
Elle dit : je m'éveille et ma raison plus sage,
De l'hiver tous les ans a béni le passage.

Roucher, *Poëme des Mois,* Chant X^e^.

PRIÈRE D'ÉPICTÉTE.

Épictéte souhaitoit en mourant de faire la prière suivante : Seigneur, ai-je violé vos commandemens ? ai-je abusé des présens que vous m'avez faits ? ne vous ai-je pas soumis mes sens, mes vœux et mes opinions ? me suis-je jamais plaint de vous ? m'ai-je accusé votre providence ? J'ai été malade parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même : j'ai été pauvre parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté ; j'ai été dans la bassesse parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais desiré d'en sortir. M'avez-vous vu jamais triste de mon état ? m'avez-vous surpris dans l'abattement et dans le murmure ? je suis encore prêt à subir tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi : le moindre signe de votre part est pour moi un ordre inviolable. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique, j'en sors, et je vous rends mille très-humbles actions de graces

de ce que vous avez daigné m'y admettre, pour me faire voir tous vos ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet Univers ».

ROLLIN, *Histoire Ancienne*, t. XII.

TIMIDITÉ DE VIRGILE.

UN certain Filistus, bel esprit de cour, prenoit plaisir à agacer continuellement Virgile dans la conversation, à lui faire venir le rouge au visage, à le railler jusqu'en présence d'Auguste. « Vous êtes muet, lui » dit-il un jour, et quand vous auriez une » langue, vous ne vous défendriez pas » mieux. » Virgile piqué, se contenta de répondre, « mes ouvrages parlent pour moi : » Auguste applaudit à la répartie, et dit à Filistus : « si vous connoissiez l'avantage du silence, vous le garderiez toujours. »

Mémoires pour servir à l'Histoire de la République des Lettres.

ÉGLOGUE DE VIRGILE.

L'Églogue suivante a été mise en vers par M. François, *sur la traduction de* Desfontaine. *M.* François, *connu par sa Tragédie* du Siége de Palmyre, *ne s'est pas caché les difficultés qu'il avoit à vaincre en traduisant un poëte tel que Virgile, et s'il n'a pas la gloire d'avoir complètement réussi, il a au moins le mérite d'avoir conservé un peu la couleur du sujet. Sans doute il y a dans cette pièce quelques vers foibles et quelques tournures vicieuses, mais on lira certainement avec plaisir les vers qui commencent ainsi :*

Et nous tristes bergers que le pouvoir exile....

MÉLIBÉE, TITYRE.

Mélibée.

Heureux Tityre ! assis au pied d'un large hêtre,
Fais sur le chalumeau l'essai d'un air champêtre.
Et tandis que bannis des champs de nos ayeux
Nous allons en exil, et quittons ces beaux lieux,
Toi, Tityre, étendu mollement sous l'ombrage
Fais redire Amarille, aux échos du boccage.

Tityre.

O Mélibée ! un Dieu m'accorde ce repos !
Oui ! c'est un Dieu pour moi, de mes tendres agneaux
Souvent à ses autels je fais des sacrifices ;
Là, si tu vois errer librement mes génisses,

S'il me plaît de jouer un air que je chéris,
Sur l'agreste pipeau ; c'est lui qui l'a permis.

MÉLIBÉE.

L'envie est loin de moi ; mais ton bonheur m'étonne,
Dans le tumulte affreux où l'on nous abandonne,
Moi-même, languissant et foible, en ce moment,
Tu me vois amener mes chèvres tristement.
Celle-ci qu'il me faut avec peine conduire,
De deux jeunes petits est mère, cher Tityre.
Hélas! sur une roche elle a seul délaissé
L'espoir de mon troupeau! si j'avois mieux pensé,
J'aurois vu mon malheur dans maint triste présage :
Un chêne étoit frappé par la foudre et l'orage ;
La Corneille crioit du fond d'un arbre creux ;
Mais Tityre, dis moi pour quel dieu sont tes vœux ?

. . . .

. . . .

Et quel dessein secret te conduisoit à Rome ?

TITYRE.

Berger! la liberté, chère à jamais à l'homme!
Qui tardive a pourtant, quand je n'y songeois plus,
Orné mes cheveux blancs de ses beaux attributs.
Elle m'a visité depuis que Galatée
S'enfuit, et qu'Amarille est de ma foi dotée.
Galatée! Ah! tandis que j'en fus possesseur,
D'aucune liberté je n'eus l'espoir flatteur,

Ni le bonheur de voir mon épargne grossie.
Quoiqu'on ait vu sortir de notre bergerie,
Des victimes sans nombre, et qu'on y pressurât
Le succulent fromage au gré d'un peuple ingrat,
Je n'eus jamais en main leur valeur *productive* (1).

MÉLIBÉE.

Je ne demande plus pourquoi triste et plaintive,
Ton bon cœur, Amarille, invoquoit tant les dieux,
Et pour qui tu gardois ces fruits délicieux
Conservés par tes soins à leur branche pendante !
Tityre étoit absent des lieux de son amante !
Ces fontaines, ces pins, ces arbrisseaux divers
Redemandoient Tityre et sa flutte et ses airs.

TITYRE.

Qu'aurois-je fait esclave ! Ah ! pour cesser de l'être,
Je ne pouvois ailleurs trouver ce divin maître.
Là j'ai vu ce héros, l'égal des immortels,
Et pour qui tous les mois l'encens fume aux autels,
C'est là qu'en écoutant ma prière, lui-même
A répondu ! « Berger, à tes travaux que j'aime,
« Va libre, et comme avant, soigneux de ton troupeau,
» Elève la génisse et le jeune taureau ! »

MÉLIBÉE.

. . . .
. . . .

---

(1) On ne dit pas productive.

O fortuné vieillard ! ces fontaines sacrées,
Cette ombre, ces ruisseaux, charme de ces contrées,
Seront toujours à toi ! Tu verras fréquemment,
Un essaim au sommeil t'inviter doucement.
Lorsqu'il viendra sucer la fleur du bois sauvage ;
Et du saule enlacé fermant ton héritage
Des bergers, en cueillant la feuille à leurs troupeaux,
Les chants rempliront l'air autour de ces côteaux.
Près de la tourterelle exprimant sa tendresse,
Les ramiers amoureux roucouleront sans cesse.

TITYRE.

Aussi l'on pourra voir les cerfs paître dans l'air !
Les poissons vivre nus aux rives de la mer !
Le Germain et le Parthe échanger leur personne,
L'un boire aux eaux du Tigre et l'autre dans la Saône,
Avant que les grands traits du héros bienfaiteur,
Sortent de mon esprit et du fond de mon cœur.

MÉLIBÉE.

Et nous tristes bergers que le pouvoir exile,
Nous irons donc chercher un malheureux asile,
Les uns chez l'Africain, sous un ciel embrâsé ;
Les autres, chez le Scythe aux frimas exposé.
Ou dans la Crête aux bords de l'Oaxe rapide,
Ou parmi les Bretons, race toujours avide,
Que la nature a su séparer de ses mains
Du reste de la terre et des autres humains :
Ah ! si du moins l'exil où le sort me condamne

N'étoit pas éternel! de ma pauvre cabane,
Je reverrois le toît qui fut à mes aïeux,
Et ces champs qui sembloient un empire à mes yeux.
Quoi! ces biens cultivés dans la paix et la joie,
D'un soldat inhumain vont devenir la proie!
Un barbare obtiendra ces fruits et ces moissons,
Romains! voilà l'effet de vos divisions!
Voilà pour qui vos champs ont reçu la semence!
Malheureux Mélibée, arrange avec constance
Tes ceps, tes arbrisseaux! et greffe tes poiriers!
Et vous troupeaux chéris quittez ces beaux sentiers!
Allez mes chèvres, vous, autrefois plus heureuses!
Tout bonheur est passé! dans vos courses nombreuses
D'une grotte où j'étois couché nonchalamment,
Je ne vous verrai plus, d'un réduit si charmant,
Gravir dans le lointain sur d'antiques murailles,
Au sommet des rochers hérissés de broussailles!
Vous ne m'entendrez plus vous parler ni chanter.
Sous ma conduite, hélas! vous n'irez plus brouter
Le bois du saule amer et la fleur du cytise.

TITYRE.

Pourtant, tu peux, berger, la faveur t'est permise,
Sur mon lit de feuillage encor passer la nuit.
J'ai du lait abondant, des châtaignes, du fruit.
Déjà tu vois au loin, annonce accoutumée,
Des toits de ces hameaux s'élever la fumée;
L'ombre des monts s'étendre et baisser le soleil,
Et la nuit s'avancer amenant le sommeil!

AMOUR DE L'ÉTUDE.

Un jeune Grec, nommé Euclide, avoit tant d'ardeur pour l'étude, que, malgré la défense qu'on avoit faite aux habitans de Mégare, où il demeuroit, de fréquenter les Athéniens, il alloit néanmoins à Athènes tous les soirs, à la faveur de la nuit, pour avoir l'avantage d'y entendre les leçons de Socrate, et en revenoit tous les matins, prenant, pour cela, un habit de femme avec un manteau de différentes couleurs, et se couvrant le visage d'un voile, afin qu'on ne pût pas le reconnoître.

Dans le temps que le jeune duc de Bourgogne étoit dangereusement malade, il sembloit ne desirer que ses livres. Un jour qu'il se sentoit un peu mieux, il pria instamment son gouverneur de vouloir bien les lui rendre; et comme celui-ci lui demanda la raison de l'empressement qu'il montroit pour l'étude : *C'est*, répondit-il, *que je crains d'oublier ce que je sais, et*

qu'il y a mille choses que je desire d'apprendre. Après cela, il ne faut pas être surpris que son esprit fût orné de tant de connoissances, quoiqu'il n'eût encore atteint que sa neuvième année.

DUEL DES CHINOIS.

A Aynan, ville voisine de la Chine, quand deux habitans en viennent aux mains, et tâchent de terminer leur différend par les armes, si une femme se trouve au même lieu, et qu'elle fasse la révérence aux combattans, ils sont obligés de finir leur combat: s'ils ne le font pas, cette femme assemble le peuple, qui les vient assommer sur le champ, pour avoir violé la loi, et n'avoir pas déféré au salut de cette femme.

Sur le Tombeau.

Là, se perdent les noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudre de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs!
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Malherbe.

MONTAIGNE
DE LA JEUNESSE.

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

MICHEL DE MONTAIGNE, né en 1533, dans le château de Montaigne, près de Bordeaux, et mort en 1592, nous a laissé dans ses *Essais*, l'histoire de ses pensées et de sa vie. Son livre réunit à la fois tout ce qui peut plaire et instruire; son esprit est aisé, son imagination féconde, forte et hardie. Cependant on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il n'y a point d'ordre dans son ouvrage, qu'on y trouve une foule de détails fastidieux, que les contradictions y fourmillent, et que souvent il y brave la morale et même la religion, avec une licence que rien ne peut arrêter.

Il falloit donc, afin de pouvoir donner à la jeunesse une idée de cet écrivain célèbre, faire un choix dans *ses Essais*, où, comme le dit si bien l'abbé de Villiers (1),

(1) *Réflexions sur les défauts, etc.*, tom. II.

on croit entendre Montaigne parler au coin de son feu ; et en vérité je ne pense pas qu'il soit auteur au monde plus facile à extraire que celui-là : son esprit va toujours par saut et par bond, s'amusant de tout ce qu'il rencontre, sachant bien ce qu'il dit, mais pas toujours ce qu'il va dire;on pourroit sans gâter son livre, mettre le commencement à la fin et le milieu au commencement. Cela n'empêche pas que la variété merveilleuse qui y est répandue, que l'érudition dont il est embelli, que les réflexions profondes et hardies, le tour naïf et quelquefois sublime de cet auteur ne lui assurent un succès constant et mérité; et ce qui le prouve sans doute d'une manière convaincante, c'est qu'un des plus grands et des plus éloquens écrivains de la France, J. J. Rousseau, en s'appropriant et en reproduisant toutes les idées de Montaigne, n'est pas parvenu à le faire oublier.

Nicole dans ses *Essais de Morale* (1),

---

(1) Nicole, tom. VI, art. 29.

parle ainsi de Montaigne : « *C'est un homme* « *qui après avoir promené son esprit par* « *toutes les choses du monde , pour juger ce* « *qu'il y a en elles de bien et de mal , a eu* « *assez de lumière pour en reconnoître la* « *sottise et la vanité* ».

Ah ! l'aimable homme, disoit madame de Sévigné, *qu'il est de bonne compagnie ! c'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau.*

Dans la plupart des auteurs, dit Montesquieu, *je vois l'homme qui écrit, dans Montaigne je vois l'homme qui pense.*

Pasquier écrivoit à M. Pelgé (1), *et quant à ses Essais, que j'appelle chef-d'œuvre, je n'ai livre entre les mains que j'aie tant caressé que celui-là.*

On voit par ces citations, que Montaigne a le secret de plaire à tous les esprits. Balzac (2) et Malebranche (3), pour me servir

(1) Pasquier, lettre 1re, liv. XVIII.

(2) Balzac, *Dissertation critique*, 19, 20.

(3) Malebranche, *Recherche de la Vérité*, liv. II, pag. 3, chap. 3 et 5.

de l'expression de ce dernier, n'avoient pas, il est vrai, beaucoup d'estime pour le livre de Montaigne, quoique cependant ils fussent forcés d'admirer le tour vif de ses pensées, mais, disoit Malebranche, *un trait d'histoire ne prouve pas, un petit conte ne démontre pas ; deux vers d'Horace, un apophtegme de Cléomènes ou de César, ne doivent pas persuader des gens raisonnables : cependant ces essais ne sont qu'un tissu de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques et d'apophtegmes* (1).

Eh ! qui instruira les hommes si ce n'est l'exemple des grands hommes ! Qui élevera nos esprits ? qui saisira, qui agrandira nos cœurs, si ce n'est les beaux traits de l'histoire ? *Qui persuadera les gens raisonnables* des grandes vérités de la morale, si ce n'est les maximes des sages, et les observations des vrais philosophes ? Malebranche espé-

---

(1) Malebranche, *Recherche de la Vérité*, tom. II, chap. 5.

roit-il trouver dans Montaigne des discussions arides de métaphysique ou des définitions d'Algèbre. Pour faire connoître l'homme, il faut peindre l'homme. Montaigne s'est peint lui-même, et on lui pardonne aisément sa vanité, lorsqu'on sait lire son livre avec fruit.

Osons dire que Malebranche n'avoit pas dans son esprit ce qu'il falloit pour sentir le mérite de Montaigne, ou plutôt disons avec La Bruyère : *Balzac ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup ; le père Malebranche pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles* (1).

Quant à ce qui concerne la vie de Montaigne, tout le monde sait que la langue latine fut sa langue maternelle, que son père pour égayer son esprit le faisoit réveiller chaque matin au son de divers instrumens; qu'étant à Rome, il fut honoré du titre de bourgeois de la ville ; que

(1) La Bruyère, pag. 31.

Charles IX le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et qu'il fut maire de Bordeaux.

Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit venir sa femme et ses amis, afin de prendre doucement congé d'eux. *Arrivés qu'ils furent*, dit Pasquier, *il fit dire la messe en sa chambre ; et comme le prêtre étoit sur l'élévation du* CORPUS DOMINI, *ce pauvre gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu sur son lict, les mains joinctes ; et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu : qui fut un beau miroir de l'intérieur de son ame.*

Cette belle mort est la réponse que nous faisons à ceux qui l'ont accusé d'avoir manqué de religion dans les derniers jours de sa vie.

On ne remarquera pas sans surprise, que Montaigne a vécu sous les règnes de François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

---

(1) Lettre 1re, liv. XVIII, à M. Pelgé, Maître des Comptes.

MONTAIGNE DE LA JEUNESSE.

Des Livres.

Ie ne fois point de doubte, qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieux traictées chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point à donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un ionr, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque

leçon, ie suis homme de nulle retention ; ainsi ie ne pleuvis aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ai. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser mon propos ; car ie fois dire aux aultres (non à ma teste, mais à ma suitte) ce que ie ne puis si bien dire, tantost par foiblesse de mon langage, tantost par foiblesse de mon sens.

Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise ; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en fusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons et inventions que ie transplante en mon solage et confonds aux miennes, i'ay, à escient, obmis parfois d'en marquer l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts,

d'hommes encores vivants, et en vulgaire, qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing, vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez ; et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser ma foiblesse soubs ces grands credits. I'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par cognoissance de nation, sçais tresbien sentir, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que i'y treuve semees; et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer.

De cecy suis ie tenu de respondre; si ie m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il es-

chappe souvent des faultes à nos yeulx; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Ie n'ay point d'aultre sergent de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesmes que mes resveries se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve : aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais ie ne la veulx pas pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il

n'est rien pour quoy ie me vueille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Ie ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.

Les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque et les epistres de Seneque; qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus profitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte [et dependance] des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes;

comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle ; touts deux precepteurs de deux empereurs romains ; touts deux venus de païs estrangier ; touts deux riches et puissants.

Leur instruction est de la cresme de la philosophie , et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Seneque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine , se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse , la crainte et les vicieux appetits; L'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts , et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques , doulces et accommodables à la société civile ; L'aultre les a stoïques et epicuriennes , plus esloingnees de l'usage commun , mais , selon moy , plus commodes en particulier et plus fermes : Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces

genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soubmission, à commiseration et à pitié : toutesfois la braverie et la constance, moyens tout contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect. Edouard (1), prince de Galles, celui qui regenta si longtemps notre Guienne, personnage duquel

(1) Que les Anglois nomment communément *the black Prince*, le Prince noir, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et père de l'infortuné Richard II.

les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectants à ses pieds; iusqu'à ce que, passant tousiours oultre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui d'une hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La considération et le respect d'une si notable vertu reboucha premierement la poincte de sa cholère; et commencea par ces trois à faire miséricorde à touts les aultres habitans de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer; et ce soldat, ayant essayé par toute espece d'humilités et de supplications de l'appaiser, se résolut à toute extrémité de l'attendre l'espee au poing: cette sienne résolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour luy avoir veu prendre un si honora-

ble party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisiesme, ayant assiegé (1) Guelphe, duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus doulces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentils femmes, qui estoient assiegees avecques le Duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles, d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfants, et le Duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee contre ce Duc; et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens.

(1) En 1140, dans Winsberg, ville de la haute Bavière. *Calvisius.*

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement : car i'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et la mansuetude. Tant y a, qu'à mon advis ie serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vicieuse aux Stoïcques; ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on veoit ces ames, assaillies et essayees par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbransler, et courber soubs l'aultre. Il se peult dire que, de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, debonnaireté et mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus subiectes; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les prieres, de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee.

Toutesfois ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect; tesmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute peine Pelopidas qui plioit soubs le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications; et au contraire, Epaminondas qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main; et se departit l'assemblee, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage.

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultés extremes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstineement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict

premierement, comment le iour avant il avoit faict noyer son fils et touts ceulx de sa parenté ; à quoy Phyton respondit seulement : qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy. Aprez il le feit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traisner par la ville, en le fouettant tresignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses : mais il eut le courage tousiours constant, sans se perdre ; et, d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haulte voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran ; le menaceant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeulx de la commune de son armee que, au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergeants, feit cesser ce martyre,

et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes c'est un subiet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme.

De la Tristesse.

Ie suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ny l'estime, quoyque le monde aye prins, comme à pris faict, de l'honorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et monstrueux ornement ! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom (1) la malignité : car c'est une qualité tousiours nuisible, tousiours folle ; et, comme tousiours couarde et basse, les Stoïciens en deffendent le sentiment à leurs Sages. Mais le conte dict que Psammenitus, roy d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cambyses, roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en ser-

(1) Le mot italien *tristezza*, signifie *malignité*.

vante qu'on envoyoit puiser de l'eau, touts ses amis pleurants et lamentants autour de luy, se teint coy, sans mot dire, les yeulx fichez en terre; et, voyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintenant en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduict entre les captifs, il se meit à battre sa teste, et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernierement d'un prince des nostres, qui ayant ouï à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frère aisné, mais un frère en qui consistoit l'appui et l'honneur de toute sa maison, et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance, et ayant soutenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme, quelques iours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa résolution, s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aulcuns en prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse : mais, à la ve-

rité, ce feut que estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience.

Il s'en pourroit, dis ie, autant iuger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adiouste que, Cambyses s'enquerant à Psammenitus pourquoi, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis : « C'est respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassant de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer ». A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à representer, au sacrifice de Iphigenia, le dueil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce veint au pere de la fille, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit representer ce degré de dueil. Voylà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere

Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargee de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

Diriguisse malis (1).

De la Peur.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit (2).

Ie ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent); et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous; mais tant y a que c'est une estrange passion; et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plutost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, i'ay veu beaucoup de gents devenus insensez, de peur; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de ter-

---

(1) Par ses malheurs en rocher endurcie.

Ovid. metamorph. l. 6, fab. 3, v. 303.

(2) Je fus transi de peur, mes cheveux se hérisserent, et ma voix se glaça dans mon palais. *Aeneid.* l. 2, v. 774.

ribles esblouïssemens. Ie laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets? des roseaux et des cannes, en gentsdarmes et lanciers? nos amis, en nos ennemis? et la croix blanche, à la rouge?

Lors que monsieur de Bourbon print Rome (1), un port' enseigne qui estoit à la garde du bourg saint Pierre feut saisi de tel effroy à la première alarme, que par le trou d'une ruyne il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, voyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et, tour-

(1) En 1257.

nant teste, rentra par ce mesme trou par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campaigne.

Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle, lors que sainct Paul feut prins sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu; car, estant si fort esperdu de frayeur que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canonniere, il feut mis en pièces par les assaillans : et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre à la bresche, sans aulcune bleceure.

Pareille peur saisit par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prinrent, d'effroy deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'aultre partoit. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers : tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en

une battaille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeò pavor etiam auxilia formidat* (1), iusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray : car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire ».

Lors exprime elle sa dernière force, quand, pour son service, elle nous reiecte à la vaillance qu'elle a soustraict à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste battaille que les Romains perdirent contre Hannibal, soubs le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied ayant prins l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis,

(1) La peur s'effrayant même de ce qui pourroit lui donner du secours. *Quint. Curt.* l. 3, c. 11, num. 12.

lequel elle percea d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu d'une glorieuse victoire.

C'est ce de quoy i'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur touts aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste, que celle des amis de Pompeius qui estoient en son navire spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coup d'aviron; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues :

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat (1).

---

(1) La peur me prive alors de toute ma sagesse. *Cic. tusc. quæst.* l. 4, c. 8.

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour de guerre, touts blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos : là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyeusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l'impatience des poinctures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece qui est oultre l'erreur de nostre discours, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent saisis, et des armees entieres. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desola-

tion : on n'y oyoit que cris et voix effrayees; on voyoit les habitans sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville : tout y estoit en desordre et en tumulte ; iusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela Terreurs paniques.

Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort.

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est ; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet. (1)

Les enfants sçavent le conte du roy Crœsus à ce propos : lequel ayant esté prins par Cyrus et condemné à la mort; sur le poinct de l'exécution il s'escria : O Solon ! Solon! Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis

(1) Il faut toujours attendre le dernier jour; car nul ne peut être estimé heureux avant sa dernière heure et le dernier instant de sa vie. *Ovid.* métamorph. l. 3, fab. 2, v. 5, et seqq.

que c'estoit à dire; il luy feit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon : « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur aye veu passer le dernier iour de leur vie », pour l'incertitude et varieté des choses humaines, qui, d'un bien legier mouvement, se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy; mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux ».

Tantost, Des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome; Des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe; D'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six

mois de vie ! Et du tems de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si long-temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches, mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché : La plus belle royne (1), veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par main de bourreau? [indigne et barbare cruauté] ! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de çà bas ;

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur ! (2)

---

(1) Marie, reine d'Ecosse, et mère de Jacques I, roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Elisabeth, le 18 février 1587. Elle avoit été mariée trois fois : la première à François II.

(2) Tant il est vrai qu'il y a une certaine force se-

et semble que la fortune quelquesfois guette à poinct nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues annees ; et nous faict crier, aprez Laberius,

Nimirum hac die
Unâ plus vixi mihi quàm vivendum fuit ! (1)

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon : mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroict desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente, ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et con-

---

crete qui fait échouer les entreprises humaines, qui dompte l'orgueil des grands, et se joue des marques les plus éclatantes de leurs dignités! *Lucret*. l. 5, v. 1232, et seqq.

(1) J'ai donc vécu aujourd'hui un jour de plus que je n'aurois dû vivre ! *Macrob*. saturnal. l. 2, c. 7.

tenement d'un esprit bien nay, et de la resolution et assurance d'une ame reglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile. En tout le reste il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas iusques au vif nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis ; mais à ce dernier roolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Eiiciuntur ; et eripitur persona, manet res. (1)

Voyla pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le maistre iour ; c'est le iour iuge de touts les aultres ; c'est

(1) Car alors on parle sincèrement et du fond du cœur : le masque tombe, et l'homme paroit tel qu'il est véritablement. *Lucret.* l. 3, v. 57, 58.

le iour, dict un ancien, qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Ie remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. I'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy iusques alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre ».

De vray, on desroberoit beaucoup à celuy là, qui *le poiseroit* (1) sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il luy a pleu ; mais en mon temps trois les plus execrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reglees, et, en

---

(1) C'est, sans doute, *qui SE poiseroit*, pour *qui seroit pesé*.

toute circonstance, composees iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunees : ie luy ay veu trencher le fil d'un progrez de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et esperance; et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course (1). Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

Clémence.

Iacques Amyot, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à

(1) Montaigne veut parler ici de son ami Etienne de la Boétie.

l'honneur d'un prince des nostres (et nostre estoit il à tresbonnes enseignes, encores que son origine (1) feust estrangiere), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan, ce prince ayant esté adverti par la royne mere du roy d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruict particulierement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant l'endemain au mont saincte Catherine d'où se faisoit nostre batterie à Rouan, car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee (2), ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui lui avoit esté remarqué, et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia

---

(1) Le duc de Guise, de la maison de Lorraine.

(2) En 1562.

paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher ; car ie suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoyent les tenants et aboutissants des plus secretes pièces de cette menee) : ne faillez sur vostre vie à me confesser la verité de tout ce desseing ». Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu, car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices, il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter ; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos : « Venez çà : vous ay ie aultrefois faict desplaisir ? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme respondit à cela

d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aulcuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté d'extirper, en quelque maniere que ce feust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle de quoy vous faictes profession : la vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aulcune offense; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. » (1) Allez vous en, retirez vous ; que je ne vous voye plus icy : et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprinses des conseillers plus gents de bien que ceulx là »

(1) Des Dieux que nous servons connois la différence.
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de pardonner.

VOLTAIRE, *Alzire*.

De l'Education chez les Anciens.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict que le fils aisné en leur succession royale estoit ainsi nourry : aprez sa naissance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain; et aprez sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre; le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier luy apprenoit la religion; le second, à estre tousiours veritable; le tiers, à se rendre maistre des cupidités; le quart, à rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que en cette excellente police de

Lycurgus, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfans comme de sa principale charge, et au giste mesme des muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine; comme si cette genereuse ieunesse desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et iustice: exemple que Platon en ses loys a suyvi. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire: et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon: C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand; nostre precepteur m'ayant faict

iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct; sur quoy il me remontra que i'avois mal faict; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir prouveu à la iustice qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit : et dict qu'il en feut foueté tout ainsi que nous sommes en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τυπτω. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin : et puisqu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement non seulement de preceptes et paroles; mais princi-

palement d'exemples et d'œuvres : afin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude ; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession.

A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes », respondit il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produict des effects si admirables. On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee : à Athenes on apprenoit à bien dire, et icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacez ; icy à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles ; ceulx cy aprez les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la lan-

gue; icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'éducation de leur pays! Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir, la science d'obéïr et de commander ».

A demain les Affaires.

I'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque dict de soy même, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en quoi (dict il) toute l'assistance loua singulièrement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le

propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict avecques tant d'indiscrestion et d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encore y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foys doubte qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le différer à les lire eust esté d'un grand préiudice.

Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que trois ou quatre iours aprez on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees. Ie n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on

m'eust commises, mais de celles mesme que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foys conscience si mes yeulx desrobbent par mesgarde quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un Grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins es affaires d'aultruy. Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a apprins que Iulius Cesar se feust sauvé si, allant au sénat le iour qu'il y feust tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on lui presenta : et faict aussi le conte d'Archias, tyran de Thebes, que, le soir avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il lui feut escript par un aultre Archias Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on lui préparoit; et que ce pacquet lui ayant esté rendu pen-

dant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires ».

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau ; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire qu'ils appeloient, la plus honorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceulx qui surviendroient pour entretenir celui qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintiennent son droict.

De la Conscience.

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, pœonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abattu un nid de moineaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parceque ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide iusques lors avoit esté occulte et incogneu : mais les furies, vengeresses de la conscience, le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon « que la peine suit de bien prez le peché »; car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le péché ». Quiconque attend la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritee, l'attend. La meschanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum : (1)

comme la mouche guespe picque et offense

(1) Un mauvais conseil est funeste à celui qui le donne. *Apud* A Gellium, l. 4, c. 5.

aultruy, mais plus soy mesme, car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

... vitasque in vulnere ponunt. (1)

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariete de nature : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

Quippe ubi se multi per somnia sæpè loquentes,
Aut morbo delirantes, procraxe ferantur,
Et celata diù in medium peccata dedisse. (2)

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et que son cœur mur-

---

(1) *Virgil*, Georg. l. 4, v. 238. Montaigne exprime très-bien le sens de ce vers avant que de le citer.

(2) Car on dit qu'il s'est trouvé plusieurs coupables qui, en songe, se sont souvent accusés eux-mêmes, ou à qui le délire, dans un accès de maladie, a fait publier des crimes qui avoient été tenus secrets pendant long-temps. *Lucret.* l. 5, v. 1157, et seqq.

muroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx ». Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes :

prima est hæc ultio, quòd se
Iudice nemo nocens absolvitur. (1)

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hasards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo : (2)

il y en a mille exemples; il suffira d'en al-

(1) Le premier supplice que souffre un méchant, c'est qu'il ne peut éviter de se condamner soi-même. *Juven.* sat. 13, v. 2, 3.

(2) Selon que chacun est convaincu en soi-même du mérite ou du démérite de ses actions, il a le cœur rempli d'espérance ou de crainte. *Ovid.* fast. l. 1, §. 5. *Proxima prospiciet Tithono*, etc. v. 25. 26.

leguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges: « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde »! Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy » : et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suite. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre des raisons, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme

on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces. Ie ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour qu'il sceust estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

Mort de Canius Julius.

Canius Iulius, noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda: « Eh bien, Canius! en quelle demarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quelles pensements estes vous »? « Ie pen-

sois, lui respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force pour veoir si en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis ». Cettuy cy philosophe non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Mort du poëte Lucain.

Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la plupart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremités

de ses membres, et commencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit ; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie ?

Du Culte des Anciens pour les Animaux.

Plutarque dict que ce n'estoit le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourgui-

gnons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils se representoient la Liberté, laquelle ils aimoient et adoroient au dela de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre parmy les opinions plus moderees les discours qui essayent à monstrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures. Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables: il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mu-

tuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre partout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servy de passetemps à leurs enfants ; et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les

Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon feit une sepulture honorable aux iuments avecques lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xantippus feit enterrer son chien sur un chef en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

Sur l'Instinct des Animaux.

Il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant, et un crocodille, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes : les pouils sont suffisants pour faire vaquer la dictature de Sylla; c'est le desieusner d'un petit ver,

que le cœur et la vie d'un grand triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas ; de cognoistre la force de la rhubarbe et du polypode : et, quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison ; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine ; les éléphants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne

le sçaurions faire avecques si peu de douleur ; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence! car d'alleguer pour les deprimer que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est là leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole.

Chrysippus, bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvemens du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'aultre; et, aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : I'ay suyvi iusques à ce carrefour mon maistre à la trace ; il fault

necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là ; il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre » : et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeauz, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler ; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et halcine si souple et si maniable, pour la former, et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce

crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole.

Mais ie remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé: comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour

le servir? et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination ?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque dict avoir veu à Rome, d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue: aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi; finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commencea premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu d'un profond

sommeil, et levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit touts les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau ausquelles il y a des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun; ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage, et, ayants faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court : nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'a-

raignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine, Aristote tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y emploient du temps et du soing; d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons iuger par là qu'il reçeoit de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson; le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aultre; on y oyt corriger

les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur. I'ay veu, dict (1) Arrius, aultresfois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels touts les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome il se voyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerceoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres.

Mais cett'aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange : elle estoit en la

---

(1) C'est une traduction assez exacte de ce qu'Arrien dit avoir vu, *hist. indic.* c. 14, p. 328. Ed. Gronov.

boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette, et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit on que le son des trompettes l'eust ainsi estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix, ce feut celle là d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses, et leurs muances, ayant quitté par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Ie ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dict avoir veu (car, quant à l'or-

dre, ie sens bien que ie le trouble; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust attaindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est aulcunement voisine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba, que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que

cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonné : un iour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescripte pour sa nourriture ; l'elephant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en meit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effects particuliers ; mais

ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armees qui se conduisoient du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une bataille ordonnee, (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes);

... si quidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum majores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim; (1)

De l'Homme.

I'use en liberté de conscience de mon

(1) Les éléphans, d'où nous sont venus (dit *Juvénal*, sat. 12, v. 107, et suiv.) ceux que de simples particuliers entretiennent aujourd'hui, servoient Annibal, Pyrrhus, et nos généraux d'armée, qui leur faisoient porter sur le dos des cohortes entières, et des tours pleines de soldats qui de là chargeoient les ennemis.

latin, avecques le congé que vous (1) m'en avez donné : or ce grand corps à tant de visages et de mouvemens, (une armee) qui semble menacer le ciel et la terre ;

Quàm multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel quàm sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis ;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus : (2)

ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est toujours l'homme, foible, calamiteux et miserable ; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee ;

It nigrum campis agmen ; (3)

---

(1) Montaigne s'adresse ici à une dame d'une qualité distinguée, qui l'avoit chargé de faire l'apologie de Sebond.

(2) Comme dans le fort de l'hiver il y a des flots innombrables qui s'entresuivent impétueusement sur la mer d'Afrique, ou des épis au retour de l'été que le soleil mûrit dans les campagnes qu'arrose le fleuve Hermus, ou dans celles de la Lycie : ainsi les boucliers retentissent dans le combat, et la terre tremble sous les pieds des chevaux. *Aeneid.* l. 7, v. 718, et seqq.

(3) Noire brigade qui court les champs. *Aeneid.* l. 4, v. 404.

un souffle du vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouï; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble, que Sertorius battit en Espaigne à tout ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, àtque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescent : (1)

qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le cou-

(1) Un peu de poussière suffira pour dissiper toute cette fougue et terminer ces grands combats. *Georg.* l. 4, v. 86, 87.

rage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais pressants la ville de Tamly, au territoire de Xiatime, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et à tout du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils les (1) meirent en route, ne pouvants soustenir leurs assaults et leurs poinctures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers sont iectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poissantes et importantes ; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres ; la

---

(1) Qu'ils abandonnèrent leur entreprise. *Edit. in-fol.* de 1595.

mesme raison qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruiner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus : pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre, au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la

voye de la iustice. Autant en feit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfants de Ganistor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un aultre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un laron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, il se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le

larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puni : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publique, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle.

Incertitude des Sciences.

Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Ie suis trompé si elle tient une seule chose droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance. Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique »? comme, peultestre, qui diroit une pincture voilee et

tenebreuse, entreluisant d'une infinie variété de fauls iours à exercer nos coniectures : *latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare, possit* (1). Et certes la philosophie n'est qu'une poésie sophistiquee. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes ? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. [Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique.] Tout ainsi que les femmes emploient des dents d'yvoire où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct en forgent un de quelque ma-

(1) A notre égard toutes ces choses sont couvertes et enveloppées d'épaisses ténèbres : de sorte qu'il n'y a point d'homme d'un esprit assez perçant pour pénétrer ni dans le ciel, ni dans la terre. *Cic.* acad. quæst. l. 4, c. 39.

tiere estrangiere ; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beauté faulse et empruntee : ainsi faict la science.

. . . .

Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent; celuy que i'ois me semble touiours le plus roide; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le samien, ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit par le cercle oblique du zo-

diaque tournant à l'entour de son aixieu ; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres-regleement à toutes les consequences astronomiques : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux ? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes ?

Le Pour et le Contre.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee ; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage ». Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust crasché au visage : « Les pescheurs (dict il) souffrent bien d'estre baignés des ondes de la

mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper un gouion : » Diogenes lavoit ses choux, et le voyant passer, « Si tu sçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choux. » Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre.

FIN.

TABLE.

Fin de la Table.



Ami, lui repondit le Quaker, en retirant sa main qui étoit encore enflée des suites de son zéle à sauver le petit ramoneur non pas celle-ci, mais l'autre, et il lui tendit l'autre main en souriant.

RECUEIL
DE CONTES
HISTORIETTES MORALES, EN VERS ET EN PROSE,

rédigé

Par Louis Aimé Martin;

suivi

d'un Extrait de Pascal

Pour la Jeunesse.

2e Edition ornée de 3 Gravures.



A PARIS,

Pillet, Imprimeur Libraire Rue Christine N° 5.

& Favre, Libraire Palais Royal Galerie vitrée

N° 251 vis-à-vis les Galeries de bois.

LA RÉSIGNATION,

OU

HISTOIRE DE JULIE DE MARCHEMONT,

CONTE,

Traduit de l'anglois de miss WOODLAND.

CHAPITRE PREMIER.

RIEN ne contribue tant à assurer le bonheur d'une femme, et à lui gagner tous les cœurs que la douceur et la patience. Ces vertus entretiennent non-seulement la tranquillité dans les familles, mais elles donnent encore à celle qui les pratique la paix de l'ame, le bien le plus précieux qui soit au monde.

Julie Marchemont, jeune personne peu fortunée, fut élevée par des parens très-éclairés, qui consacrèrent tous leurs soins

à son éducation. Elle possédoit ce qu'une femme peut avoir de plus séduisant, un caractère plein de douceur, et une ame forte et élevée : car la patience n'exclut point la force, et bien loin d'être une foiblesse, elle est souvent l'unique soutien qui reste au malheur.

Quoique Julie fût ornée d'une multitude de bonnes qualités, elle ne laissoit pas de commettre quelquefois de légères fautes, mais sa franchise et son repentir les lui faisoient facilement pardonner ; l'aventure suivante en offrira un exemple frappant.

M. Marchemont s'occupoit beaucoup des sciences, et son cabinet étoit rempli d'instrumens de physique, de chimie et de mathématiques : Julie avoit reçu de son père l'ordre de ne jamais entrer dans ce cabinet, et pendant long temps elle n'avoit seulement pas songé à lui désobéir ; cependant un ami de M. Marchemont venoit de lui faire présent d'une pendule d'un grand prix. Un matin que M. et madame Marchemont étoient sortis pour des affaires de famille,

Julie aperçut la clé à la porte du cabinet, elle jeta d'abord un regard à travers la serrure, en se disant qu'il ne pouvoit y avoir de mal à cela ; et comme la porte du cabinet étoit entr'ouverte, la petite curieuse ne put résister à la tentation. Cette fois tous les ordres de son père furent oubliés : elle se glissa doucement dans le cabinet, en se promettant de ne toucher à rien; la pendule lui parut si belle, qu'elle voulut la déplacer pour la mieux voir, certainement cela ne pouvoit la gâter; mais à peine l'eut-elle dans ses mains qu'on donna un coup violent à la porte de la maison : la frayeur de Julie fut si vive que la pendule lui échappa, tomba à terre et se brisa en plusieurs morceaux.

Immobile devant les fragmens de la pendule, la pauvre petite ne pouvoit pleurer. Comment oser aborder son père? on alloit l'accabler de reproches; comment excuser une faute aussi grande? tandis que plongée dans l'accablement, elle se reprochoit intérieurement sa désobéissance, Anna, la

servante, entre avec une lettre adressée à M. Marchemont : que vous est-t-il donc arrivé, mademoiselle? j'espère que vous n'êtes pas blessée. — C'est bien un plus grand malheur, j'ai désobéi, ah! mon Dieu, que vais-je devenir?

Ciel! ô ciel! s'écria Anna en voyant la pendule brisée. — Anna, j'ai désobéi, répéta Julie en sanglotant, papa m'avoit défendu d'entrer ici pendant son absence. Pourquoi la porte n'étoit-elle pas fermée? — Que je vous plains, reprit avec un soupir la pauvre Anna, jamais monsieur ne pourra vous pardonner d'avoir oublié sa défense. Mais, mademoiselle, n'y auroit-il pas moyen de cacher votre aventure? vous dites que la porte étoit ouverte. — Hélas! oui, et je n'ai pu résister au desir de voir un ouvrage que papa vantoit tant. —Ecoutez mademoiselle, je n'aime pas à dire des mensonges, cependant je ne voudrois pas que vous fussiez punie trop sévèrement. Puisque votre repentir est si sincère, je dirai donc que le gros chien *Jolter* a



Page 5.



J'aime mieux m'exposer à toute la colere de mon père, que de lui dire une fausseté abominable.

sauté sur le bureau et a renversé la pendule. Il en sera quitte pour être mis à l'attache dans la basse-cour, jusqu'à ce que la colère de mon maître soit appaisée.

Anna n'habitoit chez M. Marchemont que depuis peu de temps, et les enfans des différentes maisons où elle avoit passé sa vie, étoient punis avec rigueur pour les plus légères fautes, voilà justement ce que cette fille redoutoit et ce qui lui suggéra l'idée d'un mensonge. Mais Julie ne craignoit pas les punitions, elle ne craignoit que de faire de la peine à ses parens. J'ai désobéi à mon père et je chercherois encore à le tromper, ah! rejetons cette pensée! je vous remercie Anna, dit Julie en levant sur elle ses yeux pleins de larmes, mais j'aime mieux m'exposer à toute la colère de mon père que de lui dire une fausseté abominable; et puis ce bon *Jolter* seroit mis à l'attache pour moi; il porteroit la punition d'une faute que j'aurois commise; non je ne le souffrirai pas. Tout à-coup Jolter étant entré se mit à la caresser, il sembloit que ce bon chien connût ce que

sa petite maîtresse avoit fait pour lui, et cela consoloit un peu Julie qui l'embrassoit, le caressoit, et se soulageoit en pleurant.

Anna, dont le cœur étoit vraiment sensible, sentit le tort qu'elle avoit eu de faire une proposition pareille à sa jeune maîtresse; la pauvre fille fut si touchée de ce généreux refus, que des larmes vinrent mouiller ses yeux. Cependant comme il falloit préparer le dîner, elle sortit après avoir rassemblé les débris de la pendule.

Julie ne fut pas plutôt seule qu'elle se sentit soulagée d'un grand poids. Cette aimable enfant se félicitoit d'avoir eu la force de persister dans son refus.

Deux longues heures se passèrent avant le retour de ses parens : son attente étoit cruelle; toujours l'oreille au guet, les plus vives émotions l'agitoient au moindre bruit. Enfin on frappe un coup à la porte de la maison, cette fois c'étoit son père et sa mère. Julie se détermina à aller au devant d'eux et à leur avouer sa faute. Elle sortit en tremblant du cabinet, et rencontra ses

parens à la porte du salon. Ses yeux étoient rouges et gonflés, son visage avoit la pâleur de la mort. Cette pauvre enfant étoit réellement un objet de compassion.

Qu'est-il arrivé, dit la mère avec inquiétude ? maman, je ne suis plus digne de ton amitié; j'ai été désobéissante, il me tardoit de voir la belle pendule, et j'ai oublié la défense.... Elle ne put continuer, ses sanglots l'en empêchèrent. Calme-toi, dit madame Marchemont, j'ai craint en voyant ton chagrin, qu'il ne fût arrivé quelque grand malheur, mais ton repentir et ta franchise me désarment, allons, suis-moi dans le cabinet.

Julie accoutumée à obéir, suivit sa mère en baissant la tête et en continuant de pleurer. A peine furent-ils à la porte, que M. Marchemont s'écria, ah! mon Dieu! ma pendule est brisée.

Julie se jeta à genoux en lui avouant sa faute. Ah! disoit-elle, papa ne me pardonnera jamais.

J'ose vous assurer le contraire, s'écria

Anna, qui les avoit suivis dans le dessein de faire connoître à M. Marchemont la générosité de son enfant. L'on ne vous punira pas, lorsqu'on saura votre conduite franche et généreuse. Sachez donc, Monsieur, que j'ai voulu éviter à mademoiselle vos reproches, en lui proposant de rejeter la faute sur votre chien, mais cette aimable enfant m'a répondu qu'elle ne pouvoit se résoudre à vous tromper, et qu'il n'étoit pas juste qu'un animal fidèle fût puni et mis à l'attache pour une faute qu'il n'avoit pas commise. Je vous en supplie, pardonnez à mademoiselle, je suis moi-même bien coupable d'avoir osé lui conseiller de vous tromper, mais ayant demeuré dans des maisons où l'on punissoit sévèrement les enfans, j'ai craint votre rigidité, et je n'ai connu ma faute que par les refus de mademoiselle.

M. et madame Marchemont plutôt charmés de la bonté de Julie, qu'affligés de la perte qu'ils faisoient, la prirent dans leurs bras, et l'embrassèrent avec une grande

effusion de tendresse. Son père lui dit ensuite :

« Mon amie, il faut toujours agir avec la même candeur et la même fermeté, et nous te chérirons tendrement. Je te pardonne tout, à cause de ta sincérité; je pardonne même à Anna le mensonge qu'elle vouloit me faire, à condition qu'elle n'oubliera jamais cette aventure; mais si elle vouloit encore t'induire en erreur, avertis-moi sur-le-champ, car alors je ne pourrois plus la traiter avec la même indulgence. »

Anna bien convaincue de ses torts, remercia ses maîtres, et resta avec eux jusqu'à la fin de ses jours.

CHAPITRE II.

Julie entroit dans sa dix-huitième année. Sa physionomie avoit cette grace qu'on préfère encore à la beauté; une douceur angélique étoit répandue dans tous ses traits; la langueur touchante de ses yeux bleus ;

l'élégance de sa taille, lui donnoient un charme auquel il eût été difficile de résister. Elle dessinoit parfaitement bien, elle jouoit de la harpe d'une manière peu commune ; sa conversation étoit enjouée et intéressante ; aussi simple dans ses manières que dans sa personne, elle ne connoissoit qu'un plaisir, celui de chérir ses parens, et de tâcher par les plus tendres prévenances de s'en faire aimer à son tour. On pense bien qu'avec des qualités si estimables, Julie étoit l'idole de son père et de sa mère, aussi ne s'en seroient-ils jamais séparés s'ils n'eussent consulté que leurs desirs ; mais ils prévoyoient que bientôt leur enfant auroit à remplir des devoirs non moins sacrés que ceux de la piété filiale.

Parmi les jeunes gens qui fréquentoient la maison de M. Marchemont, on distinguoit le baron Fitz-Owen, jeune homme d'une très-ancienne famille. Sa personne étoit agréable, un air de modestie et une grande simplicité dans ses manières, prévenoient d'abord en sa faveur. Libre pos-

sesseur d'une très-belle fortune, il ne s'en servoit que pour faire des heureux, et par ce moyen il étoit heureux lui-même. Julie lui avoit plu sans le vouloir; ce qu'il avoit d'abord aimé en elle c'étoit la bonté de son cœur et sa tendresse pour ses parens.

La fortune de M. Marchemont n'égaloit pas à beaucoup près celle du jeune baron, mais sir Owen s'en inquiétoit peu, il étoit déterminé à demander la main de Julie. Avant toute démarche, il vouloit obtenir le consentement de sa grand'mère, femme haute et ambitieuse, et qui étoit entêtée de ses titres et de sa noblesse. Le baron fit un voyage dans le comté de *Wales* où elle vivoit retirée dans son château, et s'y prit avec tant d'adresse et de ménagemens qu'il obtint le consentement tant desiré; et bientôt au comble de la joie, il vint demander la main de Julie à M. de Marchemont.

Julie sentit un chagrin inexprimable à la seule idée de quitter ses parens, la promesse que lui fit le baron de ne l'en pas

séparer tout-à-fait, put seule tempérer sa douleur. Elle étoit certaine d'être heureuse avec un époux qui se distinguoit par une foule de bonnes qualités, mais elle sentoit en même temps qu'il n'étoit point de bonheur complet sans les auteurs de ses jours. Le caractère de sir Owen pouvoit d'ailleurs lui donner quelques légères alarmes. Quoique sensible et bon, il étoit souvent crédule jusqu'à l'excès; on pouvoit lui reprocher de se laisser emporter par sa vivacité, mais ses boutades ne duroient jamais long-temps, et un prompt repentir les suivoit toujours. Ces défauts n'avoient pas échappé à la pénétration de M. Marchemont; cependant il espéroit tout de la douceur de sa fille. Dès que le mariage fut célébré, ce bon père se crut obligé de prévenir Julie et de lui indiquer les moyens qu'il falloit employer pour ramener son mari. Tu dois t'attendre, lui disoit-il, à ne pas trouver dans ton époux cette égalité d'humeur que tu lui a vue jusqu'à présent. Les circonstances influent sur le caractère d'un homme et le rendent quel-

quefois injuste, c'est alors qu'il faut redoubler de soins et de prévenance, car si tu allois heurter ton époux par l'aigreur de tes discours ou par ton indifférence, loin de l'adoucir, tu l'irriterois davantage. Le bonheur d'une femme dépend de sa conduite et de sa douceur, et je ne doute pas que tu ne nous offres un jour le modéle des épouses, comme tu nous a offert le modèle des filles.

Madame Marchemont donna à son tour les avis les plus touchans à Julie; elle entra dans une foule de petits détails que les femmes seules sont capables d'apprécier. Par exemple, elle lui recommanda de chercher continuellement à plaire à son époux, et de ne rien négliger ni dans sa parure, ni dans sa maison. La femme de ménage peut également être femme du monde quand il lui plait; une mise simple et décente est sur-tout une chose qu'il ne faut pas négliger. Souvent une femme croit n'avoir besoin ni de parure ni de talens pour captiver son époux, elle néglige tous ses agré-

mens, et cette erreur est l'unique cause de sa perte. Pour toi, ma fille, si tu veux que ton mari recherche ta société, cultive les talens que tu possèdes, sache le distraire, et lui faire oublier le temps : la conversation peut le charmer; la musique, le dessin, la lecture, et mille autres talens agréables, lui offriront en toi une ressource contre l'ennui, qui ne s'épuisera jamais. Ne t'attends pas non plus à voir ton époux toujours aussi galant qu'il l'est aujourd'hui, l'amour passe vîte, mais l'estime reste, et c'est l'estime qui donne le bonheur.

Ainsi parla cette excellente mère et ses sages conseils restèrent gravés dans le cœur de Julie.

CHAPITRE III.

Un matin, environ deux mois après son mariage, Julie vit entrer le baron dans son appartement : son visage étoit abattu, et la plus grande tristesse se peignoit dans

tous ses traits. Ah mon Dieu! qu'est-il arrivé, s'écria Julie! — Il faut partir, répondit son époux, je viens de recevoir une lettre de la baronne douairière, elle exige que je te conduise auprès d'elle, j'ai déjà prévenu tes parens; mais toi, mon amie, combien cette séparation va t'affliger. — Ne te chagrine pas, cher Owen, répondit la timide épouse, en retenant une larme prête à s'échapper, je suis encore trop heureuse de pouvoir t'obliger, ainsi que ta respectable mère. Sir Owen charmé de cette réponse, embrassa Julie, et fut tout préparer pour le voyage.

Le moment du départ fut cruel; des larmes couloient des yeux de toute la famille, le jeune baron même ne cachoit pas son émotion, et il n'y eut que l'idée d'un prochain retour qui put adoucir l'amertume de ces adieux.

Pendant le voyage, Owen eut pour son épouse les plus tendres égards. Ma bonne amie, lui disoit-il, je suis sûr que lorsque la baronne t'aura vue, elle te donnera toute

son amitié, je dois cependant te prévenir de sa froideur et de sa sévérité, mais si tu te sens capable de supporter ses légers caprices et sa fierté, la baronne te regardera bientôt comme son enfant. — Julie rassuroit tendrement son époux, et lui promettoit de ne rien négliger pour plaire à sa mère. — Que ne te dois-je pas, lui répondit alors le baron, j'ai trouvé tout ce qu'un homme peut desirer, une compagne douce et fidèle, et la meilleure des amies !

Julie instruite par son époux, du caractère de la baronne, ne fut pas étonnée de la froide réception qu'on lui fit; d'ailleurs en présence de sir Owen, la douairière se comportoit avec assez de douceur, et ce n'étoit qu'en son absence qu'elle s'abandonnoit à son humeur acariâtre. Julie s'aperçut trop bien que la mère de son époux ne la voyoit pas avec amitié, et que son séjour au château ne seroit point agréable.

Toute autre femme, moins prudente sans doute, auroit fait à Owen quelques plaintes sur un pareil accueil, mais Julie étoit trop

douce et trop sage pour prendre un tel parti; elle savoit que le baron eût préféré déplaire à sa mère, que d'exposer son épouse à ses caprices, et c'est pour cela qu'elle garda le silence. La crainte d'affliger ses parens l'empêcha même de leur faire cette confidence, et peut-être eut-elle tort, car à qui confierons-nous nos douleurs, si nous les taisons aux amis que nous a donnés la nature.

Quelques semaines après son arrivée au château, une jeune demoiselle accompagnée de son frère vint lui faire une visite. Comme ces personnages doivent jouer un grand rôle dans cette histoire, il est nécessaire de les faire connoître au lecteur.

Jessica, vaine de sa beauté et de sa naissance, croyoit qu'aucun homme ne pouvoit la voir avec indifférence, et s'étoit flattée autrefois que sir Owen s'empresseroit de lui offrir sa fortune et sa main. Qu'on juge du dépit qu'elle ressentit en apprenant son mariage avec Julie; elle jura de se venger,

et n'attendit plus qu'une occasion favorable pour tenir son serment. Sir Tudor, son frère, cachoit sous des manières insinuantes un caractère faux et méchant, le baron séduit par ses dehors aimables, lui avoit donné son amitié, et se proposoit de l'aider à rétablir sa fortune qui étoit en très-mauvais état. Quant à sir Tudor il partageoit la haine et les projets de sa sœur; et n'étoit capable de répondre à des bienfaits qu'en détruisant la félicité de son bienfaiteur. Telles étoient les dispositions du frère et de la sœur, lorsqu'ils arrivèrent au château de la douairière où ils devoient passer plusieurs mois.

Cependant la baronne commençoit à traiter Julie avec moins de froideur, et à sentir le prix de sa douceur et de ses talens. Les Jessica d'ailleurs lui déplaisoient beaucoup, elle se méfioit de leur patelinage et de leurs discours à la fois malins et insinuans, et elle engageoit vainement son fils à se tenir sur ses gardes, avec des gens aussi dan-

gereux et aussi méchans. Sir Owen étoit aveuglé, il ne voyoit dans les discours de sa mère que de la prévention et des craintes puériles : et ce n'étoit qu'à ses dépens qu'il devoit un jour apprendre la vérité.

CHAPITRE IV.

J'ai déjà parlé du caractère irascible et crédule du baron. Son épouse éprouvoit souvent de sa part des injustices qu'elle supportoit avec une douceur angélique. Il est vrai que ces mêmes injustices étoient toujours suivies des excuses les plus tendres, mais ces scènes douloureuses se renouvelloient trop souvent pour ne pas affliger vivement la sensible Julie.

Quelques semaines après l'arrivée des Jessica, le baron reçut une lettre de son avocat, qui l'invitoit à se rendre de suite à Londres ; cela contraria beaucoup la douairière qui ne pouvant se décider à se séparer de sa bru, la pria de rester au château pendant le voyage du baron. Cependant la

douleur que celui-ci avoit de quitter son épouse, rendoit son caractère plus brusque que jamais. Julie non moins attristée de ce départ précipité, tâchoit de vaincre sa douleur pour ne pas augmenter celle d'Owen; sans doute elle seroit parvenue à le distraire des sérieuses réflexions qui l'occupoient, sans les soins que Jessica et sir Tudor prenoient d'entretenir la mauvaise humeur de leur ami, et l'art avec lequel ils profitèrent de sa crédulité et de ses emportemens.

Lorsque Julie prenoit sa harpe, Jessica disoit : combien vous êtes heureuse, ma chère amie, de pouvoir ainsi chasser l'ennui qui doit vous accabler! Si j'avois un mari et qu'il eût des soucis aussi cruels que le vôtre, ce seroit bien vainement que j'essayerois de me distraire, hélas! ma douleur m'ôteroit tous les moyens de consolation qui vous restent.

Sir Tudor répondoit à Jessica : quand vous serez mariée, ma sœur, vous saurez qu'une femme doit avoir assez d'empire sur

elle-même pour ne point se laisser aller à son désespoir. Mais je crains bien que vous ne soyez pas aussi douce et aussi résignée que l'est votre aimable amie, peut-être ne rencontrerez vous pas aussi un époux aussi bon que sir Owen.

Ces discours artificieux produisoient une foible impression sur le Baron, mais selon le moment et les circonstances, ils le mettoient plus ou moins de mauvaise humeur. Cependant sir Tudor n'osant pas accuser Julie ouvertement, amenoit quelquefois la conversation sur la différence des caractères, et blamoit toujours celui qui offroit quelque ressemblance avec l'épouse de sir Owen. Ce dernier, loin de s'en offenser, ne voyoit dans ses discours que les marques du plus tendre attachement. Ces femmes si douces, disoit Tudor, qui paroissent ne point avoir de volonté, sont celles qui nous gouvernent avec le plus d'empire. Devant un mari elles sont aimables et complaisantes, mais l'époux est-il absent, elles savent bien se dédommager de cette contrainte; leur dépit et

leur colère tombent sur tout ce qui les entoure. Le ciel me préserve de posséder une femme de ce genre on est ou son esclave ou sa dupe; mais vous, mon ami, vous faites une heureuse exception, et votre épouse est la plus charmante des femmes.

CHAPITRE V.

Deux jours avant son départ, le baron, déjà vivement aigri par les discours des Jessica, s'aperçut qu'on lui avoit dérobé le portrait d'une demoiselle qu'il avoit jadis beaucoup aimée. Laurence étoit morte à l'âge de dix-sept ans, sir Owen plein de son souvenir en parloit souvent à son épouse. Combien de fois il étoit arrivé à Julie de prêter une oreille attentive aux aventures de Laurence; elle aimoit à donner des larmes à cette jeune infortunée, ses vertus et ses talens lui étoient devenus aussi chers qu'à son époux, et bien souvent elle étoit

la première à réveiller son souvenir dans le cœur de sir Owen.

Les Jessica n'ignoroient pas l'attachement que le baron conservoit pour Laurence. Ils avoient vu Julie verser des larmes en contemplant le portrait de cette infortunée, il ne leur en fallut pas davantage pour tramer leur odieux complot.

Les recherches ayant été vaines, Jessica dit à son frère assez haut pour être entendue: je serois tentée de croire que Lady Owen a pris ce portrait afin de punir son époux du souvenir qu'il conserve à cette pauvre Laurence. Oh ! il n'est pas question de Lady Owen, dit sir Tudor en interrompant sa sœur, elle n'auroit certainement pas caché un objet auquel son mari attache un si grand prix. Quant à la jalousie, il n'est que trop vrai que cette passion fait son malheur, mais au moins a-t-elle l'art de la cacher à tous les yeux. Sir Owen s'étant approché de son ami, le pria avec inquiétude d'expliquer ce qu'il venoit de dire. — Tudor feignit d'être confus et voulut se retirer, il

croyoit, disoit-il, n'avoir pas été entendu, il n'avoit que de foibles soupçons, il ne vouloit pas mettre la désunion entre deux époux, mais enfin feignant de céder aux pressantes sollicitations de sir Owen, il se tira de ce pas dangereux avec toute l'adresse dont il étoit capable.

J'ai un ami, lui dit-il, qui voyage maintenant, et qui a épousé il y a quelques années une femme charmante, avec laquelle il espéroit d'être parfaitement heureux. Sir Edmon adoroit Caroline; la douceur de son caractère, la grace de ses manières, ses talens, sa modestie, sembloient mériter l'attachement d'un époux aussi aimable que vertueux. Ils vécurent heureux pendant l'espace de quatre mois. Mon ami étoit d'un caractère très-vif, sa femme supportoit ses brusqueries avec une patience angélique, mais elle avoit des accès de jalousie qui la rendoient d'autant plus malheureuse, qu'elle s'efforçoit de les cacher. Cependant Edmon s'aperçut bientôt de sa foiblesse et lui en fit des reproches; Caroline versa des

larmes, son époux se laissa attendrir. Qu'en arriva-t-il, Caroline profitant de l'empire qu'on lui avoit laissé prendre devint bientôt un tyran impitoyable. Elle se vanta de conduire sir Edmon par la douceur et par les larmes; et bientôt la désunion se mit dans ce ménage, jadis si heureux et si tranquille.

Ami, s'écria sir Owen, frappé de ce discours insidieux! la délicatesse vous empêche de vous expliquer franchement, mais de grace que savez vous? Julie auroit-elle pris le portrait de Laurence?

Hélas! répondit Jessica, il n'est que trop vrai. Hier je l'ai vue dans un accès de jalousie le jeter contre terre et le briser en morceaux. Elle se croyoit seule dans le jardin, et je pris un autre chemin pour qu'elle ne se crût point obligée de me mettre dans sa confidence.

Sir Owen qui avoit la meilleure opinion de Jessica, et qui ne pouvoit s'imaginer qu'on pût employer des moyens aussi bas pour désunir deux époux, commença à

soupçonner que l'amitié qu'il avoit pour Julie lui fermoit les yeux sur ses défauts. Sa douceur et sa bonté lui parurent un effet de l'artifice. Les méchans avoient réussi à donner à la vertu l'apparence même du vice.

Ce fut avec ces dispositions qu'il entra dans la chambre de sa femme. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut au-devant de lui, et demanda s'il avoit retrouvé le portrait de Laurence.

Vous savez mieux que personne ce qu'il est devenu, dit le baron d'un ton sévère.

— En vérité je l'ignore; vous l'aurez égaré dans le jardin.

— Dans le jardin! oui madame dans le jardin. Et vous en êtes bien désolée.—Mon ami, continua Julie en prenant la main de son époux, qu'avez-vous donc? pensez-vous que je veuille vous affliger! Si je savois où est ce portrait, je n'hésiterois pas un moment à vous le dire. — Ah madame! quel chagrin pour vos parens! Combien ils rougiroient s'ils connoissoient la conduite de leur fille

chérie. — Julie étoit baignée de larmes, mais en entendant ces derniers mots, elle rassembla toute sa force, et dit avec dignité : mon père n'aura jamais à rougir de sa fille, et j'ignore quel sujet de plainte je puis vous avoir donné. — Sir Owen attendri, alloit céder à son émotion, mais se rappelant le discours de sir Tudor sur la sensibilité des femmes, il se rendit maître de la sienne, garda le silence et sortit de la chambre de sa femme sans vouloir l'entendre davantage. Cependant l'heure du dîner approchoit, il falloit descendre et cacher ses larmes. L'épouse du baron se composa de son mieux et se mit à table avec le reste de la famille. Son teint étoit pâle, son air abattu; et sans les discours empoisonnés des Jessica, le baron n'auroit pu résister à sa douleur; mais il étoit tellement persuadé qu'elle jouoit le sentiment, qu'il ne voulut rien entendre pour sa justification : il fit seller ses chevaux, partit aussitôt après le dîner, en recommandant à son domestique de lui apporter sa valise. Sir Tudor l'accompagna

sur la route; et Julie, iuconsolable de ce départ précipité, se retira dans son appartement en déplorant son malheur.

CHAPITRE VI.

Il faut convenir, disoit le baron, à sir Tudor le long de la route, que Julie étoit bien touchante dans sa douleur. Quels que soient ses torts, sa résignation me les faisoit oublier. Je m'accuse intérieurement d'être trop sevère, et j'aurois voulu lui pardonner devant tout le monde. Oui ! oui ! je lui écrirai dès ce soir, ou plutôt.... si je retournois sur mes pas.... — Y pensez-vous, repondit sir Tudor ! quelle foiblesse est la vôtre ! Vous démentez la bonne opinion que j'avois conçue de vous. Je veux bien croire que lady Fitz-Owen a des regrets de s'être ainsi comportée, mais si vous vous réconciliez si vîte, les mêmes scènes recommenceront, et les accès de jalousie seront plus fréquens que jamais. Croyez-moi ne lui écri-

vez pas de quelques jours, et lorsque vous le ferez, que ce soit d'un ton ferme et sevère. Vous aimez votre épouse; ne sacrifiez donc pas votre bonheur mutuel à un moment de foiblesse. Sir Owen égaré par ces discours, se laissa guider par sir Tudor, et ils se firent les adieux les plus tendres et les plus vives protestations d'amitié. Sir Tudor retourna au château, où il ne resta plus que quelques jours, au grand contentement de la vieille baronne.

Ce fut à cette époque que Julie succomba sous le poids de sa douleur, le mal fit des progrès si rapides qu'en moins de deux jours elle fut presque aux portes du tombeau. Cette vertueuse épouse ignoroit le danger de sa situation, lorsqu'un matin Betty, sa domestique, entra dans sa chambre, et la trouva les yeux égarés, les lèvres desséchées et dans les accès du plus affreux délire. On courut chercher le médecin qui restoit à quatre ou cinq milles du village. La baronne s'habilla à la hâte, et suivit Betty auprès de Julie. La déso-

lation étoit dans le château. Enfin le docteur Meredith arriva : il n'osa rien prononcer sur l'état de la malade, et se contenta d'ordonner quelques remèdes dont il attendit l'effet.

Huit jours se passèrent ainsi, le neuvième on reçut une lettre de sir Owen. Elle étoit adressée à sa femme, mais comme Julie n'étoit pas en état de la lire, la baronne crut devoir la décacheter; Quelle fut sa surprise en lisant ce qui suit !

» Chère Julie.

« Je rougis d'avoir pu prêter l'oreille un
« moment à toutes les calomnies dont on a
« voulu te noircir. Comment ai-je pu être
« aussi injuste envers la plus aimable des
« femmes, et l'abandonner, sans même vou-
« loir entendre sa justification ? Mon amie !
« comment ai-je pu résister à tes larmes, à ces
« larmes qui étoient les preuves de ton inno-
« cence et de mon injustice. Non, Julie, je ne
« puis me pardonner à moi-même. Ma mère
« avoit bien raison de haïr sir Tudor et sa

« sœur, ah ! si j'avois suivi ses conseils,
« je n'aurois point connu le repentir.

« Je n'ai pas besoin de te dire que j'at-
« tends une réponse qui renfermera sans
« doute un pardon dont je suis si peu
« digne, mais l'amour que tu as pour ton
« coupable époux fait toute son espérance.

« OWEN ».

La baronne, en lisant cette lettre, versa des larmes d'attendrissement. Le jour approchoit où le médecin devoit prononcer sur le sort de Julie. L'idée qu'une jeune personne aussi vertueuse alloit mourir victime de la haine d'un méchant, étoit accablante. Cependant le docteur Meredith qui avoit toujours conservé quelque espoir de sauver lady Owen, dit à la baronne de retarder sa réponse encore quelques jours, et l'espérance rentra un moment dans tous les cœurs.

CHAPITRE VII.

Laissons un moment l'intéressante Julie, voyons comment son époux découvrit le complot que les Jessica avoient tramé contre elle.

Un matin, le valet-de-chambre de sir Owen entra dans sa chambre d'un air tout joyeux. — Eh bien! Grégoire, quelle nouvelle apportes-tu ? Ta physionomie riante me semble d'un heureux présage.

—Monsieur, en nétoyant le tiroir secret de votre bureau, j'ai trouvé un portrait.

—Un portrait ?

— Oui, monsieur, et selon la description que vous m'avez faite de celui que vous avez perdu quelques jours avant votre départ, ce doit être celui de mademoiselle Laurence, il s'étoit glissé sous un tas de papiers et de lettres.

— Bon dieu, je me souviens effectivement de l'avoir retiré du secrétaire pendant que j'écrivois; et sans doute je l'aurai jeté parmi ces papiers. Où est-il ? où est-il ?....

— Le voici, répondit Grégoire d'un air triomphant.

— Malheureux que j'étois ! s'écria le baron en le reconnoissant, comment me suis-je laissé séduire par les discours de sir Tudor et de Jessica.

— Monsieur, je puis vous instruire d'une chose qui vous surprendra sans doute.

— Parle, mon ami.

—Vous saurez donc que sir Tudor et mademoiselle Jessica ne pouvoient souffrir madame votre épouse.

— Que dis-tu ?

— Oui, monsieur, Marthe, la femme-de-chambre de Jessica l'a dit à tous les domestiques de la maison, et elle ajoutoit de plus que sa maîtresse faisoit tout cela pour se venger de ce que vous ne l'aviez pas demandée en mariage. Marthe, quoiqu'un peu babillarde, est une bonne fille, elle a eu tort de trahir les secrets de sa maîtresse, mais enfin ceci ne m'a pas empêché d'en faire mon profit.

— Je sais que tu es un honnête garçon,

Grégoire, mais es-tu bien sûr de ce que tu avances ? Sont-ce là les propres paroles de Marthe ?

— Je vous le jure, monsieur.

— Prépare les chevaux et partons.

— Ah ! monsieur, quelle joie! bon dieu que madame sera contente !

Les chevaux n'étoient pas encore mis lorsque l'avocat se fit annoncer. A peine eut-il appris le départ de sir Owen qu'il tâcha de l'en dissuader, en lui apprenant que sa fortune dépendoit de sa présence ; dans huit jours au plus tard tout sera décidé, lui dit-il, et vous serez à temps de partir. Sir Owen pressé par ses vives sollicitations, consentit enfin à rester à Londres pour terminer ses affaires, et il écrivit à son épouse la lettre que nous avons déjà lue. Il attendit sa réponse avec une vive impatience. Voyant qu'elle n'arrivoit pas, les pensées les plus cruelles s'emparèrent de lui : tantôt il croyoit voir Julie expirante ; tantôt il s'imaginoit qu'elle étoit inflexible, et refusoit de lui pardonner. Enfin poursuivi par

ces idées douloureures, il ne put résister plus long-temps à ses inquiétudes, et suivi d'un seul domestique, il prit un matin le chemin du château de sa mère.

A mesure qu'il approchoit, ses craintes augmentoient; il étoit si agité et si triste que tout l'affligeoit jusqu'à l'espoir de revoir Julie. O comme son cœur battit vivement lorsqu'il put voir le château tant desiré! Son cheval n'alloit point assez vîte, il auroit déjà voulu embrasser les genoux de son épouse, implorer son pardon, l'obtenir ou mourir de désespoir. Il arrive, les portes s'ouvrent, il s'élance, sans écouter les domestiques qui lui parlent, monte l'escalier, traverse les galeries, le salon, les salles gothiques, personne ne se présente devant lui; effrayé de cette solitude, il appelle, revient sur ses pas vers l'appartement de son épouse, pousse la porte, et l'apperçoit pâle et défaite, étendue sur son lit dans un état semblable à celui de la mort. Un ecclésiastique et sa mère prioient auprès d'elle..... A cette vue la force l'abandonne, il pousse un cri, et s'élance vers

ce lit de douleur. Sá mère se retourne, le voit, le presse dans ses bras, et veut en vain l'arracher de ce lieu. Déjà il a pressé la main de son épouse, déjà il a senti un reste de chaleur sur ses lèvres décolorées..... Elle respire, s'écrie-t-il, mais elle ne me connoît plus. O Dieu ! rendez-la moi, rendez-moi mon épouse ! Enfin on vient à bout de lui faire entendre qu'une crise s'opère en ce moment, et que si Julie le voyoit en revenant à elle, la surprise et la joie pourroient la tuer ; on l'arrache avec peine de sa chambre, et on le force d'attendre dans une pièce voisine ce que va ordonner le souverain arbitre des destinées humaines.

Non, jamais prières ne furent plus ferventes que les siennes. Appuyé contre la légère cloison qui le séparoit de Julie, il prêtoit une oreille attentive au moindre bruit ; pour l'entendre il n'osoit respirer. O comme l'espérance est douce au cœur de l'homme ! ô comme l'infortuné saisit avidement tout ce qui flatte sa douleur ! Il falloit le voir

agenouillé, et adressant au Créateur les vœux les plus ardens et les plus vifs.... Il entend un grand bruit, on va, on vient avec précipitation; plusieurs voix se font entendre, enfin tout-à-coup la porte s'ouvre, sa mère s'élance dans ses bras... Julie! Julie! s'écrie sir Owen! — Elle est sauvée, répond la baronne, et la mère et le fils restèrent un moment dans un silence profond, en répandant des larmes, dont rien ne pourroit exprimer la douceur.

Après un long assoupissement, Julie étoit revenue à elle, la nature avoit opéré une révolution, et le médecin répondoit de sa vie.

Il fallut encore attendre huit jours avant de la voir. Enfin Owen put sans danger se jeter aux pieds de cette épouse chérie. Oh! comme leur entrevue fut touchante! comme Julie fut heureuse du retour de son mari! Non, la joie d'une mère qui retrouve son fils après plusieurs années d'absence, n'est pas plus grande que celle de ces deux époux, remerciant l'Eternel de leur heureuse réunion.

Maintenant l'aimable Julie est convalescente, sir Owen et la baronne veillent auprès de son lit, et tout semble promettre à cette famille le vrai bonheur dont elle est digne, c'est-à-dire, celui que donne la vertu. La seule chose que Julie ait exigée de son époux, c'est le pardon de sir Tudor et de Jessica. Cette ame pure et céleste ne sait pas haïr, et les méchans ne sauroient jamais lui faire assez de mal pour l'empêcher de leur pardonner.

SUR LA SCULPTURE (1).

O savant Phidias, tes immortels ouvrages,
Du temps qui détruit tout, ont bravé les outrages,
Nous admirons encor tes beaux coursiers d'airain.
Ils semblent respirer .... D'une course rapide
Je les vois s'élancer, et la main qui les guide
Leur a lâché le frein.

DE VALADOUX.

---

(1) Extrait d'une Ode sur *le Génie des Sciences et des Arts.*

LA CHAPELLE DU RIVAGE.

Sous les remparts de Pise, aux champs de la Toscane,
Une veuve indigente, et jouet du malheur,
Attendoit ses deux fils qui loin de sa cabane,
Jusqu'aux rivages de Catane,
Avoient conduit la barque d'un pêcheur.
La saison du retour s'écouloit, et les ondes
Ne lui rendoient point ses enfans.
Ils erroient sur les mers profondes,
En butte à la fureur des vents.

C'est en vain qu'éloignant une image terrible,
Cette mère pour eux prépare incessamment
Ou la laine tissue en léger vêtement,
Ou le modeste abri d'une couche paisible.
Rien ne distrait sa peine, et le jour tout entier
La voit seule, pleurant auprès de son foyer.
La nuit vient... elle pleure encore; elle s'oublie
En des pensers de deuil et de mélancolie.
Le sommeil pour jamais a fui loin de ses yeux.

Enfin, n'écoutant plus qu'un sentiment pieux,
Unique appui de sa misère,
Vers une église solitaire,

Que baignent les flots orageux,
La triste Séphora, pour ses fils malheureux,
Résolut d'aller en prière.
Le cœur rempli de son dessein,
Elle revêt du pélerin
L'humble tunique, le rosaire;
Et quittant sa pauvre chaumière,
Du rivage suit le chemin.

Par-tout l'infortunée, avec persévérance,
De la moindre cabane interroge le seuil:
Par-tout elle redit ses craintes, sa souffrance,
Et le long de la mer, va d'écueil en écueil,
Redemandant ses fils, sa dernière espérance.
La fatigue enchaînoit déjà ses pas tremblans,
Quand au déclin du jour, se présente à sa vue
Un large promontoire à la cime touffue,
Et dont les flots émus venoient battre les flancs.
Du milieu des forêts qui dominoient la plage
Une croix montoit vers les cieux;
Et d'une humble chapelle élevée en ces lieux,
Les rayons du couchant embrasoient le vitrage.
Incertaine des bords heureux
Où finit son pélerinage,
Séphora du rocher sauvage
Gravit péniblement les sentiers tortueux.
Soudain, à travers la verdure

Des mélèzes, des pins confusément épars,
La triste voyageuse égarant ses regards,
Croit entendre un léger murmure.
Surprise, elle s'avance, et découvre à la fois
Tout un peuple à genoux, le front dans la poussière,
Ecoutant la simple prière
Du vieux Hermite de ces bois.

Par un doux intérêt auprès d'elle amenée,
Une vierge l'accueille et la presse en ses bras.
O ma fille! lui dit l'étrangère étonnée,
Parlez : où donc le ciel a-t-il conduit mes pas ?
Et quel pieux abri s'offre sur cette rive ?
« Ma mère, lui répond la bergère naïve,
Vous voyez la chapelle où viennent les pasteurs
Prier, chaque printemps, pour les navigateurs.
A Notre-Dame des Tempêtes,
Cet humble asile est consacré.
La Sainte fait taire à son gré
Les vents qui grondent sur nos têtes;
Par-tout son nom est adoré,
Et nous l'invoquons dans nos fêtes. »

A ce touchant hommage, à ces mots consolans,
Séphora reconnut l'autel où dès long-temps
Par une voix secrète elle étoit appelée.
Mais tandis qu'elle prie et joint ses vœux ardens
Aux vœux de la peuplade en ces bois rassemblée,

Voici que du hameau, les vierges, les enfans,
Sur deux files rangés, s'avancent à pas lents
Vers le sommet de la roche isolée.
Leurs cantiques naïfs, leurs chants tristes et doux,
Se prolongent dans la campagne :
Au bord des ondes en courroux
L'étrangère les accompagne.
Et là, d'un regard douloureux,
Qui trahit de son cœur la secrète amertume,
Elle contemple au loin ces écueils dangereux,
Où la vague bondit et se brise en écume.

Cependant aux pieux accords
D'une touchante mélodie,
Les filles des pasteurs, belles de modestie,
Entourant le rocher, se pressent sur ses bords,
Comme de blancs troupeaux sur les monts d'Arcadie.
Chacune d'un bouquet vermeil
Marche naïvement parée ;
Leur sein a la fraîcheur de l'aube à son réveil
Et de simples chapeaux d'une paille dorée,
Défendent leurs attraits des rayons du soleil.
Choisie entre ses sœurs, la plus jeune bergère,
Sur la face des eaux, balance mollement
Des lis qu'elle a tressés en guirlande légère ;
Et quand le saint Hermite annonce le moment
Où doit cesser le chœur des célestes louanges

Pleine d'émotion et de recueillement,
Elle adresse ces mots à la Reine des Anges :

Chaste Marie, espoir des matelots,
Astre propice au milieu des naufrages ;
Loin de ces bords écartez les orages,
Et répandez le calme sur les eaux.

Pour nos époux, nos enfans, et nos frères,
Nous vous prions, Marie, entendez-nous !
Qu'un doux zéphyr nous les ramène tous,
Ces nautonniers battus des vents contraires.

Dans leur fureur, pour enchaîner les flots,
Il vous suffit d'une simple guirlande.
Recevez donc cette modeste offrande,
Chaste Marie, espoir des matelots.

Telle fut des pasteurs la prière ingénue ;
Et de même qu'on voit au sommet d'un vieux pin,
Après un ouragan la colombe abattue,
Recueillir avec soin, dans son aile étendue,
Les premiers rayons du matin ;
De même Séphora, languissante, plaintive,
D'un espoir renaissant accueillit la douceur ;
Et prêtant aux bergers une oreille attentive,
Sourit à des accens qui pénétroient son cœur.

Soudain s'arrondissant au gré d'un vent prospère.

Trente voiles au loin blanchissent l'horison.
Faveur céleste ! l'étrangère,
L'œil attaché sur l'onde amère,
Poursuit sa pieuse oraison.
Mais bientôt à l'aspect des barques desirées,
Tous, élevant de joyeuses clameurs,
Au sein de vagues azurées,
Lancent leurs couronnes de fleurs.
La foule descend sur la plage ;
Le bruit léger de l'aviron
Frappe les échos du rivage,
Et déja pour ces bords, terme d'un long voyage,
Les pêcheurs ont quitté leur flottante prison.
Déjà dans tous les yeux le plaisir étincelle.
Ici l'épouse embrasse son époux,
Plus loin, l'amante à l'amant qui l'appelle,
Jette un regard où l'amour se révèle,
Et que l'absence a su rendre plus doux.
Mais parmi cette foule émue,
De la pélerine inconnue
Oh ! comment peindre le bonheur !
Quand au bord de l'onde écumante,
Le sort tout-à-coup lui présente,
Les deux fils qu'appeloit son cœur !
Eperdue, elle accourt, malgré le poids de l'âge,
Les serre dans ses bras avec ravissement,

Et bénit le pressentiment
Qui l'attira vers ce rivage.

Alors, tous à la fois, chantent le sol natal.
Une impatiente jeunesse,
Le front rayonnant d'allegresse,
Des jeux a donné le signal;
Et soudain, formant une chaîne,
Elle s'élance sur l'arène,
Au son du fifre pastoral.
Des sylphes sur les fleurs la danse est moins légère;
Moins rapide, le vol du timide Alcyon,
Quand menacé par l'aquilon,
Il effleure, en fuyant, la vague solitaire.

Ah! tant que parmi vous, le pélerin viendra
De la reine des cieux implorer l'assistance,
Bergers! n'oubliez pas sa bonté, sa puissance,
Et le pieux espoir qui soutint Séphora.
Adorez d'une foi sincère
Celle dont la main tutélaire,
Rend le calme aux flots courroucés,
Aux amantes leurs fiancés,
Et l'enfant aux pleurs de sa mère.

S. E. Geraud.

TRAIT DU BRAVE PORCELET.

Porcelet avoit suivi à la chasse, avec cinq autres gentilshommes, Richard-Cœur de Lion, roi d'Angleterre, lorsqu'il combattoit en Palestine en 1193. Ils furent investis par un corps de Sarrasins, qui tombèrent sur eux le sabre à la main : Richard et ses six compagnons se défendirent vigoureusement pendant quelque temps; mais des six, il y en avoit déjà quatre de tués, et il alloit lui-même perdre la vie ou la liberté, lorsque Porcelet faisant encore des prodiges de valeur, s'écria en langue Sarrasine, je suis le roi. Aussitôt les Sarrasins qui combattoient contre Richard, abandonnent ce prince, se joignent à ceux qui étoient aux prises avec Porcelet, croyant qu'effectivement c'étoit le roi, s'attroupent autour de lui, le serrent de près, et se saisissent de sa personne, sans lui faire aucun mal, espérant d'avoir part à

sa rançon. Cette méprise donna le temps à Richard de se sauver ; et quand il fut en lieu de sûreté, il se hata de retirer des mains des barbares l'homme généreux auquel il devoit la vie et la liberté. Il donna pour sa rançon les dix plus puissans satrapes qu'il eût parmi ses prisonniers. (*Voyage de Provence, par M. l'abbé Papon*, tome Ier. page 187.)

C'est une erreur commune, mais grossière,
D'oser prétendre qu'à l'esprit
La vertu n'est point nécessaire ;
C'est du feu que vient la lumière.
Ce que l'on fait dicte ce qu'on écrit.
Les nobles sentimens font les grandes pensées ;
Elles naissent en foule à l'ombre des vertus ;
Par le vice elles sont chassées :
Elles ne germent point dans les cœurs corrompus.

D***.

LES TROIS FRERES ÉCOSSOIS.

CONTE.

Traduit de l'anglois de Miss HURRY.

If solid happiness we prize,
Within our breasts this jewel lies,
And they are fools who roam,
The world has nothing to bestow,
From our own selves our joys must flow,
And that dear hut our home!

Of rest was noah's dove berest,
When, with impatient wing, she lest
That safe retreat the ark;
Giving her vain excursion o'er,
The disappointed bird once more
Explor'd the sacred bark.

COTTON.

« . . . . . Il est bien fou celui qui court le monde dans l'espérance de trouver le bonheur. Le monde ne lui donnera rien. Notre joie ne vient que de nous-mêmes, et le bonheur n'habite que dans notre maison et au sein de notre famille.

» Quand la colombe, joyeuse de recouvrer sa liberté, s'élança, d'une aile légère, de l'arche sainte, elle quitta une retraite sûre pour aller au loin faire une vaine excursion. Mais trompée une seconde fois dans ses espérances, elle fut heureuse de retrouver la barque sacrée, et de se reposer de ses fatigues.

» COTTON. »

SUR la côte occidentale de l'Ecosse on voyoit autrefois une auberge ayant pour en-

seigne un laboureur. Elle étoit très-fréquentée, et procuroit une honnête aisance à son propriétaire. Jones étoit père de trois fils, mais au lieu d'avoir le bon esprit de les élever dans son état, et de leur donner le goût du travail, il voulut en faire des seigneurs, et sacrifier sa fortune à leur éducation. Gâtés par un fol orgueil, ses enfans méprisèrent bientôt l'état de leur père, et peu s'en fallut qu'ils ne le méprisassent lui-même : au moins ne lui épargnoient-ils pas les plaisanteries sur son auberge, et le pauvre homme aussi fou que ses enfans, et ne doutant pas de leurs grandes destinées, négligea bientôt son état, reçut mal les voyageurs, voulut traiter avec eux d'égal à égal, et les écarta peu-à-peu de sa maison.

Cependant ses trois fils, séduits par les tableaux de leur imagination, l'abandonnèrent l'un après l'autre, et ne daignèrent pas même lui donner de leurs nouvelles. Jones déjà vieux, sans secours et sans soutien, acheva de perdre son crédit et sa réputation, et cet infortuné vieillard eut la

douleur de voir bâtir une très-belle auberge devant la sienne, et d'être quitté de tous les voyageurs attirés par la nouveauté.

Plusieurs années après, comme il étoit assis tristement à la porte de sa maison, son chien, le seul ami qui lui fût resté fidèle, jouoit à ses pieds; tout-à-coup un soldat mal vêtu, ayant une jambe de bois, s'arrêta humblement devant lui en demandant l'hospitalité. Son teint étoit noirci par le soleil et sa longue barbe cachoit la moitié de son visage. Jones qui avoit la vue affoiblie par la vieillesse, le voyoit sans émotion, mais son chien, transporté de joie, se mit à aboyer et à faire mille caresses à cet infortuné. Il sautoit sur lui, léchoit ses mains, aboyoit de nouveau, couroit à son vieux maître, le prenoit par son habit, et sembloit se plaindre de son indifférence. Le soldat répondit à ses caresses en le flattant et en lui adressant quelques mots. Cette voix frappa le vieux Jones, qui se leva avec vivacité, et courut vers l'étranger, en criant: « Mon fils, mon cher Willy, est-ce toi que

« je revois ? » Willy étoit dans ses bras, et tous deux remercièrent le Ciel de leur réunion.

Willy raconta à son père tout ce qu'il avoit souffert depuis huit ans. Séduit, comme ses frères, par les promesses de la fortune, il croyoit que son mérite devoit le mener à tout, et maintenant couvert de blessures et privé d'une jambe, il revenoit avec l'espérance de finir ses jours dans la maison qu'il avoit méprisée. Il sentoit enfin le prix de la paix. Mais, hélas! quelle fut sa douleur lorqu'il apprit les malheurs de son père! Il se repentoit de son orgueil, et se disoit à lui-même, si j'étois resté pour partager les travaux de mon père, je n'aurois pas à craindre la misère, et nous serions tous heureux. Enfin il se mit en devoir de réparer ses torts. La maison étoit dans un état déplorable, il y mit de la propreté. Son service militaire l'avoit rendu actif et adroit; il faisoit tout lui-même; les murs furent reblanchis; le jardin, élégamment arrangé, offroit le plus agréable aspect, et cette mai-

son attira encore une fois l'attention des voyageurs. L'affabilité des maitres, la modicité du prix ne contribuèrent pas peu à rendre à l'auberge du laboureur son ancienne réputation, et Jones eut la consolation de voir sa fortune rétablie par les soins de son fils.

Il y avoit déjà quatre ans que les choses alloient ainsi, lorsqu'un soir une diligence s'arrêta à la porte de Willy. Il en vit descendre une femme mulâtre et deux enfans encore en bas âge. Cette étrangère ne savoit pas l'anglois, et fit entendre, par signes, qu'elle étoit incommodée, et qu'elle desiroit prendre un peu de repos. On lui obéit : la servante coucha les enfans, et la femme mulâtre se jeta sur son lit avec des symptômes si effrayans que l'on courut chercher le médecin qui lui prodigua vainement tous les secours. Cette pauvre femme, dans les horreurs d'une lente agonie n'étoit inquiète que pour les enfans qu'elle accompagnoit. Elle paroissoit desirer une boite qu'on avoit tirée de la diligence ; mais ayant perdu connoissance avant de

l'ouvrir, elle ne put donner aucun renseignemens, et expira au bout de sept jours d'agonie et de souffrances.

Willy ressentit un grand chagrin de cette aventure, il ne savoit quel parti prendre dans une circonstance anssi malheureuse. Les enfans, ignorant la langue angloise, ne pouvoient donner aucuns renseignemens sur leur famille, mais leur teint étoit si blanc, et leurs traits si délicats, qu'on voyoit bien que cette femme n'étoit pas leur mère. Le médecin fut d'avis qu'on visitât la cassette en présence de témoins. On la fit apporter, elle étoit encore toute humide de l'eau de la mer. Enfin le serrurier l'ayant ouverte, on en tira un paquet de linges, et quelques lettres si effacées et si mouillées, qu'elles tombèrent en lambeaux, sans qu'on pût rien y déchiffrer. Environ vingt pièces d'or et autant d'écus étoient semés dans différens endroits de la cassette. Willy s'en servit pour faire inhumer la femme mulâtre, et à peine lui resta-t-il quelques schelings, dont le médecin s'empara. Mais qu'alloit-

il faire des enfans ? Sa fortune ne lui permettoit pas de s'en charger. Cependant il ne pouvoit se résoudre à les mettre dans une maison de charité. Leur innocence et leur malheur l'intéressoient vivement. A peine ils étoient depuis huit jours dans sa maison, et déjà ils lui prodiguoient les plus touchantes caresses, il finit par s'y attacher véritablement , et se décida à les élever auprès de lui , et à leur prodiguer tous ses soins. Cependant , avant de les adopter , il voulut faire quelques démarches pour découvrir leurs parens , et fut trouver le postillon qui les avoit amenés. Celui-ci lui apprit que la femme mulâtre et les deux enfans avoient été sauvés à bord d'un vaisseau qui s'étoit brisé sur la côte , et que les autres passagers avoient presque tous péri. Ces informations étoient bien peu satisfaisantes , mais Willy n'en ayant pu apprendre davantage, revint chez lui bien résolu de ne pas abandonner ces deux créatures innocentes que la Providence sembloit lui avoir confiées. « Je travaillerai un

« peu plus, disoit-il, et ma conscience ne « me reprochera rien ».

Il conserva long-temps l'espoir de découvrir la naissance de ces enfans, mais des mois et des années s'étant écoulés sans qu'il entendît parler de rien, il finit par les regarder comme les siens, et il leur donna le nom de Charles et de Marie. Tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses affaires il les consacroit à leur instruction, le petit garçon âgé de trois ans, étoit plus intelligent que sa sœur; bientôt ils s'exprimèrent passablement en anglois, mais ni l'un ni l'autre ne se souvenoit de ses parens, et tous deux au bout de quelques années avoient si bien pris l'habitude de nommer Willy leur père, qu'ils croyoient n'en avoir pas d'autre. C'est environ vers ce temps, que le bon vieillard Jones laissa en mourant l'auberge du laboureur à Willy, car il n'avoit jamais reçu des nouvelles de ses autres fils, et il les croyoit morts.

Quelques années après, une chaise de poste à quatre chevaux s'arrêta devant sa

porte. Un homme dont la figure étoit pâle et défaite descendit de cette voiture, et demanda à Willy un entretien particulier. Arrivé dans le salon, l'étranger regarda un moment son hôte surpris.... Eh quoi! Willy, s'écria-t-il tout-à-coup, tu ne reconnois pas ton frère Alexandre..... Alexandre! interrompit Willy en se jetant à son col, et en le pressant dans ses bras, mon dieu dans quel état te revois-je? tes traits défigurés, ta paleur, tout annonce que tu es malheureux. — Je te raconterai mes infortunes, interrompit Alexandre, ô mon frère! je n'ose te parler de notre père, seroit-il possible que je ne le revisse pas.—Hélas, Jones n'est plus de cette vie, dit Willy en essuyant une larme. Croyant ses fils perdus, il m'a donné cette maison, mais mon frère je te retrouve, et je te rends ce qu'il t'eût donné s'il avoit eu le bonheur de te revoir. A ces mots les deux frères s'embrassèrent de nouveau et Willy le mit au fait de toutes ses aventures.

A peine eut-il achevé son récit, que

Charles et Marie entrèrent en courant dans le salon, et vinrent se jetter à son col en lui donnant le doux nom de père. Willy les présenta à Alexandre qui les caressa, les posa sur ses genoux, et commença ainsi le récit de ses aventures.

Tu sais que je quitta i l'Ecosse avec mon frère Robert, dans le dessein de tenter les hasards de la fortune. Nous marchâmes plusieurs jours en nous entretenant de mille projets plus extravagans les uns que les autres. Tout alors nous paroissoit possible. Arrivés à Londres, notre bourse étoit considérablement diminuée, mais cela ne nous inquiéta guères; Londres étoit un pays de ressources, et avec nos talens nous espérions d'y réussir promptement. Mon frère portoit notre bagage sur ses épaules, car j'avois entendu dire qu'on voloit à Londres en plein jour, et je me tenois sur mes gardes.

Nous entrâmes dans un petit cabaret où plusieurs personnes buvoient en s'entretenant des affaires publiques. Notre accent Ecossois nous trahit, et nous devînmes bientôt

le sujet de la risée générale. Un seul homme assez bien vêtu parut prendre quelque intérêt à notre situation, et mon frère qui étoit flatté de ses politesses lui confia le sujet de notre voyage : comment nous avions abandonné notre père pour chercher fortune, et comment nous étions arrivés sans argent dans la capitale. Pendant le récit de Robert, je remarquai un sourire sur les lèvres de l'inconnu, je l'attribuai au plaisir qu'il éprouvoit en écoutant nos aventures, et je me hasardai à lui demander quelques conseils, il me répondit en me faisant un tableau si effrayant de tous les malheurs qui nous attendoient à Londres, que saisi de frayeur, je pris mon bâton, bien résolu de m'en retourner sur l'heure. Il remarqua ce mouvement et m'arrêta par la manche, en me disant que j'étois trop prompt à m'alarmer, et que ses discours tendoient seulement à nous faire tenir sur nos gardes : mais ajouta-t-il, en s'approchant de moi, je puis faire votre fortune, et dans peu si vous suivez mes avis, vous serez aussi

riches que les plus grands seigneurs de Londres.

Si son premier discours m'avoit effrayé, celui-ci me rendit le courage, je le priai de me dire par quel moyen nous pouvions espérer de parvenir à un tel degré de gloire et de bonheur. Notre maître, honnête homme, ravi de me voir tomber dans le piége, vanta les profits qu'on avoit dans la compagnie des Indes Orientales. Il nous fit des propositions que nous acceptâmes, et pour preuve de son désintéressement, il nous compta deux guinées dont il voulut absolument nous faire présent. Une telle générosité de la part d'un inconnu ne nous laissa plus douter que Londres ne fût le séjour de la grandeur et de la libéralité. Un présent aussi considérable exigeoit de notre part une reconnoissance sans bornes : mais cet inconnu n'en resta pas là, il mit le comble à ses bienfaits en passant avec nous une partie de la nuit et en nous régalant d'un excellent souper, qu'il crut nécessaire pour rétablir nos forces.

Le lendemain matin, comme notre esprit étoit encore plein des illusions les plus agréables, cet honnête protecteur nous conduisit à bord, et alors le bonheur disparut; on nous avoit fait soldats. Trois semaines après, nous partîmes pour les Indes. Debout sur le tillac, nous vîmes peu à peu décroître le rivage, qui disparut enfin tout à fait. Robert dont la santé déclinoit depuis long-temps, ne put supporter l'air de la mer, et tomba dangereusement malade. Je le soignois nuit et jour, et dès que mon service étoit fini je revenois auprès de lui, je l'entretenois de notre prochain retour, de la joie de notre père, et cela le consoloit. Hélas! l'infortuné ne devoit jamais le revoir! il expira bientôt regrettant ce qu'il avoit quitté, et je perdis en même temps mon compagnon d'infortune, et mon consolateur. Non, je ne saurois peindre ma douleur, lorsque je vis prendre son corps et qu'on le jeta à la mer! le bruit qu'il fit en tombant retentit toujours à mon oreille, je le suivis long-temps des yeux: il étoit

disparu et je le cherchois encore ; mon cœur étoit oppressé je ne pouvois pleurer, et je descendis dans la chambre des matelots avec de si grandes angoisses que je ne conçois pas comment je n'y succombai pas.

A peine fûmes nous débarqués que notre capitaine reçut l'ordre de s'enfoncer dans les terres. La fatigue, la faim, la chaleur étouffante, nous eûmes tout à souffrir : enfin après plusieurs combats nous entrâmes triomphans dans la ville de.... où l'ennemi s'étoit vainement retranché. Tout fut livré au pillage, tout fut livré à la barbarie des soldats. Pour moi, privé de sommeil depuis plus de trois mois, j'errai dans les rues de la ville en cherchant un lieu où je pusse me reposer en sûreté. Une maison de peu d'apparence se présente à moi, je me fis ouvrir; plusieurs personnes effrayées se jetèrent à mes pieds en me demandant grace, et je n'eus pas peu de peine à les rassurer et à en obtenir ce que je desirois. Il y avoit à peine une heure que je sommeillois, lorsque je fus réveillé par des cris terribles, je saisis

mon fusil et courus à l'appartement de mes hôtes. Plusieurs dragons de ma compagnie entraînoient une jeune femme et maltraitoient son père, qui imploroit en vain leur miséricorde. Je les forçai à lâcher prise, et les chassai de la maison que je mis sous ma sauve-garde.

La reconnoissance de mes hôtes ne peut s'exprimer. Ils se jetèrent à mes genoux et prièrent Dieu de répandre sur moi ses bénédictions. Puis ce bon père prenant la main de sa fille et la mettant dans la mienne: Je te la donne pour épouse, me dit-il, tu es son sauveur et le mien, et ma fortune et ma fille peuvent seules m'acquitter envers toi. Mon colonel informé de cette aventure me donna mon congé; et je me vis bientôt à la tête de plusieurs habitations très-riches, et d'un commerce que j'entrepris sous les auspices de mon beau-père.

En peu d'années ma fortune s'augmenta considérablement ; j'étois père de trois enfans, deux fils et une fille, et je croyois que rien ne pourroit troubler mon bonheur,

mais hélas ! quelle folie de compter sur des choses qui dépendent des caprices de la fortune! Un jour que j'étois retiré dans mon cabinet, j'entendis tout à coup des cris épouvantables, je courus à la chambre de mon épouse, et je vis un tigre énorme qui fuyoit à travers le jardin. Mon épouse étoit blessée dangereusement, un de mes enfans avoit été dévoré. Hélas ! j'étois venu trop tard pour sauver cette mère infortunée, elle expira dans mes bras en me recommandant ses deux enfans, et je restai seul pour déplorer sa perte.

Sitôt que les circonstances me le permirent je résolus d'envoyer mes deux enfans en Angleterre, et de les rejoindre le plus vite qu'il me seroit possible. Je ne pouvois plus habiter un pays qui me rappeloit sans cesse les pertes que je venois de faire. Je donnai à mes enfans une gouvernante qui méritoit toute ma confiance, et je les embarquai sur un vaisseau dont le capitaine étoit de mes amis.

Le temps où je devois recevoir des lettres

étant écoulé, mon inquiétude croissoit chaque jour. Plusieurs mois étoient passés et je ne recevois point de nouvelles. Hélas! celles que je reçus dans la suite mirent le comble à mon infortune : j'appris que le vaisseau où étoient mes enfans avoit péri à la vue du port, et que je venois de perdre ce que j'avois de plus cher au monde. je ne comprends pas comment je pus supporter ce dernier malheur ; l'espoir seul de revoir mon père et de le faire jouir de ma fortune put m'engager à vivre. Je m'embarquai avec toutes mes richesses et j'arrivai heureusement à Londres : mais Dieu a voulu m'ôter la consolation de revoir mon père. O mon cher Willy, il ne me reste plus que toi, et tes deux enfans que je veux regarder comme les miens, puissé-je oublier près de vous toutes le pertes cruelles que j'ai faites. — Alexandre termina ici son histoire, et Willy lui dit, ô mon frère, bénis la providence, tu peux encore espérer le bonheur, et peut-être Dieu m'avoit-il destiné à te conserver ce que tu avois de plus cher. —

A ces mots Willy court chercher la cassette que la femme mulâtre avoit laissée en mourant. Reconnois-tu cette casette, dit-il à son frère? Ciel, c'est celle que je donnai à la gouvernante de mes enfans! Ah mon cher Willy! comment est-elle tombée entre tes mains? — Embrasse tes enfans, s'écria Willy, car ils sont devant tes yeux; alors il lui raconta comment la Providence les avoit guidés vers sa maison, et comment leur innocence et leur malheur lui avoient inspiré le desir de les élever malgré la modicité de sa fortune.

Alexandre au comble du bonheur, embrassoit ses enfans et son frère, et ne pouvant leur exprimer sa joie, il tourna ses yeux mouillés de larmes vers le ciel, et remercia le Dieu de miséricorde qui avoit pris pitié de ses peines, et veillé sur sa famille infortunée.

Une bonne action vaut mieux qu'une victoire.
Un moment de vertu passe un siècle de gloire.

D***.

L'IMPIE.

Qu'importe qu'insensible au vœu de la nature
L'impie élève au Ciel un impuissant murmure,
Lorsque son front, couvert des horreurs du trépas,
Défie insolemment un Dieu qu'il ne croit pas;
Je vois ce Dieu puissant, sur son trône sublime,
Prêt à lui pardonner s'il reconnoît son crime;
Et ce Dieu, couronnant ses généreux efforts,
Donne un jour éternel pour un jour de remords.
Ah! que tout l'univers répète ses louanges;
Mortel, unis ta voix à la voix de ses Anges.
Que la terre s'éveille à ces hymnes pieux
Qu'inspire la nature et qu'exaucent les cieux.
Et vous, fiers potentats que la gloire environne,
Vous qui tenez de lui le sceptre et la couronne,
Songez quand de nos jours vous vous faites un jeu;
Que le roi de la terre est terre devant Dieu.
Il n'est point de grandeur, il n'est point de puissance
Qu'il ne puisse effacer par sa seule présence:
Il fait trembler le Ciel, la Terre et les Enfers,
Et sa seule pensée a créé l'univers.
Et toi, foible mortel, que la tombe humilie,
Quand tu viens en tremblant aux bornes de la vie.
Si tu n'élevois pas tes vœux jusques à lui,
Tu serois sans espoir, sans père et sans appui.

L. Aimé Martin.

POUVOIR DE L'INNOCENCE.

Les hommes de tous les temps ont senti le pouvoir que l'aspect de l'innocence exerçoit sur tous les cœurs : c'est ainsi que Caton demandant son épée pour se tuer, ses amis qui vouloient le sauver, la lui envoyèrent par un jeune enfant, espérant que la candeur de cet âge appaiseroit sa fureur et rendroit un peu le calme à sa grande ame. Mais c'en étoit fait, Caton ne devoit pas survivre à la liberté de Rome.

Lorsque Caïus Gracchus voulut appaiser le sénat, et retarder la révolution terrible qui lui coûta la vie, il persuada, dit Saint-Réal, *à Fulvius d'envoyer au conseil le plus jeune de ses enfans qui étoit d'une beauté merveilleuse, avec ordre de demander des propositions de paix et d'accommodement, et ce beau et jeune garçon arriva effectivement au sénat avec un caducée à la main, qui étoit la marque de sauve-garde qu'on*

donnoit aux hérauts. Il se présenta à Opimius avec beaucoup d'humilité, et après avoir marqué par ses larmes la douleur que son parti ressentoit des désordres présens, il leur dit qu'il venoit pour recevoir des paroles de paix et de réconciliation.

La vue de ce bel enfant, ses larmes, son innocence, alloient désarmer le sénat, et empêcher une révolution affreuse ; déjà plusieurs assistans crioient qu'on traitât, pour épargner le sang romain, lorsque Opimius se servit de l'autorité dont il étoit revêtu pour renvoyer le fils de Fulvius ; ce qui fut cause de la mort de Caïus Gracchus.

A ces traits puisés chez les anciens, joignons en un plus moderne. Fernand Cortez allant à la conquête du Mexique, fut tout à coup assailli par un orage épouvantable. Ses vaisseaux alloient être engloutis, il n'avoit déjà plus d'espérance, lorsque voyant un jeune enfant auprès de lui, il le prit dans ses bras et l'élevant vers le ciel, il sembloit le présenter à Dieu, à qui il

demandoit de sauver son équipage en faveur de l'innocence.

Ce mouvement sublime ne pouvoit venir que d'une grande ame. Fernand Cortez fut sauvé avec toute sa flotte. Ainsi, dans les décrets éternels, ce fut peut-être un foible enfant qui fut la cause de la conquête du nouveau monde.

GRACCHUS.

Gracchus abandonné du peuple de qui il avoit soutenu les droits, s'arrêta devant la statue de son père : vous m'avez donné le jour, lui dit-il, pour soutenir ce peuple que vous avez vu libre. Je n'ai rien omis pour lui conserver cette liberté : mon frère a péri pour cette cause, je vais périr de même, avec le chagrin de voir l'insensibilité où l'on est pour ce qui me coûtera la vie.

Cette action touchante ranima un moment le peuple, mais la liberté étoit perdue, et Gracchus périt. (*Saint-Réal, conjuration des Gracques*).

LA MOUCHE LUISANTE.

FABLE.

Solitaire et rêveur, dans l'ombre de la nuit,
Je marche; un feu volant me charme, m'éblouit.
Quel est ce bel objet tout brillant de phosphore?
Soudain mon esprit enchanté
Me le peint rayonnant de gloire et de beauté;
Je le poursuis. Bientôt je vois naître l'aurore,
C'est un insecte vil, sans éclat, sans couleur,
Qui végète inutile, et languit sans honneur.
Telle est la Renommée, idole mensongère,
Qui fuit ses poursuivans d'une aîle si légère!
Dans la nuit de l'erreur, d'un éclat immortel
A nos regards surpris sa tête se couronne,
Un feu brillant et pur brûle sur son autel;
Elle tient par la main le bonheur qu'elle donne;
Mais si de la raison un seul rayon nous luit,
Tout cet éclat s'évanouit,
Cet enchantement cesse, et cette Renommée
N'est plus qu'une épaisse fumée.

D***.

LUCILIUS.

Pendant la bataille qu'Antoine gagna sur Brutus, et qui décida du sort de Rome, Brutus fut attaqué par un gros de troupe; et il auroit été fait prisonnier, si Lucilius ne se fût avisé de demander quartier, en criant : *Je suis Brutus, qu'on me conduise à Antoine.* Par cet artifice il donna à Brutus le temps de se sauver. Il fut cependant conduit à Antoine, auquel il parla avec beaucoup de fierté, après avoir été reconnu. J'ai usé, lui dit-il, de cet artifice pour ne pas laisser tomber Brutus vivant entre les mains de ses ennemis. Les dieux ne permettront sans doute jamais que la fortune ait cet avantage sur la vertu. Mais en tout cas, de quelque manière que le hasard conduise les choses, on trouvera toujours Brutus soit qu'il vive encore ou qu'il soit mort, dans un état digne de son courage. Au reste, ajouta-t-il, je suis dans vos mains, Antoine, ma vie est en votre disposition : vous pou-

vez en user comme il vous plaira, et vous ne devez pas attendre d'un romain tel que moi, qu'il s'abaisse à vous la demander. Antoine admira la fermeté et le courage de Lucilius : un homme tel que vous lui répondit-il, mérite des récompenses au-dessus de celles que je suis en état de vous donner; mais je viens d'apprendre la mort de Brutus auquel vous avez été si justement fidèle. Je vous prie de vouloir que je tienne sa place : aimez-moi autant que vous l'avez aimé. C'étoit demander à Lucilius son amitié dans une conjoncture trop pressante pour ne pas l'obtenir; et certes Lucilius ne la lui refusa point, et comme il avoit servi Brutus fidèlement jusqu'à la fin, il servit Antoine de même, et ne le quitta jamais, non pas même quand il fut abandonné de tout le monde. (*Saint-Réal, considérations sur Antoine*).

Vers *faits au Soleil couchant.*

Quels flots d'azur, de pourpre étincelante,
Père du jour, tu répands dans les cieux!
Tu vas finir ta carrière éclatante,
Et ton front brille encor plus radieux.
Telle quittant son argile grossière,
Et libre enfin de tout lieu mortel,
L'ame du juste, à son heure dernière,
S'élance et vole au sein de l'Eternel!

Dans une nuit obscure, un aveugle marchoit dans les rues avec une lumière et une cruche d'eau sur le dos. Un coureur de pavé le rencontra, et lui dit : simple que vous êtes, à quoi vous sert cette lumière? la nuit et le jour ne sont-ils pas la même chose pour vous? L'aveugle lui répondit en riant : ce n'est pas pour moi que je porte cette lumière, c'est pour les têtes folles qui te ressemblent, afin qu'elles ne viennent pas heurter contre moi, et me faire rompre ma cruche. (*Bibliothèque Orient. d'Herbelot; suppl. par Galant.*)

LE VIEILLARD DES BARMÉCIDES,

OU

LA RECONNOISSANCE.

ANECDOTE ARABE.

Du grand Aron par l'Orient vanté
Rien n'égala les superbes conquêtes,
Rien n'effaçoit la générosité.
De l'habitant du Nil, de l'Arabe indompté,
Par l'élégance de ses fêtes
Il adoucit les mœurs et la férocité ;
Et par tous les chemins arrivant à la gloire,
Sur les savans étendant ses regards,
Il fit germer les lauriers des beaux arts
Près des palmes de la victoire.
Mais de tous les talens qui furent son appui,
Le plus utile à son peuple, à lui-même,
Fut d'entourer son diadème
De ministres dignes de lui.
Celui qui sut le mieux faire aimer sa puissance,
Fut Giafar que les peuples heureux
Surnommèrent le généreux,
Pour prix de ses vertus et de sa bienfaisance.

Cher au cœur d'Aaron, maître de son esprit,
Il joignoit au génie une ame incorruptible,
Mais il portoit un cœur sensible,
Et c'est par là que le sort le perdit.

Il aima la sœur de son maître;
Il osa lui faire connoître
Ses sentimens et son amour.
D'un feu secret elle-même enflammée;
Abassa cédant à son tour,
A Giafar unit sa destinée.
Cependant d'Aaron qui peindroit la colère?
Elle se joint à l'orgueil offensé;
Des plus noires couleurs lui peint le téméraire,
Lui fait voir son honneur, le prophète blessé,
Le sang d'Ali souillé d'une flamme adultère,
Du trône l'éclat éclipsé;
Le rend, enfin, injuste, ingrat et sanguinaire.

Il appelle l'Emir, et dit en frémissant:
« Exécute mes lois. Va, vole; et dans l'instant
« Que le fatal cordon pour Giafar s'apprête.
« Qu'on apporte à mes pieds cette coupable tête.
« Pour jamais qu'Abassa sorte de ce palais.
« Que tout ce qui porta le nom de Barmécide,
« Du chef de leur famille expiant les forfaits,
« Tombe ce même jour sous le glaive homicide.

« Qu'on rase leur palais, et dans le noir oubli,
« Qu'avec leur nom leur crime expire enseveli.
« Je veux que tout, enfin, signale ma vengeance.
« Si ce nom odieux, par un de mes sujets,
« Dans les murs de Bagdad est prononcé jamais,
« Le trépas punira sa désobéissance.

Dans toute sa rigueur l'ordre est exécuté,
L'Empire, de son maître adorant la puissance,
Et, dans ses lois, du ciel lisant la volonté,
N'appelle que sévérité
Ce qui fut fureur et vengeance.
Quelques amis, voilés par leur obscurité,
Murmurent en secret, gémissent en silence.

Mais quand le temps, et la raison,
Dans le cœur troublé d'Aaron,
De la colère eurent éteint la flamme,
Le remords entra dans son ame :
Il entra dans son ame et n'en sortit jamais.
Dès-lors inaccessible au fond de son palais,
Son front chargé du diadême
Est toujours obscurci de nuages épais.
Invisible à sa cour et se fuyant lui-même,
Des bois de ses jardins, la profonde épaisseur
Aux yeux de ses sujets dérobe sa douleur.
Il n'en sort qu'à l'instant où les heures nocturnes
Sur les tours de Bagdad descendent taciturnes.

Mais tandis que la nuit de ses voiles obscurs,
Du couchant effaçoit la robe d'écarlate,
  Enveloppoit la tête de l'Euphrate,
  Et ramenoit le silence en ces murs,
En face du séjour du Calife coupable,
Sur les tristes débris du palais abattu,
Chaque soir, s'asseyoit un vieillard vénérable.
    Sur son front étoit la vertu,
    Dans son cœur la reconnoissance.

Par Giafar, jadis de bienfaits accablé,
Malgré l'ordre d'Aaron, certain de sa vengeance,
Il osoit chaque soir, de l'empire troublé,
    Interrompre l'ingrat silence.
Sa voix qu'entrecoupoient les pleurs et les sanglots,
    Osoit nommer les Barmécides,
    Et de ses paupières humides,
Des larmes s'échappoient au récit de leurs maux,

. . . .

Un soir que du Visir, il pleuroit le trépas,
Tout-à-coup, d'Aaron passèrent les soldats.
« Malheureux! dirent-ils, quelle fureur te guide?
» Sous les murs du palais tu nommes Barmécide!
« Viens aux pieds d'Aaron recevoir ton arrêt.
  « Guerriers d'Ali, leur dit-il, je suis prêt.
Il les suit, le Calife est instruit de son crime;
Son remords s'en accroît, sa fureur s'en ranime.

Pontife et maître des humains,
« Dit le vieillard, mon sort est dans tes mains.
« Oui, j'ai vu ma dernière aurore,
« Mais les fils de Barmés me sont sacrés encore.
» C'est comblé de leurs biens, près d'eux, dans leur palais,
« Que ces cheveux ont blanchi sur ma tête.
« Qu'ils soient bénis par le prophète !
« Je veux mourir fidèle à leurs bienfaits. »

Le Calife surpris l'écoutoit en silence.
« Vieillard, je suis touché de ta reconnoissance,
« Dit-il en soupirant, prends cette coupe d'or,
» Qu'entourent des rubis : prends; mais que ce trésor,
« En t'instruisant de ma clémence,
« Te fasse aussi ressouvenir,
« Que si ta bouche, encor, m'ose désobéir,
» En prononçant un nom qui m'irrite et m'offense,
« Tu sentiras aussi le poids de ma vengeance. »

Le vieillard interdit avance un bras tremblant.
Il prend la coupe ; il hésite un instant,
Et tournant tout-à-coup ses yeux de pleurs humides
Vers les tristes débris du malheureux palais :
« Voilà ! s'écria-t-il, encore, un des bienfaits
« Que j'ai reçus des Barmécides.

D***

HISTOIRE D'ATHÉNAÏS,

OU

LE DANGER DU MENSONGE.

Sous l'Empire de Théodose le jeune, l'idolâtrie qui s'affoiblissoit de jour en jour dans toutes les provinces de l'Orient, régnoit encore dans la Grèce, et se soutenoit avec opiniâtreté dans la ville d'Athènes.

Il y avoit dans cette ville un philosophe célèbre nommé Léontin. Son savoir, la beauté de son esprit, l'éloquence qui ornoit ses discours, l'avoient élevé au-dessus de tous les philosophes de son temps, et sa douceur, sa modestie et sa sagesse le leur faisoient proposer à tous pour modèle.

Il eut trois enfans, deux garçons et une fille qui fut appelée Athenaïs.

A peine eut-elle passé les premières années de l'enfance que Léontin lui voulut faire part de ses lumières. Il cultiva lui-même cette jeune plante qu'il aimoit, et

qui déjà commençoit à croître et à s'enrichir sous ses mains : il communiqua à sa fille toutes les connoissances qu'une longue application à l'étude lui avoit acquises ; il lui fit lire les plus habiles Orateurs, les plus excellens Poètes et les plus savans Philosophes. La jeune Athénaïs se forma l'esprit par ces lectures, mais elle se forma le cœur par l'exercice des vertus dont son père lui faisoit des leçons et lui donnoit des exemples. Il lui apprit que la beauté dont la nature l'avoit avantagée, n'étoit pour elle qu'un présent dangereux, si elle n'étoit accompagnée de la sagesse et de la pudeur. Il lui fit entendre que tout le savoir qu'elle acquerroit ne serviroit qu'à la précipiter dans les erreurs les plus grossières, si la présomption et la vaine gloire s'emparoient de son cœur : enfin que toutes ses connoissances lui deviendroient funestes sans la simplicité et la modestie.

Avec ces enseignemens, l'amour de la retraite, l'étude des bons livres, et les heureuses dispositions d'Athénaïs, elle de-

vint bientôt parfaite pour le cœur et pour l'esprit, et elle n'avoit pas encore atteint l'âge de quatorze ans, que tout Athènes la regardoit comme un prodige de savoir et de vertu.

Ce fut environ vers ce temps de son âge que son père mourut. Il est aisé de concevoir quelle douleur cette vertueuse fille ressentit de la mort d'un si bon père. Il laissoit avec elle deux garçons, les aînés d'Athénaïs, qui ne songèrent qu'à partager la succession de Léontin. On trouva ses dernières volontés exprimées dans un écrit : il portoit que ses deux fils étant dépourvus des talens nécessaires pour la fortune, il se croyoit obligé de partager entre eux le peu de bien qu'il avoit; qu'à l'égard d'Athénaïs il vouloit que ses frères lui donnassent cent pièces d'or, qu'ils la gardassent jusqu'au jour où elle auroit trouvé un parti convenable, et que son mérite et ses vertus suffisoient pour la dédommager de l'injustice qu'il sembloit lui faire en mourant.

Ces paroles furent une espèce de prophétie de ce qui arriva dans la suite à Athénaïs. Cependant, soit que sa réputation lui eût attiré l'envie de ses frères, soit qu'un intérêt sordide leur fit oublier l'ordre de leur père, ils refusèrent de garder leur sœur, et n'exécutèrent des volontés de Léontin que celle qui leur ordonnoit de partager tous ses biens entre eux.

Athénaïs fut donc réduite à quitter la maison paternelle, et à souffrir toutes les peines qu'entraîne après soi la pauvreté. Elle la supporta avec courage et avec noblesse. Une dame athénienne la prit auprès d'elle ; mais il fallut payer cette générosité par une servitude pour laquelle Athénaïs n'étoit pas née ; cependant elle s'y soumit, elle oublia ses talens et son savoir, et le travail des mains devint presque son unique occupation.

Rien n'abaisse tant que le vain orgueil, et rien n'élève davantage que l'humilité. La sienne trouva bientôt des admirateurs; son esprit et sa beauté achevèrent de ga-

gner ceux que sa sagesse avoit attirés. On voulut tenter son innocence par des offres avantageuses, mais elle préféra la vertu aux richesses, et demeura inébranlable dans un temps où elle se trouvoit attaquée, non-seulement par l'opulence et les délices, mais encore par la servitude et la pauvreté.

Deux ans s'étoient écoulés de la sorte quand Paulin, l'un des favoris de Théodose le jeune, vint de Constantinople à Athènes pour des affaires qui regardoient l'Empereur.

Paulin avoit été lié d'amitié avec Léontin : ils s'étoient adonnés aux mêmes sciences, ils avoient presque acquis les mêmes lumières, avec cette différence que Léontin étoit mort dans le paganisme, et que Paulin éclairé de la vérité, avoit embrassé la religion chrétienne.

Il apprit, en arrivant à Athènes, la mort de son ami. Il sut le lâche procédé des frères d'Athénaïs, il leur en fit des reproches, il tâcha de les rappeler à leur devoir, mais ce fut inutilement; enfin il les menaça

d'employer tout le crédit qu'il avoit auprès de l'Empereur, pour les forcer d'être équitables envers leur sœur, et dans le dernier entretien qu'il eut avec Athénaïs, il l'assura que malgré l'indulgence qu'elle avoit pour ses frères, malgré la crainte qu'elle avoit de les perdre, elle auroit de l'Empereur la justice qu'elle n'avoit pu obtenir d'eux.

Athénaïs avoit fait tous ses efforts pour s'opposer aux bonnes volontés de Paulin, mais enfin apprenant qu'il étoit retourné à Constantinople, et se trouvant pressée par tous ses amis d'aller solliciter elle-même l'Empereur, elle partit, moins pour réussir dans le projet qu'on vouloit lui suggérer, que pour parer le coup qu'elle prévoyoit devoir tomber sur deux frères qu'elle aimoit encore malgré leur dureté et leur injustice. On pourvut charitablement aux frais de son voyage; elle partit d'Athènes et arriva à Constantinople.

Sa première inquiétude fut de savoir si Paulin ne l'avoit point servie malgré elle;

elle le vit, et apprit de lui qu'il avoit déjà parlé à Pulchérie, sœur de l'Empereur, qui aidoit à Théodose à soutenir le poids de l'Empire.

Cette princesse, sur les louanges que Paulin donnoit à Athénaïs, avoit conçu un extrême desir de la connoître, ainsi elle lui fut présentée le jour même qu'elle arriva. Athénaïs, loin de lui demander justice de ses frères, ne se jeta aux pieds de la princesse que pour lui demander grace pour eux. La générosité est tôt ou tard récompensée; celle d'Athénaïs le fut bientôt. Pulchérie, touchée de ses sentimens, la reçut dans son palais, et comme cette princesse honoroit le savoir et chérissoit la vertu, Athénaïs ne fut pas long-temps sans avoir toute son affection et toute son estime. Elle la voyoit souvent, elle lui faisoit part des difficultés qu'elle trouvoit dans le gouvernement. Athénaïs répondoit avec respect, avec circonspection et avec sagesse. Enfin Pulchérie lui trouva tant de capacité et de vertu, qu'elle l'honoroit de sa con-

fiance, et que dans toutes les affaires dont l'Empereur lui remettoit le soin, elle ne se servit plus que de ses lumières.

D'autres auroient été aveuglés par une faveur si éclatante, mais loin d'être éblouie, sa modestie et sa sagesse en brilloient encore davantage.

Paulin fut le premier qu'elle convainquit que sa fortune ne l'avoit point rendue ingrate. Il étoit déjà estimé de Pulchérie, mais Athénaïs acheva de la confirmer dans cette estime, et ce fut par elle qu'il se vit élévé aux charges les plus importantes de l'Etat.

Avec un semblable crédit, on conçoit aisément combien de personnes briguèrent l'estime d'Athenaïs !

Accessible à tout le monde, la foule qui l'environnoit sans cesse, ne sembloit jamais la fatiguer ; elle écoutoit avec douceur tous ceux qui imploroient son assistance, mais dans les hommages que chacun lui rendoit, elle savoit discerner la flatterie des louanges désintéressées ; elle démêloit

ses vrais amis d'avec la multitude des courtisans, qui ne respectoient en elle que la fortune. Jamais les adulateurs n'eurent de crédit auprès d'elle ; jamais on ne la vit s'enivrer d'un fol orgueil ; surtout les pauvres et les opprimés trouvèrent en elle un assuré refuge ; et dans tous les services qu'elle leur rendit, dans tous les secours qu'elle leur procura, on ne remarqua point cette ostentation et ce faste qui accompagnent si souvent la dispensation des graces, et qui en dérobent tout le prix.

Ces heureuses qualités lui acquirent l'amour de la plupart de ceux dont elle avoit d'abord excité la jalousie. L'Empereur, qui la voyoit souvent avec Pulchérie, touché de son esprit et de sa beauté, se fit, sans y penser, une habitude de la voir et de l'entendre ; ainsi elle trouva grace auprès de lui, comme elle l'avoit trouvée auprès de sa sœur, et eut également la confiance de tous deux.

Il manquoit à tant de sagesse cette grace du Ciel, sans laquelle toutes les vertus sont

inutiles pour l'éternité. Athénaïs étoit encore dans le paganisme ; le Patriarche Atticus lui avoit annoncé déjà plus d'une fois les mystères de notre foi. Paulin s'étoit appliqué à l'instruire, mais Dieu, qui tire les hommes de l'erreur par la miséricorde, les y peut laisser sans injustice, et soit qu'il les éclaire, soit qu'il les abandonne aux ténèbres, soit qu'il diffère pour un temps de les en arracher, ses décrets sont toujours équitables, et doivent toujours être adorés, sans qu'il soit permis de les approfondir.

Cependant le Ciel n'abandonna pas longtemps Athénaïs. L'instant heureux arriva où, convaincue de la vérité et déterminée par la grace, elle ouvrit les yeux à la lumière céleste. Le jour de son baptême fut solennel dans Constantinople. Pulchérie la nomma Eudoxe; depuis ce temps la tendresse de la princesse augmenta pour elle, celle de l'Empereur s'alluma de plus en plus, et Athénaïs (que nous appellerons désormais Eudoxe), parvint au rang le plus haut où la vertu puisse faire monter.

L'empereur qui confioit tout à Pulchérie, lui découvrit la passion qu'il ressentoit pour Eudoxe. L'empire d'Orient demandoit des successeurs : on cherchoit une épouse à Théodose ; ses alliés lui en offroient, mais elles étoient payennes. Ces considérations, le mérite d'Eudoxe, l'estime que Pulchérie avoit pour elle, l'amour de l'Empereur, tout concourut à la mettre sur le trône. Théodose l'épousa ; leurs noces se célébrèrent avec une pompe digne de la majesté d'un Empereur; tout l'empire fit éclater la joie, et l'allégresse des sujets de Théodose fut un présage du bonheur dont ils alloient jouir.

En effet, les premières années de ce mariage auguste firent régner dans tout l'Orient le repos et la félicité dont jouissoient Théodose et l'impératrice.

Mais qui peut compter sur les grandeurs humaines ? et hors celui qui s'attache à Dieu seul, quel homme peut se flatter de posséder une félicité solide ?

Eudoxe arrivée au plus haut degré de

gloire, sembloit être devenue plus simple et plus modeste; elle étoit aussi soumise à Pulchérie, que lorsque, sous le nom d'Athénaïs, elle se trouvoit heureuse de lui appartenir ; elle consultoit souvent Paulin, à qui elle devoit les commencemens de sa fortune; et cette soumission à la sœur de l'Empereur, cette défiance d'elle-même, cette reconnoissance, vertus qui sembloient devoir affermir son bonheur, contribuèrent à lui attirer tous les maux dans lesquels elle fut bientôt précipitée.

L'envie règne dans tous les cœurs; mais il semble que ce soit dans les cœurs des rois qu'elle règne avec plus de cruauté et de violence. C'est là qu'elle paroît plus attachée à détruire le mérite et à obscurcir la vertu.

Il y avoit long-temps que l'on tâchoit de diminuer le crédit d'Eudoxe, de Pulchérie et de Paulin. De lâches flatteurs, des ministres irrités de ce que l'on éclairoit leur conduite, assiégeoient Théodose à toute heure ; ils lui insinuoient qu'il étoit honteux

a un Empereur de ne se conduire que par les conseils de deux femmes et d'un homme qui n'avoit rien de recommandable que quelques connoissances vaines que la philosophie lui avoit acquises ; qu'il devoit sortir d'une tutelle indigne de la majesté de son rang. Ils alloient même jusqu'à vouloir lui faire entendre que les conversations de l'Impératrice et de Paulin, avoient d'autres motifs qu'une simple estime ; ainsi ils s'efforçoient d'empoisonner l'esprit de Théodose : mais ils n'y auroient jamais réussi, si Eudoxe, par une imprudence légère, n'avoit donné quelque ombre de vraisemblance à leur calomnie. Les hommes les plus sages sont hommes, et par conséquent sujets à l'erreur : Eudoxe va nous en donner un exemple.

L'Empereur allant un jour à l'église, quelqu'un lui présenta une pomme, dont la grosseur et la beauté le surprirent. Il la prit et l'envoya porter à Eudoxe; elle étoit alors allée voir Paulin, que la goutte retenoit dans l'appartement qu'il avoit au palais ;

et trouvant à son retour le présent de l'empereur, elle ne prévit point de quelle conséquence pouvoit être la marque de bienveillance qu'elle alloit donner à Paulin : elle lui envoya ce fruit, et pour le distraire de son mal, en lui donnant une légère inquiétude, elle défendit qu'on lui fît savoir de quelle part ce présent lui venoit. Ses ordres ne furent que trop bien exécutés : Paulin ne pouvant apprendre par qui ce fruit lui avoit été envoyé, le destina à l'Empereur : il se fit porter à l'entrée de l'appartement de Théodose, et le lui présenta à son retour. Quelle fut la surprise de l'Empereur ! il douta quelque temps que ce fût le même qu'il avoit envoyé à Eudoxe ; mais après l'avoir examiné, il passa sans rien répondre à Paulin, et suivi de la cour qui l'avoit accompagné, il entra dans son appartement, tandis que le malheureux Paulin, qui ne croyoit pas toucher de si près à sa dernière heure, se fit reporter dans le sien.

Il arrive souvent que les femmes qui se

sentent au-dessus des vices, sont assez téméraires pour négliger les apparences, et se croire au-dessus des soupçons. Eudoxe venoit de tomber dans cette erreur. Théodose agité de différens mouvemens, ne savoit quel jugement porter de cette aventure; il confia son embarras à ceux qui se trouvoient alors les plus proches de lui; on saisit avec joie cette occasion de perdre Eudoxe et Paulin; on envenima l'esprit de l'Empereur; on jeta dans son cœur de nouveaux soupçons de la vertu de l'Impératrice; enfin Théodose ne pouvant résister au trouble qui l'agitoit, prit le malheureux fruit qui étoit la source de tant d'inquiétudes, et s'achemina vers l'appartement d'Eudoxe.

Pendant que ces choses se passoient, l'Impératrice commençoit à se repentir de son imprudence. Elle pensoit au pouvoir et à la malice de ses ennemis; elle se rappeloit tout ce qu'ils avoient déjà tenté pour la rendre suspecte à l'Empereur : son innocence la rassuroit; elle étoit quelquefois

prête à s'aller accuser elle-même à Théodose; quelquefois elle pensoit que son indiscrétion pouvant demeurer dans le silence, elle feroit mieux de ne la point révéler : elle étoit dans ces agitations, lorsque Théodose entra.

Le trouble d'Eudoxe empêcha qu'elle ne vît la peine que l'Empereur avoit à cacher le sien. Il lui demanda si elle avoit reçu le présent qu'il lui avoit envoyé; elle répondit par des remercîmens : mais étant pressée de dire ce qu'elle en avoit fait, elle tomba dans la faute la plus dangereuse qu'une femme que l'on peut soupçonner, puisse commettre, qui est de vouloir cacher une indiscrétion par un mensonge. Elle dit qu'elle n'avoit pu résister à l'envie de savoir si ce fruit étoit aussi bon qu'il étoit beau. Théodose se leva à ces paroles; et dissimulant encore, il lui répondit qu'elle lui permettroit de ne la point croire, qu'elle vouloit le surprendre, et qu'il voyoit bien que ce fruit lui seroit servi le même soir. Eudoxe répartit qu'elle auroit dû en user de la sorte, mais qu'elle avouoit qu'elle

avoit succombé à la tentation que la beauté de ce fruit lui avoit causée ; qu'elle lui en faisoit des excuses, mais qu'il ne falloit point qu'il s'attendît à le revoir.

Ce fut alors que la colère de l'Empereur ne se put plus contenir : il la traita de perfide, il l'accusa d'une intelligence criminelle avec Paulin : il la chargea de tous les crimes que ses calomniateurs lui avoient imputés : et pour confirmer la prétendue vérité des horreurs dont il l'accusoit, il lui montra cette pomme fatale, qu'il avoit fait apporter avec lui. L'innocence accablée est plus timide et trouve moins d'excuses que le crime lorsqu'il est confondu.

Eudoxe interdite n'envisagea rien qui pût la défendre. L'Empereur la quitta en fureur, et se livra depuis ce moment aux conseils pernicieux de ceux qui vouloient la perte de l'Impératrice et de Paulin.

Cependant Eudoxe sembloit avoir perdu l'usage de sa raison et de ses sens : elle resta quelque temps en cet état ; mais enfin rappelant son esprit, elle vit bien qu'il

falloit moins songer à ses malheurs qu'aux remèdes qu'elle y pouvoit apporter.

Il s'agissoit de guérir l'esprit de Théodose: et Eudoxe crut qu'un simple aveu de la vérité détruiroit des préventions qui ne pouvoient être que légèrement fondées. Quelqu'un lui apprit dans ce moment la manière dont Paulin, sans y penser, l'avoit perdue, et s'étoit perdu lui-même : elle reprit quelque espérance. Elle se persuada que malgré l'artifice de ses ennemis, elle pourroit faire entendre à l'Empereur, qu'une femme aussi criminelle qu'il la croyoit n'auroit point été capable d'une imprudence semblable à la sienne ; et qu'un homme aussi coupable qu'il soupçonnoit Paulin de l'être, ne se seroit point trahi d'une façon aussi grossière; enfin que le procédé de l'un et de l'autre étoit une preuve de leur innocence. Elle se rassura sur ces raisons, qu'elle pouvoit alléguer à Théodose, et fit un sacrifice à Dieu de la honte secrète d'être réduite à produire des vraisemblances pour servir de preuves à sa vertu.

Elle attendit dans cet esprit le moment qu'elle crut le plus propre pour aller trouver l'Empereur : mais à peine cet instant fut-il arrivé, que comme elle sortoit, une de ses femmes effrayée, lui vint apprendre que Théodose avoit ordonné la mort de Paulin, et que par son ordre il venoit d'être égorgé.

Quelle nouvelle pour la malheureuse Eudoxe! elle demeura immobile, et elle n'auroit pu dévorer ses larmes, si un des ministres de l'Empereur arrivant, ne lui eût remis un écrit de la part de ce prince.

Elle se hâta en tremblant de le lire : elle y trouva une défense de se montrer jamais à ses yeux, et un ordre de sortir de la cour et de Constantinople dès le lendemain, avec cette seule grace, qu'elle même pouvoit choisir le lieu de son exil.

Ce dernier coup de foudre acheva d'accabler Eudoxe. Elle vit bien que tout espoir lui étoit ôté, que ses ennemis l'emportoient, et qu'il falloit qu'elle cédât aux malheurs dont elle étoit opprimée. Elle rentra dans son appartement, et ayant congédié tout

son monde, elle passa la nuit dans des réflexions d'autant plus tristes, qu'elle en sentoit elle-même l'inutilité; elle ne pouvoit cependant s'empêcher de penser aux routes par où le ciel avoit semblé la vouloir conduire dans l'abyme des maux où elle se trouvoit.

Fille d'un philosophe, autant estimé par sa sagesse que par son savoir, elle s'étoit montrée digne de lui; l'injustice de ses frères l'avoit fait tomber dans la pauvreté; Pulchérie l'en avoit tirée, elle étoit montée sur le trône; et dans le temps, qu'elle pouvoit compter, en apparence, sur sa fortune, elle la voyoit renversée pour toujours: L'imposture triomphoit de son innocence, elle étoit la cause de la mort d'un homme juste, à qui l'estime et la reconnoissance devoient l'attacher: il falloit se séparer pour jamais d'un époux qu'elle aimoit; et pour comble de douleur elle se voyoit déshonorée dans tout l'univers, et chargée d'un opprobre, non-seulement sensible à une princesse aussi vertueuse qu'elle l'étoit,

mais qui même auroit suffi pour accabler une femme qui s'en seroit rendue digne par sa conduite.

Toutes les leçons de sagesse que donne la philosophie, tous les sentimens qu'Eudoxe y avoient puisés, n'étoient pas capables de calmer une ame en proie à tant de sujets de trouble. La seule morale chrétienne qui nous apprend à rompre les liens les plus forts, pour ne nous attacher qu'à Dieu, à aimer nos ennemis, à souffrir avec patience les injures et les calomnies, à être non-seulement humble, mais à chérir les humiliations; cette morale divine, enseignée et pratiquée par Jésus-Christ pouvoit seule donner des forces à l'Impératrice. Ce fut aussi aux pieds de ce Dieu crucifié qu'elle trouva du soulagement; ce fut en unissant ses douleurs aux siennes, qu'elle se sentit au-dessus d'elle-même; ses larmes se séchèrent; sa constance revint; elle adora le bras qui la frappoit; elle se soumit avec joie aux ordres de la Providence et de la fortune; elle se consacra à Dieu seul.

Ces sentimens la déterminèrent à choisir la Palestine pour le lieu de son exil. A peine le jour fut-il venu, qu'elle déclara sa résolution à ceux que l'Empereur avoit chargés de la voir; elle ne leur demanda pour toute grace que de l'assurer qu'elle partoit nnocente du crime dont il l'avoit soupçonnée; elle ajouta qu'elle devoit ce témoignage à la gloire de son époux, à la sienne propre, et à la mémoire de Paulin; qu'elle les prioit de dire à Théodose qu'il apprendroit qu'elle ne s'étoit perdue que par une légère indiscrétion : qu'elle lui remettoit le diadême dont il l'avoit honorée, qu'elle s'étoit toujours reconnue indigne de e porter; qu'elle rentroit, sans murmurer, dans l'état d'où il l'avoit tirée, et que malgré la haine qu'il sembloit avoir pour elle, elle conserveroit pour lui jusqu'à la mort, tout le respect et tout l'amour qu'elle lui devoit.

Elle distribua ensuite à ceux qui lui appartenoient les choses dont on lui avoit laissé la liberté de disposer. Toutes les

femmes qui avoient coutume de l'approcher vouloient la suivre; la cour étoit en pleurs, l'Empereur même alloit révoquer son arrêt, si les ennemis d'Eudoxe ne l'eussent obsédé; enfin après avoir choisi un petit nombre de domestiques, et consolé tous ceux qui venoient recevoir ses adieux, elle partit, et prit la route de Jérusalem.

Elle y établit son séjour; elle passa plusieurs années à visiter en différens temps les lieux saints; elle fonda des monastères, fit bâtir des églises, et partagea son temps entre l'étude de l'écriture et la pratique des œuvres de piété.

Elle composa plusieurs ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous; elle fit la vie de Jésus-Christ en vers, qu'elle tira toute entière des poëmes d'Homère, et que plusieurs auteurs citent comme un chef-d'œuvre d'esprit et d'application. Cependant son amour pour la lecture, et le desir peut-être immodéré, de pénétrer les matières les plus difficiles de notre religion, la jetèrent quelque temps dans l'erreur : elle se

remplit l'esprit des sentimens d'Eutichès, que l'église condamna comme hérétique. Mais si elle avoit de l'avidité de savoir, elle avoit de la docilité, et les conférences qu'elle eut avec l'abbé Enthynianius, et les lettres de Saint-Siméon, surnommé le Stilite, la retirèrent du précipice et la confirmèrent dans la vraie foi.

Cette chute lui servit à avancer encore plus dans le chemin de la perfection : elle se défia de ses lumières, et résolut de ne plus étudier que Jésus-Christ : elle l'imita dans sa vie active; elle visitoit les malades, servoit les pauvres, les secouroit, et trouvoit dans ce genre de vie la paix et la félicité que ne lui avoit pu procurer le premier trône de l'univers.

Tandis qu'elle jouissoit du vrai repos que Dieu seul peut donner, Théodose recevoit le prix de son injustice.

En proie à ses passions, ses ministres l'entretenoient dans l'oisiveté et dans la mollesse. Pulchérie avoit été reléguée aussi bien qu'Eudoxe : cependant l'empire qui

n'étoit plus gouverné que par des ames basses et intéressées, se vit bientôt livré à toutes sortes de maux. Les finances de l'Empereur furent épuisées, la guerre désola ses meilleures provinces, il perdit plusieurs batailles, l'hérésie d'Eutichès déchira l'église, Théodose soutint le parti de cet hérésiarque, enfin, l'Orient auroit succombé à tant de malheurs, si l'Empereur n'avoit rappelé Pulchérie, qui remit l'ordre et le calme dans l'empire, et fit chasser ou punir tous les flatteurs qui avoient empoisonné l'esprit de Théodose, ou qui s'étoient enrichis par la désolation de l'état.

Dès que cette princesse eut pourvu aux besoins les plus pressans, elle l'engagea à faire revenir Eudoxe. Théodose reconnut son erreur, et fit partir un exprès pour la rappeler : mais quelques jours après, son cheval s'étant abattu sous lui à la chasse, il mourut de sa blessure. Eudoxe reçut presque en même temps l'ordre de retourner à la cour, et la nouvelle de la mort de l'Empereur. Elle s'enferma dans un monastère qu'elle

avoit fondé ; et quoique Pulchérie la redemandât, elle persista à vouloir y finir sa vie. En effet après avoir passé plusieurs années dans des exercices continuels de religion, elle y mourut en odeur de sainteté, l'an de notre Seigneur quatre cent soixante, et le soixante-septième de son âge.

N'accusons point des dieux l'éternelle justice,
Le crime est tôt ou tard atteint par le supplice ;
Le Ciel se lasse enfin, et malgré leurs efforts,
On voit peu de tyrans descendre chez les morts,
Et franchir des enfers la rive redoutée,
Sans montrer à Pluton leur robe ensanglantée.

D***.

Le courage n'est pas dans une aveugle ardeur.
Souvent on craint du sort l'accablante lenteur,
Et l'effroi du péril fait qu'on s'y précipite ;
Le vrai courage est calme, et jamais furieux,
Il juge le péril, le mesure des yeux,
Le brave, s'il le faut, et s'il le peut, l'évite.

D***.

LE CHÊNE.

IDYLLE.

Orgueilleux enfant de la Terre,
Chêne superbe, audacieux,
Dont le front brûlé du Tonnerre,
Touche presque aux voûtes des Cieux,
Qui parois, nouveau Briarée,
Vouloir avec cent bras attaquer l'Empirée ;
Ecoute ton destin : bientôt tu périras,
Sur la terre tu tomberas.

Ton front humilié, fracassé de ta chute
A la fureur des vents ne sera plus en butte,
Et désormais insensible à leurs coups,
Ne bravera plus leur courroux.

Les oiseaux, habitans de ton épais feuillage,
Avec douleur s'envoleront ;
Les Nymphes qui le soir dansoient sous ton ombrage,
Sur ton désastre gémiront.

En revenant du pâturage,
Autour de tes débris les troupeaux bondiront,
Et les bergères chanteront

Les chants d'amour de leurs villages ;
Tandis qu'à leur tour quelques Sages
Sur tes rameaux brisés, assis, méditeront ;
Mais que ta vanité fut imprudente et folle !
Tu ne fléchiras point sous les coups d'un mortel,
Ni sous le feu sacré du Ciel,
Ni sous l'emportement d'Eole :
Un insecte invisible, un foible vermisseau,
Dans ta plus profonde racine,
En ce moment caché, médite ta ruine,
Et de ton vain orgueil il creuse le tombeau.

Telle est la nature des choses,
De grands effets produits par de petites causes,
Sont tes jeux favoris, inflexible Destin.

Voyez cet Empire Latin,
Qui de l'Univers fut le maître,
Lucrèce en mourant le fit naître ;
Au fond de l'Yemen, un Arabe inconnu
Paraît : l'Empire tremble, et son terme est venu ;
L'Univers le voit disparoître.

D***.

ANGOLE.

ANECDOTE.

J'avois juré de laisser là les Bêtes,
Dont quelquefois je fus l'historien ;
Trop d'embarras suit mes projets honnêtes :
Chaque Bourgeois sur son chat, sur son chien,
A pour le moins dix anecdotes prêtes,
Qu'il faut entendre et rimer mal ou bien.
Or ces messieurs produisent pour mémoire
Des contes plats qu'ils donnent pour charmans,
Des contes faux qu'ils pensent faire accroire :
Bref c'est toujours, toujours la même histoire,
Mêmes acteurs et mêmes dénouemens.
Oh ! passe encor lorsqu'une épître en prose,
D'un style aisé, poli, doux et badin,
Pareil au vôtre, aimable Caumartin,
Sait expliquer et demander la chose !
Vous la peignez tout en me l'écrivant,
Et Sévigné vous envieroit souvent
Ces mots heureux, ces piquantes tournures,
L'effet sur-tout de ces vives peintures,
Point recherché, mais que sans y penser,
L'esprit rencontre et le goût sait placer.

D'après ceci, vous sentez que sans peine
Je chanterai l'aventure certaine
De votre Angole : au Pinde on la verra
Vivre à jamais. Un cœur sensible et tendre
Rend immortel l'être qu'il consacra,
Son énergie est ce qui va surprendre
Tous mes lecteurs ; je me trompe en cela,
Angole est mère, et rien ne surprendra.

Certaine Chatte, aussi blanche que Cygne,
Par sa bonté, sa douceur, étoit digne
De ses destins ; ils étoient tissus d'or.
Sur l'édredon elle passe sa vie ;
On la nourrit (car elle vit encor),
Du plus pur lait, épaissi par la mie
D'un pain mollet ; la plus charmante main,
Une main douce et non moins blanche qu'elle,
Tenant l'ivoire, a soin tous les matins,
De sa toilette ; elle est proprette et belle,
A rendre foux tous les chats d'alentour.
Chaque matin ils lui faisoient la cour,
Et deux petits pressèrent sa mamelle.
On voudroit bien les conserver tous deux,
Mais la nourrice en seroit fatiguée ;
En vain biscuits, crêmes et jaunes d'œufs,
Tendre caresse en vain est prodiguée ;
La pauvre Angole, hélas ! ne peut nourrir

Qu'un seul Chatton ; son frère doit périr
Pour le salut de celui qui demeure
Et de la mère, on donne tout à l'heure
L'ordre fatal (jugez s'il dût coûter !) ;
Certain laquais est chargé d'emporter
Le plus petit. Il l'enlève à sa mère,
Et le bourreau va tout droit le jeter,
Non dans la cour, non point dans la rivière,
Mais.... dans le puits.... La Chatte sur ses pas
Marchoit, lorgnoit, et ne miauloit pas;
Heureusement témoin de cette affaire,
Le poil dressé, l'œil rouge de colère,
A sa maîtresse elle revient soudain,
Tournant, virant, criant comme un lutin,
Sollicitant qu'on l'accompagne. — Enfin
Chacun se lève : on veut voir.... Elle vole
Auprès du puits. Comme elle se désole!
Que ses regards parlent éloquemment !
Eh bien ! eh bien ! que veux-tu, chère Angole,
Dit sa maîtresse, on croiroit qu'elle entend.
Sur la margelle elle saute, et fixant (1)
Là-bas dans l'eau son fils qui crie et nage,
Son désespoir, sublime en son langage,

---

(1) Il faudroit : et fixant ses regards sur son fils.

Semble vous dire : ô ciel ! sauvez mon fils !
Venez, voyez !... Le mystère est compris ;
On fait descendre un seau ; la Chatte à peine
A vu que l'on prend ce parti, que d'un saut
Elle s'y place et descend, et ramène
Le malheureux en triomphe là-haut,
Moitié noyé ; là ses dents le saisirent
Tout doucement : elle s'enfuit bientôt
Vers son ménage, où ses caresses firent
Qu'il fut sauvé, puis alaité, choyé
Dans la maison, presqu'autant que sa mère.
(L'amour souvent naquit de la pitié.)
On le nourrit avec Minet, son frère,
L'art y pourvoit, guidé par l'amitié.
L'onde du puits demeura saine et claire,
Et le laquais, sûr d'être renvoyé
Pour son horreur, confus, humilié,
Fit son paquet, et partit pour la guerre.

Béranger,

Inspecteur de l'Académie de Lyon.

LA BOUCHE PLEINE.

FABLE.

Demande-t-on la bouche pleine?
Disoit ma femme à son marmot.
Fi! qu'il est laid; fi! qu'il est sot.
Il n'aura plus rien pour sa peine.
Le marmot de pleurer, non qu'il eût appétit;
Mais (1) il étoit à table, et c'étoit-là son centre,
Mais il étoit de ceux dont le proverbe dit:
« Tes yeux sont plus grands que ton ventre ».
Ambitieux! ambitieux!
Vous qui, comblés des dons de la fortune,
La poursuivez encor d'une plainte importune,
C'est ainsi que sont faits vos yeux:
A de nouveaux honneurs vous parvenez à peine,
Qu'à des honneurs nouveaux déjà vous prétendez;
Un peu plus de raison, enfans, vous l'entendez,
Demande-t-on la bouche pleine?

ARNAULT.

---

(1) Quelques journaux en rapportant cette Fable ont mis: CAR *il étoit à table*, etc. C'est visiblement une erreur; et, en outre, la répétition du *mais* donne ici de la force au tableau: *Mais il étoit à table, mais il étoit de ceux*, etc. etc.... voilà un vrai gourmand. Nous nous fesons un devoir de signaler cette faute, copiée dans quelques recueils, d'où elle se propageroit peut-être sans que l'auteur en eût connoissance.

PRÉSENCE D'ESPRIT

D'UNE DAME DE MARSEILLE AGÉE DE 20 ANS.

La foi la sauve.

Il y a huit jours que trouvant le temps beau, j'en profitai pour aller à ma campagne; arrivant au bas de la montagne, je descendis pour faire ce trajet à pied, et pour laisser prendre haleine à mes chevaux. Je n'avois avec moi que deux femmes; la première est ma bonne, l'autre est ma seconde femme de chambre. Mais comme la première marche difficilement, je l'engageai à rester avec les autres domestiques, je les laissai, et je pris ma course vers le haut de la montagne.

Pour faire ces petits et fréquens voyages, je suis toujours vêtue en homme. Me voilà donc au haut de cette montagne; après l'avoir quitté, on trouve une grande allée, au bout de laquelle est un petit bois taillis et une remise; en approchant de ce bois, un chien-loup, que j'avois avec moi, me

quitte et entre dans le bord d'un fossé qu'il faut franchir pour entrer dans le taillis. Là il paroît surpris.... il commence à grogner, et me regardant, il semble m'avertir qu'il y a du danger pour moi.... J'avançai deux pas.... quelle fut ma surprise de voir un homme couvert de haillons, un gros bâton à la main, et franchissant le fossé pour venir droit à moi.... Sa figure étoit have, et il avoit une barbe énorme....

Jeune homme, me dit-il, que fais-tu là à me regarder...—Je ne te regarde pas, mais j'attends mon chien. A l'instant il m'arrête le bras, et sans aucun compliment, il me demande la bourse ou la vie. A cette manière douce d'entrer en conversation, je reculai, et pour cette fois j'eus peur tout de bon; mais en garçon bien né, je n'en fis rien paroître; je n'en regardois pas moins du coin de l'œil, si mes gens ne venoient pas : hélas, je ne vis rien, il fallut donc me résoudre à m'accommoder de ma rencontre.... N'êtes-vous pas aussi embarrassé que moi, pour savoir comment

un petit garçon de quinze ans, un petit garçon bien délicat, et sur-tout très-efféminé va se tirer d'affaire? je vais vous l'apprendre.... J'ai été comme toutes les demoiselles, élevée au couvent; à onze ans, je remportai le prix de sagesse, et ce prix est un fort beau crucifix d'argent que je porte toujours sur moi : j'ai beaucoup de foi, et cette foi m'a sauvée; vous allez en juger. Ce misérable réitère sa demande; je lui réponds que je ne donne jamais rien aux gens qui s'y prennent de la sorte, et j'ajoute, je te conseille de te retirer parce que mes gens qui ne sont pas éloignés, vont t'apprendre à ne pas arrêter les passans sur le grand chemin.... J'eus tort..... je m'aperçus qu'il mettoit une main dans sa poche, et dès lors je me crus perdue.... Comme je lui vis un pistolet à la main, je lui dis... arrête,... scélérat, et apprends que je suis femme; mais je te déclare en même temps, que la mort n'a rien qui m'épouvante... permets seulement avant de mourir, que je dévoue mes derniers instans à l'Etre

suprême qui voit tout et entend tout! après cette courte prière, je tire de ma poche le crucifix dont j'ai parlé. C'est devant cette image céleste, continuai-je qu'il faut que tu m'arraches une vie dont à peine je commence à jouir.... A ces mots, le malheureux recule.... me regarde et palit. Encouragée à cette vue, je m'approche de lui, et lui présente mon cœur: — frappe donc, homme vil et sans foi.... Mais c'est sur Dieu même qu'il faut que tes coups se portent avant de m'atteindre, car il ne sortira pas de cette place.... J'attendois sa réponse, les yeux fixés au ciel, et la tête tournée du côté opposé à celui d'où je croyois recevoir le coup; mais quelle fut ma surprise de le voir tomber à mes genoux, les mains jointes, et de m'entendre demander la vie par le même homme qui vouloit me l'ôter un moment auparavant. Relève-toi, lui dis-je, en lui tendant une main tremblante encore du danger que j'avois couru! ce n'est pas devant moi qu'il faut te prosterner.... Le voilà celui à qui tu dois toutes

tes adorations.... Hélas ! le malheureux n'en avoit plus la force.... Ecrasé sous le poids de son forfait, il baisse la tête, et bientôt des larmes inondent son visage défiguré par le sentiment de son crime.... il se tait et tombe à terre. La pitié alors s'empare de moi, je mêle mes pleurs aux siennes, et me trouve forcée de le plaindre; après un instant de silence, je l'interroge, il s'ouvre à moi, et je deviens sa protectrice.

Je ne vous rendrai pas tout ce qu'il m'a dit.... Je ne puis que vous apprendre qu'il est malheureux et sans l'avoir mérité. Il est père de cinq enfans, et il est bon père j'en suis sûre.... Il ne sera plus criminel, parce qu'il n'étoit pas fait pour l'être. Je suis riche, jeune, et j'ai un cœur sensible; c'est vous dire qu'il doit me rester assez de temps pour lui faire tout le bien qui sera en mon pouvoir.

S'il n'eût été que pauvre il m'auroit attendrie,
Il étoit malheureux, je devins son amie.

De Gérando.

LE RUISSEAU ET LA MONTAGNE.

FABLE.

Un ruisseau serpentoit dans le creux d'un vallon,
Mais si chétif qu'on ignoroit son nom.
Monsieur Lacroix, dans sa Géographie,
N'eût pas daigné nous en dire deux mots.
Heureusement on peut, dans cette vie,
Exister sans être un héros;
Et le ruisseau dans la prairie
Jouant avec les roseaux,
Laissoit à petit bruit aller ses petits flots;
Chemin faisant, cependant il arrive
Au pied d'un mont ambitieux
Qui ferme le vallon. Le ruisseau, de son mieux,
Eparpillant son onde fugitive,
Cherche un passage, étend ses bras,
Rôde et fouille. « On ne passe pas »,
Lui crie une voix de tonnerre.
C'est la montagne qui parloit,
Et montagne de Suisse. (Au style on le connoît.)
Le ruisseau vainement s'abaisse à la prière,
Et fait valoir sa parenté
Comme issu d'un rocher qui n'est pas écarté.
La montagne étoit dure et fière,
Et pour un malotru ne se dérangea pas.
Celui-ci faisoit rage; et puis quand il fut las,

Comme un autre, il prit patience.
La chose tourna bien. Chaque jour, en effet,
Sans pouvoir échapper, l'onde s'accumuloit.
Recevant plus qu'il ne dépense,
Chose assez rare au bon pays de France,
Le ruisseau s'enrichit, mais il y met le temps.
D'abord c'est une mare obscure et solitaire,
Puis un marais, qui couvre maints arpens :
Or, en si beau chemin on ne s'arrête guère;
De marais le ruisseau devient donc un étang,
Puis enfin un lac magnifique,
Glorieux rival du Léman,
Il nourrit de poissons toute une république,
De la montagne altière ose battre le flanc,
Et compte ses vaisseaux, ses ports et ses tempêtes.

Un obstacle est quelquefois bon,
S'en plaindre c'est sottise, en profiter raison.
Eugène et mon ruisseau lui durent leurs conquêtes;
Plus d'un homme excellent, que son siècle plaça
Aux belles pages de l'histoire,
Sans l'affront qui l'irrita,
Eût méconnu sa force et végété sans gloire (1).

---

(1) Cette fable, dont la manière est si originale, est de M. *Lemontey*, auteur de *Raison et Folie*; nous aurions bien donné quelques-uns des Contes charmans que renferme ce livre; mais ils sont trop connus. Malheureusement M. Lemontey paroît ne plus vouloir s'occuper de la foule des lecteurs qui auroient tant de plaisir à s'occuper de lui.

HISTOIRE
DE TURELLI ET DE SA FEMME.

Sous le règne de l'Empereur Frédéric, les chrétiens, animés d'un saint zèle, résolurent de s'assembler pour conquérir la Palestine, et pour laver dans le sang des infidèles l'opprobre que les lieux saints souffroient depuis si long-temps.

L'étendard de la croix fut arboré, et les enfans de Jésus-Christ s'assemblèrent en foule sous ce drapeau. Les nouvelles de leur dessein passèrent bientôt d'Europe en Asie, et Saladin, Soudan d'Egypte, se prépara à une vigoureuse résistance. Il ne se contenta pas d'ordonner qu'on levât des troupes dans tout son Empire, il voulut voir par lui-même quelles pouvoient être les forces des chrétiens : et comme il ne devoit être attaqué que deux ans après, il partit de Babylone, déguisé et suivi seulement de quatre de ses confidens, et de peu de do-

mestiques, pour visiter l'Allemagne et l'Italie. Il s'embarqua à Alexandrie, arriva à Venise, vint à Rome, à Naples, et parcourut toute la Lombardie, passant pour un marchand de l'île de Chypre.

Un jour qu'il alloit de Milan à Pavie, s'étant égaré avec sa troupe, il rencontra un gentilhomme d'Istrie, nommé Antoine Turelli, qui chassoit aux oiseaux, près d'une maison qu'il avoit en ces quartiers. Antoine Turelli, étoit un de ces hommes simples et selon le cœur de Dieu, qui ne connoissoit d'autre occupation que ses devoirs et les plaisirs innocens que la chasse lui pouvoit offrir. Il avoit une femme digne de lui; elle étoit belle et vertueuse sans le savoir, elle aimoit Dieu par-dessus toutes choses, et son mari et ses enfans, plus qu'elle-même.

Saladin ayant aperçu Turelli s'approcha, et lui demanda en latin la route de Pavie. Notre gentilhomme connoissant que ceux qu'il voyoit étoient étrangers, fut ravi de trouver une occasion d'exercer l'hospitalité

envers eux. Il répondit au Soudan qu'il y avoit encore loin de là à l'endroit où ils vouloient aller; que la nuit s'approchoit, qu'une troupe de bandits infestoient depuis peu toute la province, et qu'il les prioit d'accepter sa maison et ses services pour cette nuit. Le Soudan le remercia, mais il s'opiniâtra à aller à Pavie, ou au moins à l'hôtellerie la plus prochaine. Turelli voyant sa résolution, lui dit qu'il alloit lui donner quelqu'un pour leur servir de guide, et commanda en secret au domestique qu'il chargea de ce soin, d'égarer pendant quelque temps ces étrangers, et de les ramener à sa maison. Il s'y en retourna sur l'heure, et fit préparer tout ce qu'il falloit pour les bien recevoir. Le domestique exécuta l'ordre de son maître, et Saladin et sa suite furent bien étonnés, quand, se trouvant à la porte d'une maison qu'ils prenoient pour une hôtellerie, ils virent Turelli qui venoit les recevoir.

Ils se dirent de part et d'autre tout ce qu'inspire la politesse en semblable

occasion. Le Soudan et ceux de sa suite furent logés commodément : on soupa, et Turelli demanda à ses hôtes qui ils étoient, et s'il ne pouvoit leur être utile en rien. Saladin lui répondit qu'ils étoient des marchands de l'île de Chypre, que quelques affaires les appeloient en Allemagne, et qu'ils avoient été bien aises de voir l'Italie en passant. Turelli ne leur dit rien de plus; mais il crut voir à leur air et à leurs manières, qu'ils vouloient être inconnus et qu'ils étoient d'un rang au-dessus de celui qu'ils se donnoient. Il leur dit qu'il devoit aller le lendemain à Pavie, qu'il les y accompagneroit, et qu'il les conduiroit dans une hôtellerie où ils seroient mieux reçus qu'ils ne l'avoient été chez lui. Après les remercîmens ordinaires chacun se retira dans l'appartement qu'on lui avoit préparé. Cependant Turelli fit partir un valet avec ordre de dire à sa femme, qui étoit dans sa maison de Pavie, de faire apprêter un somptueux repas, et d'y inviter la noblesse de la ville, parce

qu'il avoit de ses amis à lui mener le lendemain.

Ses ordres furent suivis, et le Soudan étant parti avec sa troupe et Turelli dès le point du jour, ils arrivèrent de bonne heure à Pavie, et descendirent dans la maison de notre gentilhomme, où ses amis l'attendoient, et où ils furent reçus avec toute la magnificence qu'ils auroient pu attendre si on les avoit connus. Cela donna quelque peu à penser au Soudan; mais enfin ne pouvant croire que l'on pût savoir qui ils étoient, il se plaignit seulement à Turelli des honnêtetés dont il le combloit; après le repas, les amis de Turelli s'étant retirés, il conduisit les étrangers dans un autre appartement, où il fit venir sa femme et deux petits garçons qu'il avoit, pour les saluer.

Tant de faveur embarrassoit le Soudan: il étoit généreux, il auroit voulu donner à Turelli des marques de sa reconnoissance, mais il ne pouvoit le faire sans donner à penser qu'il n'étoit point ce qu'il se disoit

être; ainsi il se contenta de marquer la confusion où il étoit, et de promettre que dès qu'il seroit de retour en l'île de Chypre, il s'acquitteroit de toutes les obligations qu'il avoit au seigneur Turelli. La conversation dura quelque temps sur des matières indifférentes; elle tomba ensuite sur les grands préparatifs de guerre que faisoient les chrétiens pour conquérir la Terre-Sainte. Turelli dit aux étrangers qu'il espéroit être du nombre des croisés, à quoi Saladin répondit que si tous les gentilshommes chrétiens étoient tels que Turelli, et que le Soudan en fût instruit, il ne doutoit point qu'il ne leur cédât tout ce qu'ils demanderoient en son pays. Après des complimens réciproques, la femme de Turelli fit apporter cinq vestes très riches, qu'elle présenta aux étrangers, en les priant de se souvenir d'elle et de les accepter. Saladin les reçut avec toutes les marques de gratitude que l'on peut concevoir, et étant monté à cheval avec sa troupe, il prit congé de Turelli et de sa femme, se pro-

posant que dès qu'il seroit à Babylone, il reconnoitroit en roi les biens qu'il venoit de recevoir. Turelli l'accompagna quelque temps hors de la ville, après quoi le Soudan et sa suite l'ayant embrassé, ils lui promirent de lui faire savoir de leurs nouvelles, dès qu'ils en auroient la commodité.

Toutes nos actions empruntent leur mérite de nos motifs; et ce que l'on fait pour Dieu, est tôt ou tard récompensé. Nous allons en voir la preuve dans ce qui va arriver à Turelli.

Les apprêts de guerre pour la croisade se faisoient avec toute la diligence possible; Saladin en fut témoin : il parcourut plusieurs provinces, et retourna à Babylone se disposer à se défendre contre de si puissans ennemis. Enfin le temps arriva, où tous les croisés se réunirent et s'embarquèrent. Turelli voulut être de ce nombre; les larmes de sa femme, la tendresse qu'il avoit pour ses deux enfans ne l'arrêtèrent point, sa piété l'emporta sur toutes les considérations humaines. Il chargea l'abbé

de Saint-Pierre de Pavie, oncle de sa femme, de quelques affaires particulières, et le jour étant venu, sa femme le pria de recevoir d'elle une bague qu'elle lui donna, en mettant une pareille à son doigt, et le conjurant de ne point l'oublier, et de hâter son retour.

Turelli partit, et s'embarqua à Gènes avec la plupart des croisés, ils se trouvèrent tous à Alexandrie ; et sous l'étendard de la croix, ils firent d'abord des conquêtes que toutes les forces du Soudan ne purent arrêter.

Mais les jugemens de Dieu sont impénétrables : ces premiers succès furent bientôt suivis de toutes sortes de malheurs ; la désunion se mit parmi les chefs des croisés; chacun eut sa propre gloire en vue, et non celle du ciel ; et soit que Dieu voulût punir les chrétiens de n'avoir que leur ambition pour objet, soit qu'après avoir fait connoître aux infidèles qu'il étoit le Dieu des combats, il voulût les instruire plus utilement par la patience et la fermeté de ses

enfans, l'armée des croisés fut dissipée. La peste en emporta la plus grande partie, et le reste, sans avoir l'honneur de combattre, tomba entre les mains du Soudan.

Turelli fut un des prisonniers. On le conduisit à Babylone, chargé de fers. Il y passa deux ans dans la dernière pauvreté, et ce qui l'accabloit encore davantage, c'étoit de ne pouvoir faire savoir à sa femme l'état où il étoit.

Pendant ce long temps d'affliction, Turelli ne perdit point la confiance qu'il avoit en Dieu; les promesses ni les menaces ne le purent faire renoncer à la vraie foi; il confessa toujours constamment Jésus-christ, il encouragea les compagnons de son infortune, et convertit un grand nombre d'infidèles par ses leçons, et par son exemple.

Enfin, quelqu'un lui ayant demandé quelle étoit son occupation en Europe, il répondit qu'il avoit été excellent chasseur, et que sur-tout il avoit un talent particulier pour dresser des oiseaux de proie : cela fut

rapporté à Saladin qui ordonna qu'on le fit venir. Le malheureux Turelli fut tiré des cachots et présenté au Soudan, aux pieds duquel il se prosterna, selon la coutume du pays. Saladin le fit relever, et ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il fut saisi d'un trouble secret, se rappelant les traits de celui qui l'avoit si bien reçu, il y avoit quatre ans en Italie. « Chrétien, lui dit-il, « d'où es-tu? d'Istrie, répondit Turelli, « qui n'osoit lever les yeux sur le Soudan, « mais Pavie a toujours été ma demeure. « Es-tu marié, poursuivit Saladin? je le « suis, seigneur, dit Turelli, si Dieu ne m'a « ôté une femme que j'aimois plus que moi-« même. Et as-tu des enfans? continua le « Soudan. Deux garçons que j'ai laissés « encore enfans, dit Turelli. » Les larmes de Saladin commençoient à le trahir, et si Turelli avoit osé le regarder, il l'auroit reconnu, mais enfin le Soudan renfermant sa joie, lui dit : « Je te connois, chrétien, « tu as reçu chez toi il y a quatre ans, des « marchands Cypriens qui voyageoient en

« Europe. Cela est vrai, seigneur, répondit « Turelli : mais sais-tu qui tu as reçu, « continua le Soudan? ils m'ont dit qu'ils « étoient marchands, répliqua Turelli. Je « veux te faire voir qui ils étoient, ajouta « Saladin : demeure, et tu vas être payé « d'avoir servi des inconnus. » Le Soudan sortit en achevant ces mots, et laissa Turelli en doute si on lui faisoit un crime de la piété qu'il avoit exercée envers ces étrangers, ou si en effet le Soudan vouloit l'en récompenser. Mais son trouble augmenta quelque temps après, quand il vit Saladin rentrer avec quatre des principaux seigneurs de sa cour, et quand il lui dit : regarde ces vestes que nous portons! les connois-tu? « J'ai « quelque idée, répondit Turelli, que ma « femme en donna par mon ordre, de pa- « reilles à ces marchands Cypriens. » Alors le Soudan ne pouvant plus se contenir, se jetta au cou de Turelli. « Quoi, dit-il, « Turelli ne me reconnoit point? il ne se « souvient plus de ceux qu'il a reçus avec « tant de générosité? c'est moi, ce sont

« ceux que tu vois avec moi, que tu as obligés
« il y a quatre ans. Grace au Dieu du ciel,
« je puis t'en marquer ma reconnoissance.
« Que Turelli ne soit plus regardé comme
« esclave ; qu'il soit le premier dans l'Egypte
« après le Soudan, puisqu'il a été son
« bienfaiteur. »

Pendant ces paroles, les larmes de Saladin couloient en abondance, et Turelli ne pouvoit revenir de sa surprise. Le Soudan l'accabla de caresses, lui donna un appartement dans son palais, et le fit honorer comme lui-même par toute sa Cour.

Tandis que ces choses se passoient en Egypte, la femme de Turelli étoit accablée à Pavie de toutes sortes de chagrins. Elle avoit passé la première année depuis le départ de son mari, espérant toujours avoir de ses nouvelles : elle avoit appris dans la suite tous les malheurs qui étoient arrivés à l'armée chrétienne ; et pour comble d'affliction, un certain Turelli de Provence ayant été tué, on ne manqua pas de lui dire que son mari étoit mort. Il se trouva même



« Que Turelli ne soit plus regardé comme esclave; qu'il soit le premier dans l'Egypte après le Soudan, puisqu'il a été son bienfaiteur. »



des gens, au retour des croisés, qui ajoutèrent qu'ils l'avoient vu mourir. Ainsi sa triste épouse qui avoit tâché d'en douter jusques alors, fut contrainte de se rendre aux témoignages de tant de personnes, et s'abandonna toute entière à sa douleur. Elle la supporta néanmoins en chrétienne, passant la première année de son prétendu veuvage à prier et à faire prier pour son époux, et à redoubler les soins qu'elle avoit pris jusqu'alors pour l'éducation de ses enfans.

Depuis ce temps elle fut sollicitée par toute sa famille de se remarier. Sa vertu et sa sagesse la faisoient rechercher de plusieurs gentilshommes du Milanèz : mais elle les refusa constamment. Enfin la quatrième année depuis l'absence de Turelli, un comte de Bondelli, l'un des plus riches seigneurs de Toscane, la demanda. C'étoit un vieillard très-renommé par sa naissance, son mérite et ses grands biens ; et la famille de la femme de Turelli la vouloit contraindre à ce mariage. Elle feignit d'y consentir pour

se sauver de la persécution de ses parens : et comme ce seigneur fut nommé à une ambassade en France, le mariage fut arrêté pour six mois après.

Telle étoit la situation de la femme de Turelli, tandis que ce gentilhomme plus heureux en apparence, jouissoit à Babylone de la faveur du roi d'Egypte.

Cependant au milieu de tous les biens dont il étoit comblé par le Soudan, le souvenir de sa famille et de sa patrie, mêloit toujours quelque amertume à sa joie. Saladin s'en aperçut : Turelli lui avoua ses sentimens ; et le Soudan après l'avoir gardé le plus qu'il put, ne voulut point que son amitié lui fût à charge. Il fit équiper un vaisseau, qu'il chargea des richesses les plus précieuses de l'Egypte ; et après avoir accompagné avec toute sa cour Turelli, jusqu'au lieu de son embarquement, il lui donna le vaisseau et tout ce qu'il contenoit, lui fit remettre une somme prodigieuse d'argent, et relâcha à sa prière, quatre cents esclaves chrétiens qu'il fit embarquer sur

son bord. Le moment du départ étant venu, le Soudan vint jusques sur le rivage. Là il embrassa Turelli, le priant de lui écrire, et lui promettant qu'il ne seroit pas longtemps sans lui donner de ses nouvelles. Il y eut des larmes répandues de part et d'autre; enfin Turelli monta dans le vaisseau, qui mit bientôt à la voile, et prit la route d'Italie.

Turelli comblé de biens s'approchoit de sa patrie, dans le temps que sa femme étoit au comble de ses malheurs, et que le Comte de retour en France, pressoit la conclusion de son mariage.

La goutte l'avoit retenu dans une de ses terres; mais il avoit envoyé son frère à Pavie pour conclure toutes choses, et lui amener sa nouvelle épouse. Le frère avoit agi avec tant de chaleur, que les articles devoient être signés le lendemain, et que les parens de la nouvelle épouse étoient engagés à la lui remettre le jour d'après.

La prétendue veuve de Turelli vit bien qu'il n'y avoit plus à balancer. Elle prit sa

dernière résolution : elle dit à son oncle l'abbé de Saint-Pierre, qu'ayant perdu dans son mari tout ce qu'elle pouvoit aimer au monde, elle étoit résolue d'y renoncer. Qu'elle lui amèneroit le lendemain ses deux fils, afin qu'il en prît soin, et qu'elle se retireroit dans un monastère de religieuses de l'ordre de Saint-François, où elle étoit résolue de se consacrer à Dieu.

Son oncle ne désapprouva point son dessein ; mais de crainte que sa famille ne le pénétrât et n'y mît obstacle, il lui conseilla de se trouver au festin que le frère du Comte devoit lui donner le lendemain, après quoi il se chargeoit de la conduire lui-même dans le couvent qu'elle avoit choisi.

Ces mesures prises, elle s'en retourna chez elle moins affligée qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. Il ne lui restoit qu'un sujet de douleur, qui étoit celui de se séparer de ses deux enfans. Elle en fit un sacrifice à Dieu, et passa toute la nuit en prières, le conjurant de bénir sa résolution.

Dieu l'exauça bien différemment de ce

qu'elle avoit souhaité, le bâtiment qui conduisoit Turelli étoit arrivé, il y avoit huit jours à Gênes : il l'avoit fait rester en rade, et étoit parti avec trois gentilshommes chrétiens de ceux que le Soudan avoit tirés de captivité, vêtus tous quatre à la levantine ; et ayant fait diligence ils arrivèrent cette même nuit auprès de Pavie, ou Turelli vouloit s'informer de l'état de sa famille, avant que de se faire connoître pour ce qu'il étoit.

Dès que le jour eut commencé à paroître, on ouvrit les portes de la ville, et Turelli y entra avec ceux qui l'accompagnoient et alla à l'abbaye de Saint-Pierre ; il demanda à parler à l'abbé, qui le vit sans le reconnoître : ses habits, et sa barbe qu'il avoit laissé croître depuis quatre ans, le déguisant tout-à-fait. L'abbé pensa tomber de frayeur, quand Turelli se fut nommé. Il le croyoit mort, et avoit célébré son anniversaire il n'y avoit pas long-temps. Cependant il démêla ses traits peu à peu, le reconnut, l'embrassa, lui conta tout ce

qui s'étoit passé depuis son départ, et le parti que sa femme devoit prendre ce même jour. Il est aisé de concevoir la joie de Turelli, qui à son tour, fit le récit de ses aventures. L'abbé le vouloit mener à sa maison, mais Turelli fut bien aise d'être témoin de la constance de sa femme, et pria l'abbé de ne le point découvrir, et de faire en sorte qu'il assistât au festin, après lequel les articles du nouveau mariage devoient être signés. L'abbé y consentit, et promit de l'y conduire avec les gentilshommes qui l'accompagnoient.

En effet, il fit prier le frère du comte, qui avoit autrefois été des amis de Turelli, de permettre qu'il menât avec lui dans sa maison, quatre seigneurs que le Soudan d'Egypte envoyoit en Europe pour des affaires importantes ; et l'heure venue, chacun s'y rendit dans des pensées bien peu semblables : la prétendue mariée, dans le dessein de remettre ses fils entre les mains de l'abbé de Saint-Pierre, et de se retirer dans un couvent. Le frère et les amis du

Comte dans l'intention de conclure et de signer le contrat; et l'Abbé, Turelli et sa suite pour faire recouvrer à la prétendue veuve son véritable mari.

Turelli vit entrer sa femme parée de ses plus riches habits, mais la douleur peinte sur le visage. La compassion et la joie qu'il ressentit, l'obligèrent à se retirer quelque temps pour cacher ses larmes; mais l'affliction de son épouse augmenta bien davantage, lorsque son oncle, l'ayant tirée en particulier, lui dit qu'il n'étoit plus temps de songer à se faire religieuse, que Dieu le lui défendoit, et qu'il falloit qu'elle eût un mari. Elle crut que l'abbé l'avoit trahie, et que tout conspiroit contre elle. Cependant on se mit à table; Turelli, sa suite et l'abbé voulurent être à une table particulière, ou quelques autres se joignirent à eux. La femme de Turelli, ses enfans, le frère du comte, les parens des deux côtés, et quelques conviés en occupoient une autre. Le repas fut somptueux, mais on peut juger du triste état dans le-

quel étoit la femme de Turelli. Enfin vers la fin du repas Turelli fit entendre que selon la coutume du Levant, celle que l'on alloit marier devoit envoyer aux étrangers une coupe pleine de vin, et que l'étranger après l'avoir bue, et lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités, devoit en remettre pour elle. Cette nouvelle cérémonie réjouit tous les conviés. L'épouse de Turelli y satisfit de la moins mauvaise grace qu'elle put; Turelli la salua avec la coupe; et après avoir remis du vin en petite quantité, il y glissa adroitement la bague qu'elle lui avoit donnée à son départ. La coupe lui fut reportée; mais quelle fut sa surprise, quand ayant à peine mouillé ses lèvres, elle vit un anneau qu'elle connoissoit? elle le tira effrayée, le confronta avec le pareil qu'elle avoit toujours porté, et tournant la tête du côté de celui qui lui avoit renvoyé la coupe, et le regardant avec attention et avec avidité, elle se leva précipitamment de table, et s'alla jeter à son cou en faisant un grand cri.

L'assemblée étonnée se leva comme elle ; mais la surprise de tout le monde fut bien plus grande, quand on la vit tomber presqu'à demi morte sur un fauteuil, serrant la main de celui qu'elle venoit d'embrasser, et laissant voir quelques larmes qui tomboient doucement de ses yeux. On la fit revenir à elle ; et Turelli en se faisant connoître, tira tout le monde de son premier étonnement, et le jeta dans un autre encore plus grand. Il raconta en peu de mots comment Dieu avoit permis son retour, et comment un Turelli Provençal ayant été tué dans l'armée, avoit donné lieu à l'erreur dans laquelle ils étoient tombés : Turelli embrassa ensuite ses enfans. Toute la compagnie, jusqu'au frère du Comte, lui marqua sa joie. On ramena Turelli et sa femme en pompe dans leur maison, où ils reçurent les complimens de toute la ville. Quelques jours après, Turelli fit venir les richesses que lui avoit données le Soudan, qui lui en envoya de plus grandes dans la suite, ne pouvant se lasser de récompenser celui

qui l'avoit autrefois si généreusement reçu ; et Dieu faisant connoître qu'il n'abandonne jamais ceux qui le servent fidèlement, et qu'il paie souvent dès cette vie les moindres actions que l'on fait pour lui.

O de l'impiété aveuglement profond !
Où le conduit, hélas ! sa funeste démence !
Elle creuse à ses pieds un abîme sans fond,
Et dans ce gouffre enfin tombe sans espérance.

D***.

Voltaire dit en vain à mon ame étonnée :
« La Patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée. »
Qu'avec plus de raison je lui dis à mon tour :
L'ame s'enchaîne aux lieux où l'on reçut le jour.

D***.

LA FIDÉLITÉ MAL RÉCOMPENSÉE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

O bon Muphti, barbet fidèle,
Et si digne d'un meilleur sort!
Peut-être on donnera des larmes à ta mort,
Lorsqu'on lira ta fin cruelle!

Mondor avoit un chien qu'on appeloit Muphti,
Et l'aimoit tendrement, du moins il le faut croire,
Eh! qui ne l'eût aimé! Vif, caressant, poli,
Fidèle... Qu'on en juge, hélas! par cette histoire.

Un jour, de grand matin, Mondor
Pour recevoir certaine somme d'or
Qu'on lui devoit à la campagne,
Monte à cheval, et Muphti l'accompagne.
Devant Muphti l'on compte et recompte l'argent;
E le barbet intelligent
Voyant, remarquant bien le plaisir de son maître,
Tout joyeux de sa joie, en fait beaucoup paroître.
Le malheureux est encore le témoin,
Que Mondor dans un sac enferme avec grand soin
Et remporte avec lui cette somme maudite.
Cependant il repart; le chien vole à sa suite;

Son maître lui parle, et Muphti
Tout hors de lui-même ravi,
Va, vient, revient, court et s'agite,
Il semble qu'il le félicite;
Il saute, il jappe autour de lui.
Mondor est obligé de mettre pied à terre
Une heure après. Au tronc d'un alisier voisin
Attachant son cheval, il se glisse derrière
L'épaisseur d'un aubépin;
Mais n'oublions pas de dire
Qu'il eut la précaution
De poser son argent tout auprès du buisson.
Quelques momens après notre homme se retire:
Voilà le cheval délié;
Il monte, il part; l'argent, m'allez-vous dire,
Que devient-il? l'argent est oublié.
Fatal oubli! combien Mondor va le maudire!
Mais ne prévenons rien. Muphti qui l'observoit,
Muphti qui, pas à pas en tous lieux le suivoit,
Voit la distraction, court soudain vers la haie,
Aboie à cris aigus, gémit, même il essaie
D'emporter, de traîner le sac avec ses dents.
Las! il étoit trop lourd; il revole à son maître,
Jappant, jappant pour lui faire connoître
L'importance, l'objet de ses soins vigilans;
Tout son poil se hérisse, et ses yeux sont parlans,

Il mord son étrier, saute après sa houssine,
Il s'accroche à sa botte, à ses habits flottans,
Et son maître toujours le repousse et chemine.
Muphti s'étonne alors qu'on ne l'écoute pas;
Il crie, aboie à toute outrance,
Il veut empêcher qu'on n'avance;
Mais il y perd son temps, et ses cris et ses pas.
Le dépit enfin le transporte,
Et dans le zèle qui l'emporte,
Il mord le bucéphale en cinq ou six endroits.
Certes, Mondor à cette fois
Ouvre les yeux; et plein d'inquiétude
Croit son chien enragé (car dans certains esprits)
Le plus léger soupçon se change en certitude.
Ce caractère, à mon avis,
Est bien près de l'ingratitude.
(Dieu gard' de mal tous ceux que j'ai vus s'y livrer.)
Or, voici le moment de la tragique scène....
On traverse un ruisseau : quoique tout hors d'haleine,
Muphti ne songe pas à se désaltérer!
Et sa rage paroît certaine.
Mondor de se désespérer,
Muphti de mordre de plus belle.
Mon malheur est trop sûr, je n'en puis plus douter,
Dit-il alors, il faut.... lui brûler la cervelle.
Un chien qui m'étoit si fidèle,

Un chien qui m'aimoit tant! nécessité cruelle!
Je tremble... Sur quelqu'un s'il alloit se jeter,
S'il alloit me mordre moi-même....
C'est un devoir, puis-je hésiter?
Il prend un pistolet.... s'arrête,
Vise et lâche le coup, en détournant la tête;
Le chien tombe en se débattant,
Et vers son maître se tournant,
Semble lui reprocher sa prompte ingratitude.
Mondor s'éloigne, il fuit; mais dans son cœur il sent
Naître une affreuse incertitude;
Cent fois il se retourne, il est cent fois tenté
De revenir et de descendre
Pour chercher un remède au coup qu'il a porté.
Un reste de frayeur l'empêche d'entreprendre
Ce que voudroit oser sa sensibilité.
La rage! à ce nom seul qui n'est épouvanté?
Avec la peste, avec la guerre
L'Enfer a vomi sur la terre
Ce monstre à l'œil ensanglanté.
Il continue enfin, mais tristement sa route,
En proie à des regrets, à des remords sans doute.
L'image de Muphti, victime du trépas,
Le poursuit, le déchire; il frémit, il s'écrie:
Dieux! que ne donnerois-je pas
Pour te rappeler à la vie?

Mon pauvre ami, c'est moi, moi qui te l'ai ravie
Sur un soupçon ! je suis le plus noir des ingrats ;
Défenseur de mes jours, tu suivois tous mes pas,
Et je t'immole avec furie !
Je retrouvois en toi cette fidélité
De l'humaine amitié depuis long-temps bannie.
Triste de ma tristesse, ou gai de ma gaîté,
Tu m'aimois pour moi seul, je t'ai sacrifié !
Mondor, dans la douleur dont il est affecté,
Maudissoit son voyage et sa vivacité,
Et son or.... tout à coup, cette seule pensée
Lui rappelle son sac.... Il voit qu'il ne l'a plus,
Il sait le lieu fatal où la somme est laissée....
Ah ! malheureux ! Ah ! regrets superflus !
Ce souvenir est un trait de lumière.
Muphti, la voilà donc la cause de tes cris,
De ton zèle et de ta colère !
Tout est connu, tout est compris
O regrets ! ô douleur amère !
Désolé, le cœur gros, Mondor dans ce moment
Retourne à toute bride auprès de son argent.
Qu'il déplore son injustice !
Quel est son désespoir ! une trace de sang
Que le long du chemin il voit en avançant,
Fait frissonner son cœur et comble son supplice.
Que voit-il près du sac, sur le gazon sanglant !

Il voit son chien fidèle, épuisé, haletant,
Muphti qui jusque-là s'étoit traîné mourant.
Hélas! jaloux encor d'être utile à son maître,
Et de garder son bien jusqu'au dernier instant,
Il expire de joie en le voyant paroître!

BÉRENGER,
Inspecteur de l'Académie de Lyon.

Lorsqu'un impudent te choque, fais-toi aussitôt cette question: Est-il possible que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Cela ne se peut: ne demande donc pas l'impossible; celui-ci est un de ces impudens qui doivent nécessairement se trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant; car en te rappelant qu'il est impossible de ne pas rencontrer des hommes de cette espèce, tu en seras plus indulgent pour chacun d'eux. MARC-AURÈLE.

LE MOQUEUR,

CONTE

Traduit librement de l'anglois de Maria Edgeworth.

Uniquement occupés de l'éducation de leurs enfans, M. et madame Montague habitoient à Londres depuis plusieurs années. Frédéric et Sophie annonçoient les plus heureuses dispositions; mais ils avoient des défauts qu'on ne tâchoit malheureusement pas de corriger. La petite fille étoit curieuse et babillarde, et son frère avoit pris l'habitude de se moquer de tout le monde. A peine un ami de son père se présentoit-il à la maison, que Frédéric s'attachoit à connoître ses manières et ses ridicules, puis il alloit dans l'antichambre, où il donnoit la comédie aux domestiques, en contrefaisant ce qu'il venoit de voir. Cela égayoit les femmes de madame Montague, et comme on louoit beaucoup ses petits talens, ses

défauts ne faisoient que croître et embellir.

Sa sœur contribuoit encore à exciter son émulation; la petite babillarde alloit vantant son frère, et tâchoit de l'imiter, de manière qu'en peu de temps ils devinrent deux véritables bouffons. Ils n'étoient occupés qu'à chercher quelques ridicules dans la tournure, le geste ou la prononciation des gens qu'ils voyoient, afin de les contrefaire dès qu'ils tournoient le dos.

La maison qu'ils habitoient avoit plusieurs locataires. Un bon Quaker et sa sœur miss Eden demeuroient au second, et miss Tattle occupoit le premier. Cette demoiselle n'avoit d'autre défaut que d'aimer trop à rire, et comme on ne trouve pas toujours auprès de soi des motifs de s'égayer, elle ne manquoit jamais de visiter ses voisins et ses voisines, et de rire avec eux depuis le matin jusqu'au soir. On devine bien que le prochain n'étoit pas toujours à l'abri de leurs plaisanteries. Elles passoient en revue tous les quartiers de Londres, et l'on ne s'alloit coucher or-

dinairement qu'après avoir mis en scène les gens les plus respectables par leur caractère et leurs vertus.

Miss Tattle ayant entendu parler du talent de Frédéric, l'invita un jour avec sa sœur à prendre du thé. L'invitation fut acceptée avec joie. La table étoit couverte de patisserie et de macarons, ce qui disposa tous les cœurs au plaisir. Miss Tattle en fit les honneurs de la manière la plus gaie. Frédéric et Sophie n'avoient jamais été plus heureux. Sophie babilloit, rioit, sautoit : puis elle vantoit les talens de son frère. Miss Tattle en prit occasion de prier Frédéric de lui donner un petit échantillon de son savoir faire. Celui-ci n'avoit pas l'habitude de se faire prier : que jouerons-nous, dit-il à sa sœur! et mon Dieu, réponditelle, cela n'est pas difficile : ne te souvient-il plus de ce gourmand de Carboncle, à table vis-à-vis de son épouse, lorsqu'il ouvre son gilet et étend ses jambes pour se préparer à dîner, écoute, je suis madame Carboncle, et je commence :

Sophie contrefaisant sa voix. — Mon chou que vous servirai-je ?

Frédéric se carrant dans un fauteuil, — Rien, rien, madame Carboncle, votre dîner me fait pitié.

Sophie. Mais, Monsieur, voilà cependant des Anguilles, du Pouding, du Bifteck.

Frédéric. Comment est-il possible, madame Carboncle, que vous ayez aussi peu d'égards pour votre époux. Depuis ce matin je suis dans les rues de Londres, je cours, je me tue, je rentre accablé de fatigue, mort de faim, et quel dîné ! C'est une chose cruelle que depuis que je suis marié, je n'aie pas vu un dîné passable chez moi. Cependant, je suis l'homme le moins difficile que je connoisse. Mais enfin il faut manger. Qu'est-ce que vous avez là dans ce plat couvert?

Sophie. Ce sont des huitres.

Frédéric. Des huitres, des huitres ; toujours des huitres ! Quelle moquerie! Je vous l'ai déjà dit madame Carboncle, je n'aime pas qu'on couvre les plats, on ne peut deviner ce qu'ils renferment, et souvent on

a dîné sans avoir goûté ce qu'on aime le mieux. En vérité on me fera perdre la tête, il faut donc qu'à l'avenir je m'occupe des plus petits détails du ménage. Madame Carboncle, madame Carboncle!

Sophie tremblante. Mon ami permetter que je vous serve de cette volaille.

Frédéric (à part) ne dis donc pas mon ami, elle l'appelle docteur.

Sophie. — Je t'assure qu'il faut dire *mon ami*, parce qu'elle a peur. Quand elle a peur, elle dit toujours mon ami, et puis elle devient pâle. Quelquefois elle se met à pleurer, et les convives la regardent sans oser parler.

Que d'esprit elle a cette petite créature! s'écria miss Tattle, avec quel art elle a saisi ces nuances! A cet âge, c'est un prodige. Vous me ferez mourir de rire, Monsieur le docteur. Continuez donc, je vous en prie.

Frédéric s'écria, en mangeant avec voracité : une assiette, un couteau, on manque de tout dans cette maison. Une cuiller, du

pain, de la bierre. Ah! Madame Carboncle, vous me forcerez à prendre un parti.

Miss Tattle. Bien! bien! c'est charmant, c'est lui-même.

A présent mon frère, dit Sophie, supposons que le repas soit fini, fais le docteur après dîné.

Frédéric se jeta dans un fauteuil, il renversa sa tête, et se mit à ronfler, la bouche ouverte, en laissant tomber ses bras à droite et à gauche; il croisa et décroisa ses jambes en poussant de gros soupirs, tordit les mêches de sa perruque, prit du tabac, et faisant semblant de dormir, roula aux pieds de son fauteuil. Tout cela divertit extrêmement miss Tattle. Hélas! oui, se mit-elle à dire après un moment de silence. C'est pourtant bien triste pour cette pauvre femme! quand on pense à la vie qu'elle mène. Pendant qu'elle parloit ainsi, Frédéric étoit occupé à l'étudier, pour la jouer après la visite; il avoit déjà saisi sa manière de rire et son ton sentimental, lorsque sa sœur lui dit. A propos, fais nous le

jeune Kroker, chantant un air italien.

M. Kroker, voulez-vous avoir la complaisance de nous chanter un air? Miss Tattle ne vous a jamais entendu, ce sera pour elle un bien grand plaisir. Frédéric mit ses mains sur sa poitrine en toussant. Ah! mesdames, dit-il, j'ai un rhume, un mal de gorge affreux. Ne me pressez pas je vous en supplie. Je n'aime point à me faire prier, mais d'honneur, je ne chante plus.

Ah! M. Kroker, laissez-vous toucher! — En vérité c'est une tyrannie, on n'y tient pas. Non, je ne puis chanter, ma voix est enrouée, et d'ailleurs la musique Italienne m'ennuie.

Ne le pressons plus, dit tout bas Sophie à miss Tattle, vous verrez qu'il chantera sans qu'on l'en prie. Effectivement après un moment de silence, Frédéric se mit à fredonner :

Dolce cor mio,
Dolce mio cor,
Caro amor mio,
Caro mio amor....

Délicieux ! Délicieux ! s'écrièrent à la fois Sophie et miss Tattle. « C'est cependant sa voix qui a fait sa fortune. Ah il n'y a rien de tel que de bien chanter pour faire son chemin dans le monde... » Frédéric continuoit de chanter, on fut obligé de le faire taire : car pour mieux imiter son modèle, après s'être bien fait prier, une ariette n'attendoit pas l'autre, et cinq ou six opéra furent passés en revue.

Il n'est pas possible, s'écria enfin miss Tattle, de rien voir de plus parfait. C'est d'honneur un talent unique. Il faut absolument que je vous présente à mon amie milady Battersby, vous la ferez mourir de rire, et elle vous aimera à la folie. Encore une scène M. Frédéric. Encouragé par ces éloges, celui-ci se mit à dire tout ce qu'il savoit. Il fit une entrée à la manière des petits maîtres Anglois. Sophie l'encourageoit; bien! disoit-elle, une main au fond de ta poche, l'autre épaule à la hauteur de l'oreille. C'est cela, un peu plus de roideur, comme un homme de bois, et

la hanche; la hanche déboitée. Ah! miss Tattle, regardez-le donc, il est parfait.

Frédéric à la fin de cette scène, se jeta dans un fauteuil. Vous êtes fatigué, lui dit miss Tattle, voulez-vous un peu de vin d'Espagne. Elle sonna, et lorsque la porte s'ouvrit, au lieu de son domestique, elle vit entrer deux petites figures noires : c'étoient des ramoneurs. Le plus grand des deux lui dit : madame nous avons entendu la cloche, et M. votre frère nous a dit de monter dès que l'on sonneroit.

Petit garçon vous vous trompez, je n'ai point de frère.

— Vous n'êtes donc pas mademoiselle Eden.

Ah! fort bien, dit miss Tattle d'un air de complaisance, ils me prennent pour la sœur du Quaker. Montez à l'étage au dessus.

Comme ils s'en alloient en la remerciant, il lui vint une idée; qu'est-ce que ces ramoneurs peuvent avoir à faire là haut? demanda-t-elle à son domestique.

— Ah! mademoiselle, c'est une histoire

bien intéressante. Il y a quelques jours que ces deux petits ramoneurs montèrent dans une cheminée, mais le canal étoit si étroit, que le moins jeune resta comme étouffé sans pouvoir sortir de sa place. Il crioit à son frère de l'aider. Celui-ci appela du secours et se fit entendre du bon Quaker qui passoit dans la rue. — Voilà mon Quaker qui se met à courir, monte dans la cheminée et fait si bien, qu'il tire d'affaire le petit malheureux. Ce ne fut pas, il est vrai, sans se faire beaucoup de mal au bras.

Ah mon Dieu! dit Sophie, que j'aime ce bon Quaker, c'est dommage qu'avec un aussi bon cœur il ait des manières si ridicules. C'est un parfait original interrompit miss Tattle, il n'y a rien de si plaisant que de le voir entrer dans une chambre avec sa mine roide, son chapeau à trois cornes et son éternelle sœur. J'en ai bien ri l'autre jour avec Milady. Ah! Frédéric, si vous pouviez nous rendre cela, on n'auroit jamais rien vu de plus plaisant. Que n'ai-je autant d'esprit que vous, j'aurois bien

vite trouvé un moyen de le mettre en scène.

Vraiment, dit Frédéric, s'il ne s'agissoit que d'inventer quelque stratagême pour le voir, cela ne seroit pas difficile. Je sais un moyen de parvenir dans son appartement, mais je ne veux pas l'employer.

Quelle charmante créature, dit miss Tattle; dites-moi donc, mon cher amour, ce que vous avez inventé.

— Je le veux bien, mais souvenez-vous que je n'exécuterai rien de ce que je vais vous dire. A ces mots Frédéric se mit à imiter la voix du petit ramoneur. « Madame, nous avons entendu la cloche, et M. votre frère nous a dit de monter dès que l'on sonneroit ».

Quelle illusion parfaite! s'écria miss Tattle, il me semble encore entendre ce petit ramoneur. Je suis à peu près de sa taille continua Frédéric, si je me barbouillois la figure, et si je mettois ses habits, je parierois ma tête que le vieux Quaker ne me reconnoîtroit pas.

— Charmant ! charmant ! j'étois bien sûre que vous imagineriez quelque chose de joli. Ah ! il faut que cela se fasse. Comme nous allons nous amuser! En vérité c'est le meilleur tour qu'on puisse imaginer; je vais sonner : nous ferons monter le petit homme. Christophe, dit-elle, à son laquais qui entroit en ce moment, les ramoneurs sont-ils encore là bas ? — Oui Mademoiselle. — Et ont-ils été chez le vieux Quaker ? — Je ne le crois pas. Ils ne doivent entrer que lorsqu'on sonnera, parce que miss Eden repose.— Qu'on fasse monter tout de suite le plus jeune des deux. Dès qu'on l'eut introduit dans le salon, miss Tattle dit à Frédéric, ah, mon ami, que la scène sera charmante! voilà de la lumière, passez tous deux dans ce cabinet et changez d'habits. — Frédéric faisoit encore quelques difficultés, mais elle les leva en lui disant : vous ferez comme vous voudrez après, mais il faut que vous nous montriez comme vous serez joli en ramoneur, entendez-vous ? Allons,

dit Frédéric, c'est une mascarade, il n'y a pas de mal, et il entra dans le cabinet où il changea d'habits avec le petit ramoneur. O la bonne figure ! s'écria miss Tattle en le voyant paroître. — Excusez madame, dit Frédéric, je sommes un petit brin crotté, j'avons peur de salir le tapis de madame. — Miss Tattle étoit dans l'enchantement ; sans s'embarrasser de ce qui pouvoit en arriver, elle fit monter l'autre ramoneur qui ne s'aperçut pas du déguisement, car Frédéric imitoit son accent, sa démarche et son geste, de la manière la plus naturelle. Pendant qu'ils étoient en présence, on entendit la sonnette du Quaker. — La demoiselle sonne, dit le vrai ramoneur, il faut monter.

Allez donc, petites bonnes gens, dit miss Tattle. Voilà un schelling que je vous donne. A ces mots elle poussa Frédéric dehors et ferma la porte sur lui. Dès qu'il se vit seul avec son camarade, il prit son parti, et monta chez le Quaker, en se promettant de bien s'en amuser.

Sophie attendoit avec inquiétude le retour de son frère; son impatience étoit extrême. Elle s'approchoit de la porte pour écouter ce qui se passoit dehors, mais elle n'entendoit rien; cependant il se fit un mouvement sur l'escalier, comme celui de plusieurs personnes qui parloient ensemble. Bientôt le bruit augmenta, on crioit, on se querelloit, Sophie crut reconnoître la voix de son frère, elle s'élança vers la porte, l'ouvrit et courut dans l'antichambre. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'elle vit Frédéric, la tête ensanglantée, au milieu d'un groupe de domestiques, le petit ramoneur restoit immobile près de lui; M. et madame Montague essayoient de panser sa plaie; Sophie se désoloit, et miss Tattle disoit : ce n'est qu'une mascarade, ne voyez-vous pas qu'il a voulu faire le ramoneur.

Sur ces entrefaites le Quaker ouvrit sa porte, et sortit avec sa sœur, en demandant le sujet de tout ce brouhaha. Ah Monsieur ! s'écria-Frédéric, pardonnez-moi, je vous en prie.

Te pardonner, et quoi? Pardonne lui, sans demander pourquoi, dit miss Eden.

Monsieur, je ne suis point le petit ramoneur dont vous avez sauvé le frère. Il y a un instant que je lui ai emprunté ses habits pour aller causer avec vous, afin de vous contrefaire, vous m'avez très-bien accueilli; mais en descendant à la cuisine, je n'ai pu résister au desir de faire rire les domestiques en imitant vos manières. Ce brave ramoneur s'est fâché, il m'a dit que je devrois avoir honte, que vous lui aviez sauvé la vie, et que j'avois tort de me mocquer de vous. Je lui ai ordonné de se taire, il ne l'a pas voulu, je l'ai frappé, et en se défendant il m'a blessé à la tête. Ah! Monsieur, puis-je espérer que vous me pardonnerez. Je sens combien je suis coupable, mais mon repentir est si grand, que j'ose encore avoir quelque espérance. A ces mots il prit la main de M. Eden.

Ami, lui répondit le Quaker, en retirant sa main qui étoit encore enflée des suites de son dévouement pour sauver le petit

ramoneur : *non pas celle-là, mais l'autre* ; et il lui tendit l'autre main en souriant.

Hélas ! dit tristement Frédéric, cette main blessée me rappelle plus fortement mes torts, en me rappellant votre bienfait. Quelle honte pour moi d'avoir voulu tourner en ridicule un aussi brave homme ! Ah ! j'espère que de ma vie je n'oublierai cette leçon, et qu'à l'avenir je me conduirai toujours en homme comme il faut.

Ami, il faut dire en homme; Oui continua le bon Quaker, j'en suis persuadé, tu te conduiras en homme; si cela n'étoit pas, il faudroit que cette mine barbouillée fût bien trompeuse.

Pendant ce discours, la pauvre Sophie pleuroit à chaudes larmes. Ah ! mon frère, dit-elle à Frédéric, me pardonneras-tu d'avoir en partie causé ton malheur en encourageant une aussi mauvaise action? Frédéric ne lui répondit qu'en l'embrassant. Cette scène attendrissoit tous les cœurs, lorsque Christophe accourut en disant que le petit ramoneur venoit de disparoître avec

l'habit de Frédéric. M. Montague sans paroître fâché de cette nouvelle, ne voulut infliger d'autre punition à son fils, que de garder le reste de la soirée l'habit du petit ramoneur; bien persuadé que cette leçon lui apprendroit à ne plus oublier les égards qu'on doit au mérite et à la vertu. Effectivement, Frédéric s'aperçut bientôt que ses petits talens n'étoient que ceux d'un bouffon dont on s'amuse, mais qu'on méprise; et depuis lors il chercha moins à observer les hommes pour se moquer de leurs ridicules, que pour se corriger des siens.

Laissons agir les Dieux. Ils savent mieux que nous,
Et quels sont les vrais biens, et ce qu'il faut à tous.
Pourquoi nous défier de leur bonté suprême?
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

D***.

LES MALADROITS.

FABLE.

Pour complaire aux goûts innocens
Des grands et des petits enfans,
De pauvres Baladins alloient de foire en foire,
Représentant les faits les plus intéressans
Ou de la fable ou de l'histoire;
Ressuscitant les vieux héros
De l'Italie et de la Grèce,
Casque en tête, cuirasse au dos,
Epée au poing, c'est en champ clos
Qu'ils faisoient briller leur adresse.
Or, un beau jour, et cette fois
On avoit mis la scène en France,
Sous les murs d'Orléans, et pour leur délivrance
Contre Jean Chandos, Jean Dunois
Devoit combattre à toute outrance :
Sous le fer du François, notez bien ce point-ci,
Le Breton, dans cette aventure,
Devoit mourir; mais, dieu merci,
Mourir sans une égratignure :
Il en advint tout autrement
Au détriment du pauvre sire,

Qui fut estropié très-sérieusement
Au lieu d'être tué pour rire.
Et que fit le public ? — Le public ? Il siffla.
Et le vainqueur et sa prouesse.
— J'aurois fait comme lui si j'avois été là,...

Dans un jeu, mes amis, quelle qu'en soit l'espèce,
Jeu d'esprit, jeu de mains, retenez bien cela :
On doit siffler celui qui blesse.

ARNAULT.

LA MODESTIE.

A SOPHIE H***,

Qui m'a donné ce sujet à traiter.

Du sujet que tu me proposes,
Modèle aimable et plein d'attraits !
Je vais peindre dans quelques traits
Ce doux charme qui fait que des cœurs tu disposes.

Compagne des Vertus, des Graces, des Talens,
L'aimable Modestie, au front toujours tranquille,
Fuit les fats et les ignorans,
Et près du vrai mérite a choisi son asile.

Ainsi de son parfum exhalant la douceur,
L'humble fleur du printems, l'aimable violette,
Modeste en son séjour, comme dans sa couleur,
Sous un épais gazon a choisi sa retraite;
La colombe au fond de nos bois
Nous dérobe son blanc plumage;
Le rossignol ne vient point de sa voix
Faire à la ville un pompeux étalage;
La fleur des champs au plus simple berger
Offre sa couleur pure et vive;
Et la pudique sensitive
Se retire et frémit sous un doigt étranger.
Ainsi, mon aimable Sophie,
Sans la divine Modestie,
Nul attrait ne sauroit charmer;
Du vrai talent c'est l'apanage,
Par elle il sait se faire aimer,
Et même de l'envie il obtient le suffrage.

CAROLINE METZGER, *âgée de* 16 *ans*.

Heureux qui chaque soir s'endort près d'une mère,
Qui la retrouve encor dans un songe enchanteur,
Et qui chaque matin sent palpiter son cœur
En recevant le baiser de son père.

AIMÉ MARTIN.

HISTOIRE D'UN SERIN APPELÉ CHARMANT,

Traduite de l'allemand.

Je demeurois à Clèves chez une famille prussienne, c'étoit le temps de la foire. Je n'ai point de remarques particulières à faire sur celle-ci, elle ressemble à toutes les autres, c'est-à-dire, que là comme ailleurs, on se rassemble, on se regarde, on se trompe, on se divertit, et l'on emploie les économies de l'année à faire des emplettes dont on pourroit se passer.

Un jour que nous sortions du dîner, on nous annonça une troupe de ces musiciens ambulans qui vont jouer de maison en maison. On les fit entrer, et ils jouèrent quelques airs. Comme ils prenoient congé, vint un oiseleur fameux par l'éducation qu'il avoit donnée à plusieurs oiseaux. La compagnie le vit arriver avec grand plaisir, et

les musiciens demandèrent la permission de rester pour voir ses tours. Le maître de la maison la leur accorda volontiers, et chacun témoigna le desir de connoître les talens d'un Serin qui surpassoit, disoit-on, tout ce qu'on raconte de merveilleux des tours d'adresse de chiens, de chevaux, de cochons ou d'ânes savans.

L'oiseleur placé auprès de la table, prit le Serin sur son doigt, et se mit à le haranguer : « Allons, Charmant, lui dit-il, te « voilà devant des personnes d'esprit ; « prends garde à toi, ne vas pas me faire « un affront, souviens-toi de ta réputation, « et travaille ici comme il faut, afin qu'on « puisse dire que tu es vraiment charmant ».

Pendant cette exhortation, l'oiseau avoit l'air attentif, et inclinoit la tête comme pour prêter l'oreille ; enfin il fit deux révérence de très-bonne grace, lorsque son maître eût cessé de parler.

L'oiseleur ôta son chapeau pour répondre à sa politese, et lui demanda un petit air. Le Serin chanta. — « Fi donc, c'est la

« voix d'un corbeau enrhumé, donnez-nous « quelque chose de pathétique ». L'oiseau prit une voix douce comme un luth. « Plus « vite, dit l'oiseleur..... Doucement, c'est « cela ; mais cette petite jambe et cette tête ! « Allons donc, monsieur Charmant, vous « n'y êtes pas, vous oubliez la mesure..... « Voilà ce que c'est : bon ! *bravo*, mon petit « homme ! ».

Tout ce que l'oiseleur lui disoit, il l'exécutoit à ravir, il battoit la mesure avec la tête et avec le pied ; il paroissoit sentir à merveille l'expression poétique et musicale des airs qu'il chantoit. Les *bravos* retentissoient de tous côtés : les musiciens protestèrent que le Serin en savoit plus qu'aucun d'eux.

« Eh bien, est-ce que nous ne remer- « cions pas de ce compliment, dit l'oi- « seleur » ? Le Serin s'inclina respectueusement, et tout le monde d'applaudir.

Il fit ensuite l'exercice avec un fusil de paille, après quoi le maître lui dit, « mon « pauvre Charmant, voilà déjà bien de la

« besogne faite, tu dois être un peu fatigué : allons, encore deux ou trois tours, « et puis nous nous reposerons, faisons à ces « dames une belle révérence ». L'oiseau se redressa, alongea son cou, croisa ses petites jambes, et fit une révérence aussi gracieuse que la plus aimable de ces dames auroit pu la faire. — « Voilà un brave petit « oiseau. A présent, saluons comme un « homme, en tirant le pied..... Voilà ce que « c'est : finissons par un air de cor-de-chasse ; « bon, bon, soutenez, ferme..... là.... fort « bien ! voilà un bon petit camarade ». Cette fanfare fut jouée avec une gaîté, une activité, une précision admirables, toute la compagnie applaudit avec transport, les musiciens enchantés répondirent avec leurs instrumens, et les battemens de mains ne finissoient pas. L'oiseau lui-même parut fier de ses succès ; il secoua ses petites plumes, ajusta ses ailes, remua sa queue, se redressa, et se mit à entonner un chant de victoire.

« Tu as fort bien fait ton devoir, mon

« enfant, lui dit son maître en le caressant, « maintenant tu vas faire un petit somme « pendant que je prendrai ta place ». A ces mots l'oiseau fit semblant de s'endormir par degrés ; il ferma d'abord un œil, puis l'autre; puis il balança la tête, puis il se pencha tellement tantôt à droite, tantôt à gauche, que ceux qui étoient à sa portée, avançoient bonnement la main pour le soutenir.

Enfin le sommeil parut le gagner tout-à-fait, et il resta couché, sans mouvement, sur la main de son maître : alors celui-ci le posa sur la table dans la même attitude; et avant de commencer ses propres tours, il accepta un verre de vin qu'on lui offrit. Au moment où il alloit boire, l'oiseau se réveillant tout-à-coup, vint se percher sur le bord du verre, et mit son bec dedans, pour en prendre sa part. « Attends, « petit impertinent », lui dit le maître. A ce mot l'oiseau reprit sa place sur la table, et se remit à dormir comme auparavant. L'oiscleur commença ses propres tours dont

le plus fort fut un équilibre de plusieurs pipes qui absorboit l'attention de l'assemblée, lorsqu'un énorme chat noir qu'on n'avoit point apperçu, et qui guettoit depuis long-temps, sans doute, l'instant de faire son coup, s'élança sur la table, prit le Serin, et décampa par la fenêtre, avant qu'aucun des spectateurs eut seulement le temps de penser à s'y opposer.

La salle à manger fut déserte en un moment, mais hélas ! la poursuite fut vaine. L'oiseleur rentra bientôt dans un état de consternation inexprimable, et rapportant le corps sanglant de son oiseau, il posa devant lui les restes de son Serin cheri, et s'écria avec l'accent le plus douloureux : « Mon pauvre Serin ! mon compagnon ! « mon ami ! toi qui faisois vivre ton maître, « qui l'accompagnois dans ses voyages ; « mangeois à sa table, dormois dans son « lit ! te voilà donc ! dans quel état ! oh ! je « te pleurerai tant que je vivrai ! Ah ! c'est « bien la juste punition de ma vanité ! J'ai « voulu qu'on vît ton obéissance, ta cons-

« tance, et je t'ai fait rester comme un
« mort sur cette table ! Si je t'avois laissé
« libre, si je m'étois fié à toi de la garde
« de toi-même, tu serois maintenant per-
« ché sur mon doigt où tu reposerois sur
« mon sein ! Maudit soit l'instant où je
« suis entré dans cette maison, maudit soit
« le monstre qui t'a déchiré ! ah ! que ne
« suis-je mort comme toi ! »

Telles furent à peu près les paroles de ce pauvre homme qui accompagnoit ses discours de tous les signes du plus grand désespoir, il tira de sa poche une petite bourse de velours fort usée, et y prit un peu de coton qui servoit à envelopper les appeaux qu'il employoit à son métier d'oiseleur, il jeta ceux-ci sur la table, d'un air d'indignation et de mépris : ensuite il fit un lit de coton sur lequel il posa doucement le corps du Serin, et recommença ses plaintes, mais d'un ton plus sensible et plus doux. Son chagrin avoit pris un caractère plus tendre ; il étoit trop occupé de l'effet pour s'arrêter plus long-temps à la cause.

Son malheur étoit vivement partagé par tous les assistans ; les musiciens surtout en paroissoient pénétrés ; ils nous donnèrent une scène touchante. Ils se rassemblèrent dans un coin, et après s'être parlé à l'oreille pendant quelques momens, après s'être bien essuyé les yeux, ils députèrent un de leurs camarades pour mettre dans la poche du malheureux faiseur de tours le produit de la contribution qu'ils avoient reçue.

Celui-ci voulant le leur rendre, fit malheureusement sortir de sa poche un autre petit sac qui contenoit la graine dont il nourrissoit son oiseau. La vue de cet objet fit sur lui une impression que la parole ne sauroit rendre. Il jeta au loin l'argent avec un sentiment que l'on voyoit bien n'être pas celui de l'ingratitude, mais qui tenoit du désespoir, il déroula le cordon qui enveloppoit le petit sac, il en tira deux ou trois grains qu'il approcha du bec de l'oiseau, puis il s'écria, en secouant la tête : « Non, non, mon pauvre ami ! tu ne pi-

« queras plus dans ma main, dans ma main « qui pendant plusieurs années t'a fourni « toute ta nourriture ! Oh ! comme nous « étions contens quand notre petit sac étoit « plein ! eût-il été plein d'or tu l'aurois « mérité » !

Nous prîmes tant de soins pour consoler ce pauvre homme, que nous réussîmes à adoucir son chagrin. Nous voulûmes qu'il rentrât avec nous au salon, mais nous n'avions pas songé au Serin de Madame ***, qui étoit dans la cage : il l'aperçut ; un gros soupir se fit jour du fond de son cœur; une larme s'échappa de son œil. Nous le pressâmes de dîner avec nous; il y consentit. Après le repas il caressa beaucoup l'enfant de Madame *** ; Il le prit sur ses genoux, et le regardant d'un air d'intérêt, « On a aussi bien de la peine à vous élever, vous autres, et l'on vous perd aussi quelquefois ! »

LA MORT DE ROTROU.

Pièce qui n'a pas été imprimée, et qui a concouru au prix décerné par l'Institut en l'an 1810 (1).

DORS en paix, ô Poëte! honneur de ta patrie!
On a vu la vertu s'unissant au génie;
Et ta grande action et tes nobles écrits
Ont attendri nos cœurs, ont charmé nos esprits.

Poëte, magistrat, ami sincère et tendre,
Rotrou, pour être heureux, n'avoit rien à prétendre.
Au centre des beaux arts, des travaux, des plaisirs,
Il dissipoit gaîment ses utiles loisirs.
Des Grecs, de leur théâtre, admirateur fidèle,
Un jour, Rotrou pensif y cherchoit un modèle;
Et pressant sur son cœur Sophocle respecté,
Il méditoit debout devant l'antiquité.....
Une voix redoutable a frappé son oreille.
De son recueillement lentement il s'éveille;

---

(1) Ce morceau, où il y a des passages pleins de verve et de couleur, et qui méritoit au moins une mention honorable, est d'un jeune Auteur qui n'a pas voulu nous permettre de publier son nom.

Mais cette même voix lui crie encor plus fort :
Le ciel vomit sur Dreux et la peste et la mort !
Cris affreux ! Son pays dans son cœur a pris place.
Devant lui tout à coup l'antiquité s'efface.
Il a pâli. Sophocle est tombé de sa main.
Des lieux qui l'ont vu naître il a pris le chemin.
Les rêves séduisans qui charmèrent sa vie,
Ne peuvent l'emporter sur sa triste patrie.
Magistrat généreux, au péril de ses jours,
De la mort qui triomphe interrompre le cours,
Voilà son digne but. Quels succès littéraires
Balanceroient l'espoir d'aller trouver ses frères !
Les succès obtenus et ceux à conquérir
Sont muets ; son pays l'appelle pour mourir.
Il a tout oublié, jusqu'aux fécondes veilles
Où, d'un sujet tragique, il ourdit les merveilles.
Adieu, Muses ; il fuit vos doux embrassemens.
Sa gloire va s'asseoir sur d'autres fondemens.
Celle qui l'a comblé n'est que vaine fumée.
A Dreux il court chercher l'utile renommée.

Il voit, sans se troubler, sur les routes épars,
De nombreux habitans fuyant de toutes parts ;
Inévitable effet du fléau redoutable !
Il s'élance à travers leur clameur lamentable ;
Et biensôt, intrépide, il touche les remparts
Qui furent honorés de ses jeunes regards.

La nuit laisse déjà tomber sa première ombre.
Tous les vents sont muets ; le ciel épais et sombre.
De la cloche des morts, l'affreux bourdonnement
Se prolonge dans l'air de moment en moment,
Rotrou s'est recueilli. Ce n'est pas qu'il balance ;
Mais ce bruit de l'airain, mais ce vaste silence,
D'une morne terreur ont pénétré ses sens.
Ce sont toujours les lieux chers à ses jeunes ans.
Ah ! par son premier vers, par sa première flamme,
Ces lieux trop fortement sont gravés dans son ame.
Leurs tristes habitans ne seront pas trahis ;
Son pays malheureux est bien mieux son pays.
Il a repris ses sens. Calme, mais non tranquille,
Il marche, il se présente aux portes de la ville.
Un pâle gardien l'arrête. Malheureux !
Où vas-tu, lui dit-il, d'un accent douloureux ?
N'as-tu pas vu flotter sur nos tristes murailles,
Ces crêpes, attributs des noires funérailles ?
Fuis. A ce dernier mot, avec peine échappé,
De l'horrible fléau jusques au cœur frappé,
Exhalant dans les airs un soupir homicide,
Il tombe mort aux pieds du Poëte intrépide.
Tout avertit Rotrou, tout parle de trépas :
Il franchit le cadavre et s'avance à grands pas (1).

(1) Cette idée, à la fois sombre et terrible, a été empruntée à notre Auteur par M, Latouche.

Il a déjà revu la maison paternelle.
Il y retrouve encor un serviteur fidèle.
Cours, ami, lui dit-il ; qu'en cent lieux, à ta voix,
Cent bûchers embrasés s'élèvent à la fois;
Que la flamme, au travers des ténèbres profondes,
Consume des vapeurs en trépas si fécondes.
Demain, lorsque le jour reprendra son éclat,
Les habitans surpris verront leur magistrat.
Il a dit ; et soudain sa lugubre patrie,
Offre l'aspect trompeur d'un immense incendie :
Mais le feu qui s'échappe et serpente en torrent,
Ne poursuit dans les airs qu'un fléau dévorant.

Près d'un vaste foyer d'où la flamme s'élance,
De pâles habitans circulent en silence,
Se regardent entr'eux et n'osent se parler.
Point de consolateur ; tout est à consoler.
Sur leurs fronts, que le feu rend plus pâles encore,
Ils ont vu les effets du mal qui les dévore;
Et reculant d'effroi devant leurs traits hideux,
Ils repoussent la mort qui murmure autour d'eux (1).

Le soleil luit enfin sur l'horizon rougeâtre.
Au milieu de la ville, une vapeur noirâtre,
Lugubre résultat des bûchers éclatans,
A couvert de son deuil les tristes habitans.

---

(1) Ce tableau nous a paru très-beau.

Rotrou s'avance alors sur la place publique,
Non pas morne, abattu, mais noble, mais stoïque.
On l'entoure, on le presse; et chacun cherche à voir
Si les yeux de Rotrou lui commandent l'espoir.
Son air, son bras, ses yeux n'en laissent aucun doute;
Tout a déjà parlé, lorsque sa voix ajoute :
« Je viens pour vous sauver, amis; consolez-vous ».
Les airs semblent soudain dépouiller leur courroux;
Un charme consolant endort chaque souffrance;
Sur les fronts, par degrés, éclate l'espérance :
On voit même, l'on voit un pénible souris
Dérider lentement des visages flétris (2).
Admirable ascendant d'un magistrat sublime!
Le mourant qui s'oublie, un instant se ranime!

L'espoir est dans leur cœur; la mort à leurs côtés!
De toutes parts, soudain les feux alimentés
Dévorent de nouveau l'air qui se purifie.
Dans mille soins divers, Rotrou se multiplie.
Plus de fronts consternés; plus de fronts abattus :
Tous se sont relevés pour voir tant de vertus.
Mais ce grand mouvement, cette grande énergie,
Pour s'éteindre, ont brillé. La source de la vie
Est trop empoisonnée. Inutiles efforts!
Les malheureux vivans ne comptent plus les morts;

---

(2) Ce morceau est excellent, ainsi que les vers qui suivent.

Et l'habitant, reçu dans le tombeau qui s'ouvre,
Précède d'un instant l'habitant qui le couvre.
L'orgueil n'a pas le temps de préparer son deuil
Et d'ennoblir sa mort du faste d'un cercueil :
Tout s'unit, se confond au même coin de terre.
On a cessé de voir la tombe solitaire,
Par son marbre insulter l'humble et dernier endroit
Où repose celui qui n'eut qu'un humble toit.

Au lugubre tocsin la cloche destinée
Effrayoit nuit et jour la ville infortunée :
De l'airain, tout à coup les sons interrompus
Annoncent brusquement que le sonneur n'est plus.

L'horreur est à son comble. Au fond de son asile,
Chacun, morne et pensif, cherche une mort tranquille.
Par ce calme, on s'apprête au repos éternel ;
Spectacle en même temps terrible et solennel.

Rotrou remplit toujours une tâche funeste :
Son espoir s'est éteint ; mais sa vertu lui reste.
On le voit qui poursuit ses frères éperdus,
Pour leur faire écouter cet espoir qu'il n'a plus.
Tout entier au devoir, souvent dans la même heure
Sa constante vertu les rassure et les pleure.
O grand homme ! déjà tes amis, tes parens,
De la peste ont senti les poisons dévorans.
Soumis à ton destin, hors des tristes murailles,
Toi-même tu conduis leurs simples funérailles ;

Mais ta place est marquée auprès de tes aïeux,
Qui, pour te recevoir, s'avancent glorieux.

Le mal est dans son sein. Un souffle impur, rapide
Vient de le dessécher : Rotrou tombe livide.
Que d'illustres desseins, que de bienfaits trahis !
Il meurt en prononçant ces mots : « O mon pays » !

Saluons sa grande ombre; en tous lieux, d'âge en âge
Hommes, inclinez-vous devant sa noble image :
Il conquit doublement son immortalité.
La Mémoire joindra, chez la postérité,
A sa grande action, sa mâle tragédie.
Dors en paix, ô Poëte ! honneur de ta patrie !

La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler.

MARC-AURÈLE.

Si on te rapporte que quelqu'un a dit du mal de toi, ne te justifie pas de ce qu'il a dit; mais réponds que cet homme ignoroit sans doute tes autres défauts, puisqu'il n'a parlé que de celui-là. ÉPICTÈTE.

HISTOIRE NATURELLE.

LA MYGALE MINEUSE.

Manière dont les Araignées traversent les ruisseaux. Description de l'habitation de la Mygale mineuse. Araignées monstrueuses des Antilles.

Il est des insectes qui se rassemblent en société, et forment des républiques ou des royaumes souvent plus sages que les nôtres ; leurs actions, leurs travaux, leurs voyages n'ont qu'un but : ils vivent pour la nation. Sparte n'inspiroit pas plus d'amour à ses héros qu'une motte de terre n'en inspire aux fourmis qui l'habitent. Chacun travaille au bien de tous : les ouvriers bâtissent, les architectes les guident, les soldats veillent à la sûreté de la ville, et lorsque par un de ces événemens inouis, que la même géné-

ration ne voit pas deux fois, une révolution vient troubler ces petits gouvernemens, les plus mutins sont bientôt forcés d'abandonner la république, et se mettant à la tête d'une colonie, ils vont fonder une nouvelle cité à quelques pas de la première.

Cependant les insectes qui vivent isolés ne sont pas moins intéressans que ces charmantes peuplades. Combien d'industrie ne faut-il pas à ces petits solitaires pour chercher leur proie, bâtir une retraite, tendre des filets, creuser des fossés, connoître leurs ennemis, les attaquer ou les faire tomber dans des piéges. Ils n'ont point une foule de compagnons pour les aider et les servir; ils n'ont pas d'armée qu'ils puissent appeler à leur secours, et des chefs qui les instruisent et les guident. Ils tirent tout de leur propre industrie, ou plutôt leur adresse, leurs ruses, leurs armes sont des dons de la Nature, qui dans les spectacles intéressans qu'offrent ces atomes animés, voulut nous donner une preuve frappante de sa puissance.

Dans le nombre infini des insectes solitaires, on doit distinguer les araignées, tant à cause de leur adresse surprenante, qu'à cause de la variété des ruses qu'elles emploient. Toutes n'attendent pas au milieu de leur toile l'insecte qui vient s'y jeter. Il en est qui ne tendent point de filets, mais qui sont douées d'une telle rapidité que d'un bond elles saisissent leur proie; d'autres se cachent sous une feuille, où semblables à des brigands, elles attendent l'insecte voyageur, et l'égorgent impitoyablement. Voyez-vous cette araignée, posée à la cime d'un mobile rameau? Un ruisseau coule à ses pieds; de l'autre côté est un arbre, elle veut y attacher sa toile, comment va-t-elle franchir les flots qui l'en séparent? Mais je la vois occupée à filer un brin de soie qu'elle enduit d'une liqueur gluante; déjà ce petit ruban voltige dans les airs : un vent léger le balance, et le porte à l'autre rive où il s'attache à une branche fleurie. De temps en temps l'ingénieuse ouvrière le tire à elle, et dès qu'elle sent un peu de résistance,

elle se hasarde sur ce pont léger, et traverse le ruisseau, en ajoutant un nouveau fil au premier. Ainsi elle fait servir le mouvement de l'air à son industrie, et bientôt établie solidement au-dessus des flots, elle se forme, à l'une des extrémités du pont, une jolie habitation entre deux feuilles qu'elle réunit avec adresse, et c'est dans cette humble retraite, auprès de ses filets, que l'air agite doucement au bruit des eaux qui coulent au-dessous de sa maison, qu'elle passe sa vie à guetter sa proie, prête à courir de l'une à l'autre rive, ou à s'enfoncer dans l'épaisseur du feuillage.

D'autres araignées, appelées Mygales mineuses, vivent dans le sein de la terre. Souvent un laboureur en creusant un coin de son champ, est témoin du spectacle le plus intéressant qu'on puisse imaginer. Il découvre une galerie assez large de près de deux pieds de profondeur, tapissée du haut en bas d'un tissu soyeux et chaud, qui paroît destiné à empêcher les éboulemens de la terre : tout à coup une araignée tapie au

fond de la galerie, s'élance de sa place, et grimpe jusqu'au sommet de sa cellule, en se servant des soies qui la tapissent, comme d'une échelle. C'est-là qu'on peut admirer le chef-d'œuvre de cet industrieux animal, c'est-à-dire, la porte de son habitation. Elle est formée de plusieurs couches de terre détrempées et liées par des fils soigneusement attachés. Sa forme est ronde, elle est à fleur du sol, et doublée intérieurement d'une toile très-forte et très-serrée. Des fils attachent un des côtés de cette porte, ce sont des espèces de pentures sur lesquelles elle roule pour s'ouvrir et se fermer. Ce savant architecte a toujours soin de fixer cette trappe du côté le plus élevé, afin qu'elle retombe par sa propre pesanteur. L'entrée forme d'ailleurs une feuillure dans laquelle la porte vient battre, et dont la mesure est si juste, que du dehors il est impossible d'en distinguer les joints; ainsi l'extérieur du nid ne diffère nullement du terrain qui l'environne, et les ennemis de

cette araignée n'ont aucun moyen de découvrir sa retraite.

Retirée dans son fort, elle vit sans inquiétude, mais si elle sent le moindre mouvement dans les fils qui sont tendus depuis la porte jusqu'au fond de l'habitation, aussitôt elle accourt à l'entrée; là le corps renversé, accrochée par les pattes aux parois de l'ouverture et à la toile voisine, elle se cramponne, oppose une résistance surprenante aux efforts qu'on fait pour soulever la porte, et lorsqu'enfin elle est obligée de céder, elle se précipite au fond du nid où elle attend que ses ennemis décident de son sort.

Le père Dutertre et plusieurs autres voyageurs ont décrit une espèce de Mygale très-redoutée aux Antilles et à la Guyane. Ces araignées monstrueuses peuvent occuper un espace circulaire de sept à huit pouces de diamètre. Suivant mademoiselle de Mérian elles se nourrissent de fourmis, et à leur défaut elles tâchent de surprendre les oiseaux. Il arrive quelquefois que les fourmis

pour se soustraire à leur cruauté, se réunissent en grand nombre, les enveloppent, les attaquent et les dévorent malgré leur résistance.

Le vorticelle rotifère,

Animal qui ressuscite après plus de vingt ans de mort.—Plantes arrachées et desséchées qui renaissent au bout de plusieurs années.

Si un voyageur venoit nous dire : J'ai découvert sur des plages lointaines un animal qui ressucite après plusieurs années de mort; et qui ne meurt de nouveau que pour ressusciter sans cesse, un semblable récit trouveroit plus d'un incrédule. Mais si ce voyageur ajoutoit qu'il peut nous rendre témoin de ce phénomène, s'il daignoit enfin l'offrir à nos regards, combien ne serions - nous pas surpris de voir qu'il

nous a dit la vérité. Cet animal existe non sur des rivages étrangers, mais auprès de nous, chacun peut l'admirer, et c'est un peu de poussière qui nous dérobe une des merveilles les plus surprenantes de la Nature.

Le Vorticelle rotifère n'est qu'un atome vivant, qu'on trouve dans la terre, que le vent emporte sur les toits. Aussitôt qu'on humecte d'une goutte d'eau cet atome inanimé, sa vie se reveille, son organisation se développe, et l'on voit paroître, comme par enchantement, un animal dont la tête est ornée de deux panaches que leur perpétuel mouvement giratoire fait ressembler aux ailes d'un moulin à vent, et qui lui servent à saisir au passage les insectes dont il se nourrit. Dès que la goutte d'eau est réduite en vapeur, l'être merveilleux disparoît pour faire place à l'atome de poussière informe, lequel au bout de dix et de vingt ans peut de nouveau recouvrer le mouvement et la vie pour les reperdre et les reprendre encore à la volonté de l'observateur.

Le Rotifère a le corps formé d'une mul-

titude d'anneaux rayés longitudinalement ; il devient à son gré gros et court, mince et long ; il a même le pouvoir de faire disparoître ses deux petits panaches ainsi que sa queue, qui est armée d'un trident épineux. Ces deux panaches ne sont point un simple ornement ; ils servent à former dans l'eau un courant qui entraîne vers la bouche du Rotifère les corpuscules dont il se nourrit. Il les met en jeu aussitôt qu'il veut attirer sa proie, et c'est par une illusion d'optique que cette machine ressemble à une roue qui tourne sur son essieu. La queue du Rotifère lui est encore très-utile, lorsqu'il veut marcher ; il accroche le trident qui la termine au plan sur lequel il se trouve, et alongeant l'autre extrémité de son corps comme un ver qui rampe, il décroche sa queue et la retire, puis il recommence le même manége avec une agilité surprenante, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but.

L'on a vu des Rotifères revenir à la vie jusqu'à quinze fois, en laissant de grandes

distances entre l'époque de leur mort et celle de leur résurrection. Ce qu'il y a de singulier, c'est que si ce petit animal est entièrement nu au moment où il se dessèche, il ne ressuscite plus; mais il renaît constamment lorsqu'on a soin de le couvrir de poussière. Dans l'état de dessèchement il supporte le feu le plus ardent sans périr.

Tel est le spectacle intéressant que nous dévoile le microscope. Car toutes ces merveilles sont ensevelies dans une goutte d'eau, et il a fallu le génie sublime de l'homme pour les y découvrir.

Il existe une foule d'animalcules qui ont la propriété de ressusciter comme le Rotifère; et ce phénomène, bien loin d'être un caprice de la Nature, est peut-être un de ses bienfaits les plus admirables. Les marais et les fossés, sujets à se dessécher pendant les grandes chaleurs de l'été, auroient été déserts sans cette loi pleine de sagesse et de prévoyance, et ce qui peut appuyer cette idée, c'est qu'une partie des plantes

aquatiques, telles que les fucus et les conserves jouissent des mêmes propriétés qu'on admire dans le Rotifère. Il suffit d'une goutte de rosée pour faire reverdir un fucus mort et arraché depuis plusieurs années. Ainsi, c'est justement à l'heure, où il semble que tout ce qui animoit autrefois ces eaux tranquilles a cessé d'être, que la pluie la plus légère a le pouvoir de les repeupler. Elle tombe, et soudain des millions d'animalcules renaissent et se jouent au milieu de ces plantes, qui partageant leur destin ont tour-à-tour quitté et repris la vie avec eux.

SINGES.

On a beaucoup raisonné sur les Singes; leur grande ressemblance avec l'homme a donné naissance à une foule de systêmes ridicules. Quelques Savans les élevoient jusqu'à nous; d'autres nous abaissoient

jusqu'à eux. Mais en réduisant tout ce qui a été dit pour et contre au terme le plus simple, il est aisé de voir que le Créateur a placé une ligne immense entre la brute qui agit toujours de la même manière, et l'homme qui invente, ordonne et pense.

Loin de nous occuper de ces questions oiseuses, nous donnerons dans cet article les détails les plus intéressans sur les mœurs de ces animaux, et nous rapporterons quelques histoires singulières dont les voyageurs garantissent l'authenticité. Cet article sera terminé par un petit roman très-gai, échappé à la plume d'un des premiers écrivains françois, mais qui ne doit être considéré absolument que comme le fruit d'une imagination facétieuse et agréable.

Vosmaër a donné l'histoire de la femelle d'un Orang-Outang de Bornéo. Elle étoit d'un très-bon naturel, dit ce Naturaliste, elle aimoit la compagnie, et surtout celle de ceux qui la soignoient journellement. Souvent lorsqu'ils se retiroient, elle se jetoit à terre, en poussant des cris lamentables,

comme si elle eût été dans un profond désespoir. Son garde avoit quelquefois la complaisance de s'asseoir à terre auprès d'elle, c'est pourquoi dès qu'elle le voyoit entrer, elle prenoit du foin, l'arrangeoit à son côté, et sembloit, par toutes ses démonstrations, l'engager à prendre cette place. Elle savoit fort bien se servir de cuiller et de fourchette, et quand on lui donnoit des fraises sur une assiette, c'étoit un plaisir de voir comme elle les piquoit une à une. Lui offroit-on une bouteille, elle en tiroit le bouchon avec la main, buvoit dans un verre, et s'essuyoit les lèvres. Lorsqu'elle étoit sur le vaisseau qui l'amena en Europe, elle couroit librement parmi l'équipage, jouoit avec les matelots, et alloit chercher comme eux sa portion de vivres à la cuisine. A l'approche de la nuit ce charmant animal arrangeoit le foin de sa litière, le secouant bien, en formoit un tas pour son chevet, et se plaçoit sur le côté, en s'enveloppant de sa couverture. Elle savoit aussi nétoyer les bottes, déboucler les souliers

avec autant d'adresse qu'un domestique, et dénouoit les nœuds quelque serrés qu'ils fussent. Enfin elle jouoit très-bien du bâton, et sa force étoit si grande, que plusieurs hommes avoient peine à le lui arracher.

Le Singe que nourrissoit Buffon avoit, dit cet illustre Naturaliste, un air assez triste; sa démarche étoit grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux et très-différent de celui des autres Singes.... J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie, je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse, une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes et paroles de son maître, et souvent de lui-même.....

Il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut à Londres l'hiver suivant. (*Buffon*, *édit. de Sonnini*, *tom. XXXV, pag.* 93).

Marmol, Léon l'Africain et Kolbe, cités par Virey, disent que les *Pithèques* ont beaucoup d'esprit et de finesse. Ils vivent de fruits, et vont en troupes les dérober dans les jardins et dans les champs, mais avant de se mettre en campagne un de la bande monte sur une éminence pour découvrir de loin l'ennemi, et quand il ne voit paroître personne, il fait signe aux autres par un cri. Tant qu'ils maraudent, la sentinelle est au guet, dès qu'elle jette un cri, la troupe sautant d'arbre en arbre, se sauve dans les montagnes. Les femelles portent sur leur dos quatre ou cinq petits, et ne laissent pas de sauter aussi légèrement que les autres.

On en raconte autant du *Papion* ou *Babouin*. Kolbe dit que, lorsque ces Singes veulent piller quelques vergers, une partie entre dans l'enclos, l'autre reste sur la cloison en sentinelle, pour avertir de l'ap-

proche du danger ; le reste de la troupe, placé en dehors du jardin, à une distance médiocre les uns des autres, forme une ligne depuis le lieu du pillage jusqu'à leur retraite. Les premiers jettent les fruits à ceux qui sont sur la muraille, ceux-ci les passent aux autres, et ainsi dans toute la ligne jusqu'à la montagne. Ils sont si vifs et ont la vue si prompte, la main si adroite, qu'ils laissent rarement tomber tous ces fruits en se les jetant les uns aux autres. Tout cela se fait dans le plus grand silence et promptement, et au moindre cri des sentinelles, toute la troupe fuit avec une vîtesse surprenante.

Si l'on en croît Margrave, les *Ouarines* s'assemblent tous les jours, matin et soir, dans les vieilles forêts de l'Amérique, l'un d'eux prend une place élevée, fait signe de la main aux autres de s'asseoir et d'écouter. Il commence ensuite un discours à voix si haute et si précipitée, qu'il semble qu'ils hurlent tous ensemble. Lorsque l'orateur cesse, il fait signe aux autres

de répondre ; à l'instant tous hurlent d'une manière épouvantable : d'un autre signe, il les fait taire, et reprend son refrain, après quoi la séance est levée.

Toutes les habitudes des Ouarines, excepté leurs cris effroyables, conviennent au Coaïta. Cette espèce de Singe sait pêcher avec sa queue. Dampier raconte qu'à l'île de Gorgonia, sur la côte du Pérou, ces Singes viennent amasser des huîtres à la basse marée. Lorsqu'ils veulent les manger, ils les posent sur une pierre, et avec une autre pierre ils les écrasent. Dacosta, témoigne dans son *Histoire naturelle des Indes*, avoir vu ces Coaïtas, sauter d'un arbre qui étoit d'un côté d'une rivière à un arbre situé à l'autre rive. Quand ils veulent sauter, dit-il, en un lieu très-éloigné, et qu'ils ne peuvent y atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, puis ils s'élancent tous à la fois, et se jettent en avant, et le premier étant aidé de la force des autres, atteint où il veut, s'attache à un rameau, et

soutient toute la troupe qui aborde bientôt au lieu de sa destination.

On pourroit citer encore un grand nombre de faits singuliers rapportés par les voyageurs et les naturalistes ; mais en voici assez pour donner une idée de la vie et des habitudes de quelques-uns de ces animaux. Nous terminerons cet aperçu par le petit roman dont nous avons parlé, en priant nos jeunes lecteurs de n'y pas apporter plus de foi qu'une aventure semblable n'en mérite.

HISTOIRE DU SINGE DE CORDOUE.

Je ris hier de bon cœur, en entendant raconter l'aventnre d'un singe ; et puisqu'elle m'a diverti, j'ai cru que je pouvois vous en faire le récit. Elle est trop plaisante et trop singulière pour vous ennuyer. La voici telle qu'elle m'a été détaillée par un honnête homme qui m'a protesté qu'elle étoit véritable.

Il y avoit à Bordeaux un gentilhomme qui étoit tellement adonné au jeu des échecs,

qu'il fut surnommé, par les rieurs, *le Chevalier de l'Echiquier.* Il est vrai qu'il faisoit de ce jeu-là l'unique occupation de sa vie, de sorte qu'il devint le plus fort joueur de Gascogne. Il n'y avoit personne qui osât jouer à but avec lui.

Dans le temps de sa plus grande réputation, il passa par Bordeaux un cavalier Espagnol qui voyageoit. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville, et vit par hasard jouer dans un tripot le chevalier de l'Echiquier, dont tout le monde admiroit les coups. A chaque pièce qu'il touchoit, on entendoit un murmure applaudissant. A la fin d'une partie l'Espagnol lui dit : « En vérité, Seigneur François, je suis « étonné de trouver en France un homme « qui joue aux échecs aussi bien que vous. « Sans vous flatter, je vous dirai que vous « me paroissez de la force de Don Gabriel « de Roquas, qui passe pour le plus fort « joueur qu'il y ait en Espagne. — Seigneur « cavalier, répondit le gascon, qu'est-ce « que c'est que ce Don Gabriel ? Je n'en

« ai jamais ouï parler. — C'est un gentil-
« homme Cordouan, répliqua l'Espagnol,
« et il est actuellement à Cordoue, où tous
« les jours il arrive de tous les endroits de
« la monarchie espagnole des joueurs qui,
« s'imaginant être des Calabrois, osent lui
« proposer de jouer une partie : mais au-
« cun de ces téméraires ne le gagne; et ils
« s'en retournent tous chez eux, persua-
« sdés qu'aucun mortel n'est comparable
« à Don Gabriel. — Ils ont peut-être
« tort, reprit le chevalier de l'Echiquier,
« et jusqu'à ce que le redoutable Cordouan
« m'ait vaincu, je ne le croirai point in-
« vincible. Au lieu de me le faire craindre,
« en me le peignant si terrible, vous m'ins-
« pirez l'envie d'aller à Cordoue, le pro-
« voquer au combat, et dussé-je grossir le
« nombre des audacieux, qui ont augmenté
« sa gloire par leur défaite, je pars dès
« demain pour l'Espagne; je brûle d'impa-
« tience de me voir aux mains avec un en-
« nemi digne de moi ».

Vous croyez peut-être que ce gascon ne

parloit pas sérieusement. Pardonnez-moi ; dès le jour suivant, il partit de Bordeaux, sans s'embarrasser de ce qu'on pouvoit dire d'un voyage si ridicule, et suivi d'un valet bien monté comme lui, il se mit en chemin pour Cordoue. Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, il s'informa de la demeure de Don Gabriel de Roquas, et s'y étant rendu, il tronva ce gentilhomme qui jouoit aux échecs avec un petit Singe qui étoit assis à la façon de son espèce sur une table, un échiquier devant lui. Le Seigneur Don Gabriel se leva pour recevoir l'étranger, qui l'abordant fort civilement, lui dit : « Seigneur, vous voyez un gentilhomme « François, qui, sur le bruit de votre répu- « tation, vient exprès de son pays, pour « vous prier d'avoir la complaisance de « jouer avec lui une partie d'échecs. — Vous « aimez donc bien ce jeu-là, lui répondit « don Gabriel en souriant, puisque vous « venez de si loin me faire une pareille « proposition ; et selon toutes les appa- « rences vous jouez parfaitement ? — Assez

« bien, répliqua le gascon, et pour vous
« couper court, je vous avouerai franche-
« ment que je suis le coriphée des joueurs
« d'échecs de Bordeaux. —Je m'en rejouis,
« dit le Seigneur de Roquas, nous allons
« voir tout à l'heure tout ce que vous sa-
« vez faire : voilà un échiquier préparé ;
« toutes les pièces sont posées. Asseyons-
« nous et jouons ». Là-dessus ils prennent
leurs places, et commencent la partie,
mais à peine ont-ils joué cinq à six coups,
que don Gabriel se lève avec vivacité, en
lui disant : « Vous n'êtes pas de ma force,
« il est inutile de continuer, vous ne pou-
« vez tout au plus gagner que mon singe ».

A ces derniers mots, le François le prenant pour un trait railleur, dit au Cordouan, de l'air d'un homme qui se croit insulté : « Seigneur Don Gabriel, je m'ima-
« gine, Dieu me damne, que vous vous
« moquez de votre serviteur. A votre avis,
« suis-je fait pour jouer avec un Singe?—
« Vous pouvez jouer avec le mien, répon-
« dit Don Gabriel ; car c'est un animal

« plein d'adresse et d'intelligence. Il en-
« tend tout ce que je lui dis, et je l'ai trouvé
« si disciplinable, que je lui ai montré à
« jouer aux échecs. — Aux échecs! s'écria
« le François avec une extrême surprise, cela
« peut-il être ? — Il ne tiendra qu'à vous,
« reprit le Cordouan, d'en être témoin tout
» à l'heure, et je vous assure qu'il s'en ac-
« quitte si bien, que je parierois plutôt pour
« lui que pour vous. — Sandis! dit le gascon,
« je crois que vous me bernez. Un Singe
« jouer aux échecs! Il faut que je joue une
« partie avec lui par curiosité, je veux
« avoir le cœur net sur cela ».

Le gentilhomme de Cordone, pour le satifaire, appela son Singe. « Narcisse, lui « dit-il, mets-toi à ma place, et achève la « partie que j'ai commencée avec ce Sei- « gneur étranger ». Alors le Singe sauta sur la table, se plaça devant le gascon, et en moins de dix coups, le fit échec et mat. Le chevalier de l'Echiquier qui ne s'étoit point attendu à perdre si promptement sa partie, au lieu de rire de l'aventure, en

fut si mortifié, que se laissant aller à la colère, il jeta Narcisse à six pas de lui d'un coup de poing. Le pauvre animal en jeta un cri perçant, et se retira en faisant d'horribles grimaces. Le Seigneur de Roquas ne vit pas, sans chagrin, maltraiter son Singe ; il en fit des reproches au gascon. « Vous êtes bien vifs, vous autres « François, lui dit-il ; pourquoi avez-vous « frappé mon Singe ? Cela ne se fait point « entre de bons joueurs ; si vous avez perdu « la partie, ce n'est qu'à vous seul que « vous devez vous en prendre. —Vous avez » raison, Seigneur Don Gabriel, lui ré- « pondit le gentilhomme de Bordeaux, j'ai « tort, je l'avoue ; nous autres gascons, « nous avons le sang un peu chaud, je vous « demande pardon de mon injuste emporte- « ment, et pour me réconcilier avec monsieur « votre Singe, je vous prie de l'engager à « me donner ma revanche. — C'est ce que « je n'oserai vous promettre, lui répartit « l'Espagnol, mon Singe est effrayé, je ne « sais s'il voudra m'obéir, cependant je vais

« tâcher de le faire revenir ». En même temps il se mit à rappeler l'animal, en employant tantôt la prière et tantôt la menace, mais l'indocile Narcisse, au lieu de se montrer, se tenoit caché dans un coin, craignant de s'exposer, s'il paroissoit, à recevoir un nouveau coup de poing. Son maître toutefois lui parla de façon qu'il le rassura, et l'ayant fait revenir auprès de lui. « Allons, mon fils, lui dit-il en « le caressant, donne à Monsieur sa re- « vanche, et ne crains rien, il est fâché « de t'avoir frappé, cela ne lui arrivera « plus ». Le Singe aussitôt se remit sur la table devant l'échiquier, et commença une seconde partie en tremblant de tous ses membres, car la vue du François lui faisoit peur. Narcisse joua pendant un quart-d'heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entrevoir le dessein qu'il méditoit; mais tout-à-coup sautant de dessus la table en bas, il prit la fuite avec épouvante, et disparut comme un éclair. Le gascon, surpris de cette action du Singe, de-

manda pourquoi il s'enfuyoit ainsi. « N'en « voyez-vous pas bien la raison, lui ré- « pondit don Gabriel ? Vous n'avez plus « que deux coups à jouer, après quoi il « vous fera échec et mat, et comme il n'a « pas oublié de quelle manière vous en usez « avec les gens qui vous gagnent, il a pris, « en Singe prudent et sage, la précaution « de s'éloigner de vous avant la fin de la « partie ».

Le chevalier de l'Echiquier ne pouvant se consoler d'avoir été battu aux échecs par un joueur automate, reprit à l'heure même le chemin de Bordeaux, où ses amis ne manquèrent pas de lui demander à son retour, s'il avoit gagné Don Gabriel de Roquas. « Comment aurois-je pu le gagner, « Messieurs, leur répondit-il ? Je n'ai pu « même gagner son Singe ».

PASCAL

DE LA JEUNESSE.

SUR PASCAL.

Blaise Pascal naquit à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, d'Etienne Pascal, premier Président à la Cour des Aides de cette ville.

Différentes circonstances ayant attiré le père de Pascal à Paris, il se lia, par conformité de goût, avec Mersenne, Roberval et plusieurs autres physiciens et mathématiciens renommés. Ces Savans se rassembloient quelquefois pour raisonner sur les objets de leurs travaux. Le jeune Pascal qui assistoit à leurs conférences, prit un tel goût pour la géométrie, que son père craignant que cela ne nuisît à ses autres études, résolut de ne plus parler physique et mathématiques en sa présence. Le jeune homme en fut désolé, sa tête travailla, et pendant ses heures de récréation, il s'enfermoit seul dans une chambre isolée, et avec du charbon traçoit sur le plancher des

lignes, des triangles, des parallélogrammes sans savoir les noms de ces figures; ensuite il examinoit les situations que les lignes ont les unes à l'égard des autres en se rencontrant; et de proche en proche, sans autre guide que son génie, il parvint à la trente-deuxième proposition du 1er. livre d'Euclide. Il en étoit là lorsque son père le surprit un jour, et demeura muet d'étonnement en apprenant ce que son fils avoit fait.

On sent bien qu'après un si grand prodige, on ne contraignit plus son goût pour les mathématiques. A l'âge de seize ans il composa sur les sections coniques un petit traité, qui fut regardé comme une chose surprenante. A dix-neuf il inventa la fameuse machine arithmétique qui porte son nom, au moyen de laquelle un enfant peut faire les calculs les plus difficiles.

Mais la découverte qui a le plus coopéré à l'avancement des Sciences, c'est celle de la pesanteur de l'air.

Ce Mortel qui dans sa carrière
Est toujours resté sans rival,

Le grand, le sublime Pascal
Vint nous apprendre ce mystère.
Mais bientôt ce génie heureux
Vit le néant de nos sciences,
Son ame alors jusques aux cieux
Osa porter ses espérances.
Je te salue, ô noble auteur,
Qui dévoilas dans tes pensées
La majesté du Créateur;
Qui des voluptés insensées
Plaignis et reconnus l'erreur,
Et qui proclamant la grandeur
De l'homme oublié dans la tombe,
De la mort, sous qui tout succombe,
Devins toi-même le vainqueur.
O mortel, bénis son génie!
Pascal a dit la vérité;
Et de toute une éternité
Il sut agrandir notre vie (1).

Un jour du mois d'octobre 1654, étant allé se promener au pont de Neuilly, ses chevaux prirent le mors aux dents vis-à-vis

(1) Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie, etc., tome I, page 147.

d'un endroit où il n'y avoit point de parapet, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement les traits se rompirent, et le carrosse demeura sur les bords du précipice. Mais Pascal se ressentit le reste de sa vie de cette commotion terrible, et souvent il croyoit voir un gouffre à ses côtés prêt à l'engloutir ?

Je ne dirai rien de ses Lettres Provinciales, livre unique en son genre. Voltaire s'exprimoit ainsi sur cet ouvrage. « Les meilleures Comédies de Molière n'ont « pas plus de sel que les premières Lettres « Provinciales, et Bossuet n'a rien de plus « sublime que les dernières ».

Il me reste à dire quelques mots de ses admirables pensées. On sait qu'elles ne sont que des fragmens informes d'un grand ouvrage auquel ce sublime esprit se proposoit de travailler, à mesure qu'elles lui étoient inspirées. Il les écrivoit sur un morceau de papier comme un souvenir, et les enfiloit à un petit cordon suspendu dans son cabinet. Quel étoit donc le génie de

cet homme qui jetoit, sans importance, les pensées les plus admirables et les plus sublimes ?

Pascal remplissoit tous les devoirs du chrétien, comme le plus simple et le plus humble des fidèles. Il ne manquoit jamais d'assister aux offices divins de sa paroisse. Dans la vie privée il étoit sans cesse occupé à élever son ame à Dieu. Il avoit pour maxime de renoncer à tout plaisir, à toute superfluité. Sa charité étoit extrême : il regardoit les pauvres comme ses véritables frères ; l'affection qu'il leur portoit alloit si loin, qu'il ne pouvoit jamais leur refuser l'aumône, quoiqu'il la fît souvent sur son nécessaire ; car il avoit peu de bien. Lorsqu'on lui faisoit des représentations sur ses excès en ce genre, il répondoit : *J'ai remarqué que quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant.*

« Tel fut, dit Bossu, cet homme extraor-
« dinaire, qui reçut en partage de la Na-
« ture tous les dons de l'esprit : géomètre
« du premier ordre; dialecticien profond ;

« écrivain éloquent et sublime. Si l'on se
« rappelle que dans une vie très-courte,
« accablée de souffrances presque conti-
« nuelles, il a inventé la machine arithmé-
« tique, les principes du calcul des pro-
« babilités, la méthode pour résoudre les
« problêmes de la roulette ; qu'il a fixé
« d'une manière irrévocable les opinions
« encore flottantes des Savans, par rap-
« port aux effets du poids de l'air ; qu'il
« a établi le premier, sur des démons-
« trations géométriques, les lois générales
« de l'équilibre des liqueurs ; qu'il a écrit
« un des ouvrages les plus parfaits qui aient
« paru dans la langue françoise (les Let-
« tres Provinciales) ; que dans *ses Pensées*
« il y a des morceaux d'une profondeur
« et d'une éloquence incomparables : on
« sera porté à croire que chez aucun peu-
« ple, dans aucun temps, il n'a existé de
« plus grand génie . . . . . et ce genie étoit
« chrétien ».

Je ne dirai rien des notes que Voltaire et Condorcet ont faites sur ces Pensées ; elles

furent dictées par l'erreur. La philosophie vouloit alors flétrir tout ce que le christianisme offre de grand et de sublime, et comment n'auroit-elle pas attaqué Pascal ? Je finirai cette légère esquisse par un fragment de Nicole. Le jugement de ce célèbre écrivain nous dispensera de donner le nôtre sur des pensées que nous ne savons qu'admirer.

« Il vient de paroître un livre qui est « peut-être un des plus utiles que l'on puisse « mettre entre les mains des Princes ; c'est « le recueil des Pensées de M. Pascal. Outre « l'avantage qu'on en peut tirer pour les « affermir dans la véritable religion, il y « a de plus un air si grand, si élevé, et en « même temps si simple, si éloigné de l'af- « fectation dans tout ce qu'il écrit, que « rien n'est plus capable de leur donner « le goût et l'idée d'une manière noble et « naturelle d'écrire et de parler.

« Je ne dirai pas que tout soit également « bon, qu'on me permette donc d'exprimer « ma pensée. J'y trouve un grand nombre

« de pierres assez bien taillées et capables « d'orner un grand bâtiment, mais le reste « ne m'a paru que des matériaux confus, « sans que je visse l'usage que M. Pascal « en vouloit faire, etc., etc ».

On sait cependant que ces *Pensées* n'étoient que les fragmens d'un grand ouvrage sur le Christianisme; mais l'Eternel ne voulut pas sans doute que Pascal mit la dernière main à son Livre, pour se réserver un moyen de pardonner aux incrédules, qui n'auroient pas été pardonnables, s'ils eussent persévéré dans leur sentiment après la lecture d'un ouvrage tel qu'eût été celui de Pascal.

PENSÉES DE PASCAL.

> En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvenir de ma foiblesse, que j'oublie à toute heure ; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée ; car je ne tends qu'à connoître mon néant.
>
> PASCAL.

CONNOISSANCE GÉNÉRALE DE L'HOMME.

I.

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent ; qu'il contemple la nature entière dans sa

haute et pleine majesté, qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête-là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi, consi-

dère ce qu'il est, au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la Nature, et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini! Qui peut le comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît, les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ses jambes, du sang dans ses veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes, que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver, soit maintenant celui de nôtre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux

lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera, sans doute, de se voir comme suspendu

dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abymes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrémités; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; et tout ce qu'elle peut faire, est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître, ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ?

L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne peut le faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de briéveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines

bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe à nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle : rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abymes.

II.

Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par-là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne peut le concevoir. Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le

sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

III.

L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable ; mais aussi c'est être grand, que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ces misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de gand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

IV.

Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une ame ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

V.

L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une

goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de-là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

VANITÉ DE L'HOMME.

I.

L'ORGUEIL contre-pèse toutes nos misères. Car, ou il les cache ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître. Il nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

I I.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un

crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs : et les philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu : et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

III.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

IV.

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

V.

La curiosité n'est que vanité. Le plus

souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

FOIBLESSE DE L'HOMME.

I.

La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas qu'en ceux qui la connoissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop long-temps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux : les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais

dans la vérité et dans dans la morale, qui l'assignera ?

II.

Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres ; ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison : les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne peuvent raisonnablement se

plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres avec crainte et défiance; et cette gaîté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans, tant les Sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature! Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contens, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

III.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur dit-on; et en parlant des soldats,

ils sont bien fous, dit-on : et les autres, au contraire, il n'y a rien de grand que la guerre; le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouir louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent : on ne péche que dans l'application; et la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

IV.

Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter; ou nous rappellons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt: si imprudens! que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pen-

sons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et nous pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée ; il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une

autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

V.

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne peut nous en défendre.

VI.

Cromwel alloit ravager toute la chétienté: la famille royale étoit perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. Rome même alloit trembler sous lui; mais ce petit gravier qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

VII.

L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit su-

jet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette, ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

VIII.

Nous avons un autre principe d'erreur, savoir, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un

avocat bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour propre, ont été les plus injustes du monde à contre biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

IX.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde,

et jugent plus mal que tous les autres. Le peuple et les habiles composent, pour l'ordinaire, le train du monde. Les autres le méprisent et en sont méprisés.

MISÈRE DE L'HOMME.

I.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme : si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir : et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux, par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée, comme les gens du commun ?

Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi ? et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusemens, qu'à la vue de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit ? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle ; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, et l'on verra qu'un roi qui se voit est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire

succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tous le temps de leur loisir, pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne pas leur laisser une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrace, et qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que

personne ne les empêche plus de songer à eux.

De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse et aux autres divertissemens, qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait, en effet, du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, mais le tracas qui nous détourne d'y penser.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde : que la prison est un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

II.

Les hommes ont un instinct secret, qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du res-

sentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est, en effet, que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à

Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conseil qui souffroit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires: ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde; et peut-être que la vie molle, que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle : et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant

plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives; et ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

III.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisées, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils on pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est, en quelque sorte, son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer,

plus que toutes choses, à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien, est, en effet, son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne, plus que toutes choses, de chercher le remède à ses maux : et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures mais en Dieu seul.

IV.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent, voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant, les uns

et les autres, avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes.

RAISONS DE QUELQUES OPINIONS DU PEUPLE.

I.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? qui cédera la place à l'autre? le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un! cela est visible : il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

II.

La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ses ac-

compagnemens, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde, qui ne sait pas que cet effet a son origine dans cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle : et de là ces mots : *Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc.*

La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et la plus importante chose du monde a pour fondement la foiblesse : et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera foible; ce qui est fondé sur la seule raison, est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

III.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis; tout cet appareil auguste étoit nécessaire : et si les

médecins n'avoient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés, et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, et les autres par grimaces.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisemens. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paroître tels; mais ils se font accompagner de gardes et de hallebardes, ces trognes armées, qui n'ont de mains et de force que pour eux : les trompettes et les tambours, qui marchent au devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement; ils ont la force. Il faudroit avoir une raison bien épurée, pour regarder, comme un autre homme, le grand-seigneur, environné, dans

son superbe serail, de quarante mille janissaires.

Si les magistrats avoient la véritable justice; si les médecins avoient le vrai art de guérir, ils n'auroient que faire de bonnets quarrés. La majesté de ces sciences seroit assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains ornemens qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire; et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas voir seulement un avocat en soutane, et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

IV.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

Epictète demande aussi pourquoi nous

ne nous fâchons point, si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal? Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, et que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas aussi assurés que nous choisissions le vrai. De sorte que n'ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue; quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens, touchant un boiteux.

PENSÉES MORALES, DÉTACHÉES.

I.

Ceux qui sont dans le déréglement, disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce

sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils croient la suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau, croient que ceux qui sont au bord, s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans le vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

II.

Sans doute que l'égalité des biens est juste. Mais ne pouvant faire que l'homme soit forcé d'obéir à la justice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que la justice et la force fussent ensemble; et que la paix fût : car elle est le souverain bien. *Summum jus, summa injuria.*

La pluralité est la meilleure voie, parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir; cependant c'est l'avis des moins habiles.

Si on avoit pu, on auroit mis la force entre les mains de la justice; mais comme la force ne se laisse pas manier comme on

veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle, dont on dispose comme on veut, on a mis la justice entre les mains de la force, et ainsi on appelle *Justice* ce qu'il est force d'observer.

III.

Il est juste que ce qui est juste soit suivi : il est nécessaire que ce qui est le plus fort, soit suivi. La justice, sans la force, est impuissante : la puissance, sans la justice, est tyrannique. La justice, sans la force, est contredite, parce qu'il y a toujours des méchans : la force sans la justice, est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela, faire que ce qui est juste, soit fort; et que ce qui est fort, soit juste.

La justice est sujette à disputes : la force est très-reconnoissable, et sans dispute. Ainsi on n'a qu'à donner la force à la justice. Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

IV.

Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même temps qu'il doit obéir, parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, toute sédition est prévenue, si on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice.

V.

Je n'admire point un homme qui possède une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en même temps dans un pareil degré la vertu opposée, tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité : car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement

de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, si cela n'en marque l'étendue.

VI.

La vertu de l'homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

VII.

Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes passions; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

VIII.

L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celui de son ivrognerie a fait d'intempérans. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices

de ces grands hommes; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, et séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les enfans, que les bêtes.

IX.

Qui auroit eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et de la reine de Suède, auroit-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde?

X.

Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfans; c'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

XI.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis : et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

XII.

Les cordes qui attachent les respects des uns envers les autres, sont en général, des cordes de nécessité. Car il faut qu'il y ait différens degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant. Mais les cordes qui attachent le respect à tel et tel en particulier, sont des cordes d'imagination.

PENSÉES DIVERSES

I.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

II.

L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement ; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

III.

Ces grands efforts d'esprit, où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

IV.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence : car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé ne céde pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les

hommes : leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; et ils ne sont point contens, s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

V.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

VI.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable : outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

VII.

Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

SUR ÉPICTETE ET MONTAIGNE.

I.

Epictète est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice, qu'il se soumette à lui de bon cœur; et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très-grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures; et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événemens les plus fâcheux. « Ne dites jamais, dit-il, j'ai « perdu cela; dites plutôt, je l'ai rendu : « mon fils est mort, je l'ai rendu; ma « femme est morte, je l'ai rendue. Ainsi « des biens, et de tout le reste. Mais celui « qui me l'ôte, est un méchant homme, « direz-vous : pourquoi vous mettez-vous « en peine, par qui, celui qui vous l'a prêté, « vient le redemander ? Pendant qu'il vous « en permet l'usage, ayez-en soin comme

« d'un bien qui appartient à autrui, comme « un voyageur fait dans une hôtellerie. Vous « ne devez-pas, dit-il encore, desirer que « les choses se fassent comme vous le vou- « lez ; mais vous devez vouloir qu'elles se « fassent comme elles se font. Souvenez- « vous, ajoute-t-il, que vous êtes ici comme « un acteur, et que vous jouez votre per- « sonnage dans une comédie, tel qu'il plaît « au maître de vous le donner. S'il vous le « donne court, jouez-le court ; s'il vous le « donne long, jouez-le long : soyez sur le « théâtre autant de temps qu'il lui plaît ; « paroissez-y riche ou pauvre, selon qu'il « l'a ordonné. C'est votre fait de bien jouer « le personnage qui vous est donné ; mais « de le choisir, c'est le fait d'un autre. « Ayez tous les jours devant les yeux la « mort, et les maux qui semblent les plus « insupportables ; et jamais vous ne pen- « serez rien de bas, et ne desirerez rien « avec excès. »

Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble;

qu'il cache ses bonnes résolutions, sur-tout dans les commencemens, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le desir de l'homme, doivent être de connoître la volonté de Dieu, et de la suivre.

Telles étoient les lumières de ce grand esprit, qui a si bien connu les devoirs de l'homme : heureux s'il avoit aussi connu sa foiblesse ! Mais après avoir si bien compris ce qu'on doit faire, il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. « Dieu, « dit-il, a donné à tout homme les moyens « de s'acquitter de toutes ses obligations ; « ces moyens sont toujours en sa puis- « sance ; il ne faut chercher la félicité que « par les choses qui sont toujours en notre « pouvoir, puisque Dieu nous les a données « à cette fin : il faut voir ce qu'il y a en « nous de libre. Les biens, la vie, l'estime « ne sont pas en notre puissance, et ne « mènent pas à Dieu ; mais l'esprit ne peut « être forcé de croire ce qu'il sait être faux,

« ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la « rend malheureuse : ces deux puissances « sont donc pleinement libres, et par elles « seules nous pouvons nous rendre par- « faits, connoître Dieu parfaitement, l'ai- « mer, lui obéir, lui plaire, surmonter « tous les vices, acquérir toutes les vertus, « et ainsi nous rendre saints et compagnons « de Dieu. »

II.

En lisant Montaigne, et le comparant avec Epictète, on ne peut se dissimuler qu'ils étoient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde infidèle, et qui sont les seules entre celles des hommes, destituées de la lumière de la religion, qui soient en quelque sorte liées et conséquentes. En effet, que peut-on faire, sans la révélation, que de suivre l'un ou l'autre de ces deux systèmes! Le premier : Il y a un Dieu, donc c'est lui qui a créé l'homme; il l'a fait pour lui-même; il l'a créé tel qu'il doit être pour être juste et devenir heureux : donc l'homme peut

connoître la vérité, et il est à portée de s'élever par la sagesse jusqu'à Dieu, qui est son souverain bien. Second système : L'homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu, ses inclinations contredisent la loi; il est porté à chercher son bonheur dans les biens visibles, et même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paroît donc incertain, et le vrai bien l'est aussi : ce qui semble nous réduire à n'avoir, ni regle fixe pour les mœurs, ni certitude dans les sciences.

Il y a un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnemens en quoi les uns et les autres ont aperçu quelque chose de la vérité qu'ils ont essayé de connoître. Car s'il est agréable d'observer dans la nature le desir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages où l'on en voit quelques caractères, parce qu'ils en sont les images, combien plus est-il juste de considérer dans les productions des esprits, les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils

s'en égarent ? C'est la principale utilité qu'on doit tirer de ses lectures.

Il semble que la source des erreurs d'Epictète et des Stoïciens d'une part, de Montaigne et des Epicuriens de l'autre, est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création. Les uns remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, ont traité la nature comme saine, et sans besoin de réparateur ; ce qui les mène au comble de l'orgueil. Les autres éprouvant sa misère présente, et ignorant sa première dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme et irréparable; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de-là, dans une extrême lâcheté. Ces deux états qu'il falloit connoître ensemble, pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices : à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes, avant la grace, puisque, s'ils ne sortent point de

leurs désordres par lâcheté, ils n'en sortent que par vanité, et sont toujours esclaves des esprits de malice; à qui, comme le remarque S. Augustin, on sacrifie en bien des manières.

C'est donc de ces lumières imparfaites, qu'il arrive que les uns connoissant l'impuissance et non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté; les autres, connoissant le devoir sans connoître leur impuissance, ils s'élèvent dans leur orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant, on pourroit former une morale parfaite : mais au lieu de cette paix, il ne résulteroit de leur assemblage qu'une guerre et une destruction générale : car les uns établissant la certitude, et les autres le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres sa foiblesse, ils ne sauroient se réunir et se concilier; ils ne peuvent, ni subsister seuls à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de la contrariété de leurs opinions.

III.

Mais il faut qu'ils se brisent et s'anéan-

tissent, pour faire place à la vérité de la révélation. C'est elle qui accorde les contrariétés les plus formelles, par un art tout divin. Unissant tout ce qui est de vrai, chassant tout ce qu'il y a de faux, elle enseigne avec une sagesse véritablement céleste, le point où s'accordent les principes opposés, qui paroissent incompatibles dans les doctrines purement humaines. En voici la raison : les sages du monde ont placé les contrariétés dans un même sujet; l'un attribuoit la force à la nature, l'autre la foiblesse à cette même nature, ce qui ne peut subsister : au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différens ; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puissance au secours de Dieu. Voilà l'union étonnante et nouvelle qu'un Dieu seul pouvoit enseigner, que lui seul pouvoit faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable des deux natures, dans la seule personne d'un Homme-Dieu. C'est ainsi que la philosophie conduit insensiblement à la théologie : et il est difficile de ne

pas y entrer, quelque vérité que l'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités; ce qui paroît ici parfaitement, puisqu'elle renferme si visiblement ce qu'il y a de vrai dans ces opinions contraires. Aussi on ne voit pas comment aucun d'eux pourroit refuser de la suivre. S'ils sont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'évangile, lesquelles ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu? Et s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale point celle de la véritable foiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Chaque parti y trouve plus qu'il ne desire; et ce qui est admirable, y trouve une union solide : eux qui ne pouvoient s'allier dans un degré infiniment inférieur!

IV.

Les chrétiens ont, en général, peu de besoin de ces lectures philosophiques. Néanmoins Epictète a un art admirable, pour troubler le repos de ceux qui le cherchent

dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnoître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles; qu'il est impossible d'éviter l'erreur et la douleur qu'il fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, sans la foi, se piquent d'une véritable justice; pour désabuser ceux qui s'attachent à leur opinion, et qui croient, indépendamment de l'existence et des perfections de Dieu; trouver dans les sciences des vérités inébranlables; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égaremens, qu'il est difficile après cela d'être tenté de rejeter les mystères, parce qu'on croit y trouver des répugnances : car l'esprit en est si battu qu'il est bien éloigné de vouloir juger si les mystères sont possibles; ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent. Mais Epictète, en combattant la paresse, mène à l'orgueil, et pourroit être nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de toute justice qui

ne vient pas de la foi. Montaigne est absolument pernicieux de son côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il semble qu'en les joignant, elles ne peuvent que réussir, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre. Il est vrai qu'elles ne peuvent donner la vertu, mais elles troublent dans les vices : l'homme se trouvant combattu par les contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ces raisonnemens, ni aussi les fuir tous.

Sur le Christianisme.

I.

Le christianisme est étrange ! Il ordonne à l'homme de reconnoître qu'il est vil et même abominable ; et il lui ordonne en

même temps de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids, cette élévation le rendroit horriblement vain, ou cet abaissement le rendroit horriblement abject.

La misère porte au désespoir : la grandeur inspire la présomption.

I I.

L'incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu.

I I I.

On ne trouve pas dans la religion chrétienne un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal. Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grace, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil.

I V.

Les philosophes ne prescrivoient point

des sentimens proportionnés aux deux états. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure; et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure; et c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur, mais d'une grandeur qui vienne de la grace et non du mérite, et après avoir passé par la bassesse.

V.

Salomon et Job ont le mieux connu la misère de l'homme, et en ont le mieux parlé; l'un le plus heureux des hommes, l'autre le plus malheureux; l'un connoissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

VI.

Dieu n'entend pas que nous soumettions notre croyance à lui sans raison, ni nous assujettir avec tyrannie. Mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes

choses ; et pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement des marques divines en lui, qui nous convainquent de ce qu'il est, et s'attirer autorité par des merveilles et des preuves que nous ne puissions refuser; et qu'ensuite nous croyions sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons par nous-mêmes connoître si elles sont ou non.

Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une lettre écrite par **Pascal**, *au sujet de la mort de son père.*

I.

QUAND nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les

hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous devons la chercher en Dieu seul. Et la raison en est, que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidens que nous appelons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'Arbitre et la Souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source, et remonter jusques à l'origine, pour trouver un solide allégement. Que si nous suivons ce précepte, et que nous considérions cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hasard, ni comme une nécessité fatale de la nature, ni comme le jouet des élémens et des parties qui composent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice du hasard,) mais comme une suite indispensable, inévitable, juste et sainte, d'un arrêt de la providence de Dieu, pour être exécuté dans la plénitude de son temps; et enfin que tout ce qui est arrivé, a été de tout temps présent et préordonné en Dieu : si, dis-je, par un transport de

grace, nous regardons cet accident, non dans lui-même, et hors de Dieu; mais hors de lui-même, et dans la volonté même de Dieu; dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence, qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé, et de la manière dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous vénérerons la sainteté de ses arrêts; nous bénirons la conduite de sa providence; et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui et pour lui, la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

I I.

Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment et sans douleur dans les afflictions et les accidens fâcheux qui nous arrivent, comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des païens qui n'ont aucun senti-

ment de la grace ; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la grace l'emporte pardessus les sentimens de la nature, afin que la grace soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous ; qu'ainsi en sanctifiant le nom de notre père, sa volonté devienne la nôtre ; que sa grace règne et domine sur la nature ; et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grace consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu ; et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de Jésus-Christ.

Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à cet holocauste ; car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopère en bien pour les élus.

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour

notre édification, en considérant la chose dans la vérité; car puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'ame, et que nous bâtissons sur ce principe, que nous avons sujet d'espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort, il est certain que, si nous ne pouvons arrêter le cours de notre tristesse et de notre déplaisir, nous devons en tirer ce profit, que puisque la mort du corps est si terrible, qu'elle nous cause de tels mouvemens, celle de l'ame devroit nous en causer de plus inconsolables. Dieu a envoyé la première à ceux que nous regrettons; mais nous espérons qu'il a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui puisse la modérer, sinon la crainte que leurs ames ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie : et c'est pour fléchir la

colère de Dieu sur eux, que nous devons soigneusement nous employer.

La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines ; mais une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts, est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde ; et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivans et agissans en nous ; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et leur exemple.

TABLE

DES MATIERES.

PASCAL DE LA JEUNESSE.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

